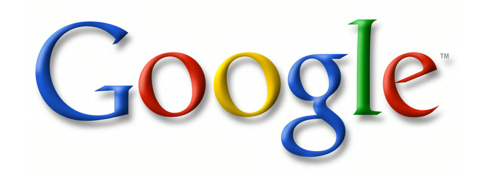





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Nicole, Pierre

ESSAIS DE MORALE

CONTENUS

EN DIVERS TRAITE'S

sur plusieurs devoirs importans.

Second Volume.



A PARIS,

Chez { GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi.
ET
JEAN DESESSARTZ, Libraire, rue sai
Jacque à Saint Prosper & aux trois Vertu

M. DCC. XV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

[illegible]
[illegible]
[illegible] India
4-5-1933



TABLE

Des Traités & des Chapitres contenus en ce Volume.

DISCOURS.

DISCOURS.

DISCOURS.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

DE LA CIVILITE' Chrétienne.

DE LA GRANDEUR. Premiere Partie.

[redacted]

DE LA GRANDEUR
Seconde Partie.

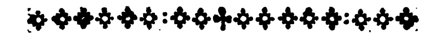
Des obligations & des difficultés de la vie des Grans.

DE LA CIVILITE' Chrétienne.

DE LA GRANDEUR. Premiere Partie.

[redacted]

Fin de la Table.



APPROBATION.

NOus soussignés Docteurs en Theologie de la Maison & Societé de Sorbonne, certifions avoir lû & examiné un livre intitulé *Essais de Morales, Volume second, composé par le sieur de Chanteresne*; dans lequel nous n'avons rien trouvé que de très-conforme à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, en foi de quoi nous avons signé, ce 3. Juillet 1670.

N. PETITPIED.
P. BOILEAU.

DISCOURS



DISCOURS

SUR LA NECESSITE' de ne se pas conduire au hazard, & par des regles de fantaisie.

DE's que les hommes sont en état de connoître ce qu'ils sont, ils se partagent en differens états, & en differentes professions, selon que leur inclination les y porte, ou que la necessité les y engage; ce qui produit ce mélange bizarre de conditions qui se trouvent dans le monde. Il n'y a souvent rien de plus frivole & de moins raisonnable que les causes de ces inclinations; & ce qui les attache à un genre de vie plutôt qu'à un autre est d'ordinaire si peu de chose, qu'ils auroient honte de leur legereté s'ils pouvoient s'en souvenir.

Mais outre ces differentes professions, dont chacune n'est suivie que d'un certain nombre de personnes, il y a une profession commune, & un métier general que tous les hommes sont obligés de faire, qui est ce-

lui d'être hommes, & de vivre en hommes. Ce métier est infiniment plus important que tous les autres ; il les embrasse tous ; il les regle tous : car les autres sont bons ou mauvais, utiles ou pernicieux, selon qu'ils sont conformes ou contraires aux devoirs de cette condition commune.

On peut dire en general que ces devoirs consistent à vivre & à mourir comme il faut. Vivre, c'est marcher vers la mort ; mourir, c'est entrer dans une vie éternelle. Mais comme cette entrée est double, & qu'il y a une des portes de la mort qui nous met dans l'état d'une misere éternelle, & l'autre dans l'état d'une éternelle felicité ; il est visible que bien vivre, c'est marcher dans un chemin qui nous mene à ce bonheur qui ne finira jamais ; & que vivre mal, c'est marcher dans celui qui conduit à l'éternité de miseres.

Toutes les autres differences que l'on pourroit remarquer entre les diverses routes, que les hommes prennent dans leur vie, ne sont rien en comparaison de cette effroyable difference qui naît de la fin de ces chemins. Tout chemin qui aboutit à la misere éternelle, est malheureux, fût il tout semé de fleurs. Tout chemin qui se termine au bonheur éternel est heureux, ne fût-il rempli que de ronces & d'épines. Mais la verité est, que ce n'est point ce qui les distingue. Il y a des biens & des maux dans tous les chemins des hommes, & ils auroient bien de la peine d'en faire le choix, *quand ils n'y considereroient que l'aise, la felicité & le plaisir.*

Aussi n'y considerent-ils gueres que cela, & cependant il n'y a presque point de genre de vie qui n'ait été suivi volontairement par quelque personne, comme le plus agréable de tous. Et ce n'est pas en quoi les hommes sont les plus déraisonnables. Toutes les choses du monde se reduisent d'elles-mêmes à une espece d'équilibre, & & les biens & les maux des diverses conditions se balancent tellement, qu'on les trouve presque dans toutes en une égale proportion. Ainsi l'erreur des hommes consiste principalement en ce qu'ils s'imaginent que leur condition est plus heureuse que celle des autres, ou que celle des autres au contraire est plus heureuse que la leur. Et la verité est, que toutes les conditions sont à-peu-près également heureuses ou malheureuses.

Ce n'est pas ici le lieu d'étendre ce point, ni de faire voir de quelle maniere la coutume, l'imagination, les passions font cette égalité de biens & de maux en toutes sortes de conditions. Mais quelque force qu'ayent toutes ces choses pour faire perdre le sentiment des maux & le goût des biens, rien ne peut détruire l'inégalité qui se tire de la fin de ces chemins : & cette inégalité étant si terrible, il est visible que si les hommes étoient raisonnables, ils n'auroient égard qu'à celles-là, & qu'ils se mettroient uniquement en peine de trouver le chemin qui conduit à l'éternité des biens, & d'éviter ceux qui conduisent à l'éternité des maux.

Le principal soin de ceux qui voyagent

est de s'informer du chemin qui mene au lieu où ils ont dessein d'aller ; & l'on n'en voit point d'assez imprudens pour s'enquerir avec soin s'ils trouveront un carosse, un bateau, une bonne compagnie, sans se mettre en peine du lieu où les conduira ce carosse, ce bateau, cette compagnie.

Mais cette imprudence que personne ne commet jamais dans les voyages particuliers que l'on fait d'un lieu à un autre dans sa vie, est ordinaire parmi les hommes dans le voyage general de toute leur vie. Ils marchent tous vers la mort malgré qu'ils en ayent. La loi de la nature les presse, & ne leur permet pas de s'arrêter dans ce voyage. Ils savent la double fin qui termine cette vie, & la plus grande partie des nations du monde témoigne d'en être persuadée ; & neanmoins la consideration de ces deux fins, l'une si terrible, & l'autre si desirable, n'entre presque point dans le choix qu'ils font du chemin où ils marchent toute leur vie. Ils s'informent avec soin de toutes les autres choses, ils prennent garde qu'on ne les y trompe. Ils s'occupent du soin de leur équipage, & de la recherche des commodités de leur voyage. Mais pour le chemin, ils le choisissent avec si peu de discernement, qu'il n'y a rien au monde où ils apportent moins de précaution & moins de soin.

Qui demanderoit à tous les hommes où ils vont, ils répondroient tous d'une commune voix, qu'ils vont à la mort & à l'éternité, que toutes leurs demarches les

avancent vers ce terme si effroyable, & qu'ils ne savent pas même si chaque pas qu'ils font ne les y fera point arriver. Car tous ces chemins ont cela de commun, qu'on ne voit point si on est proche ou éloigné de leur fin. Mais qui leur demanderoit ensuite pourquoi ils vont par ce chemin plutôt que par un autre, & quel fondement ont ces maximes par lesquelles ils s'y conduisent, on verroit qu'à peine y ont-ils fait reflexion; qu'ils ont embrassé les premieres lueurs qui les ont frappés, que les regles qu'ils suivent n'ont point d'autre source qu'une coutume qu'ils ont embrassée sans examen, ou des discours temeraires dont ils ont fait des principes, ou enfin que leurs passions & leurs caprices.

On comprend assez de quelle sorte on se laisse emporter par l'exemple & par les discours des autres; mais on n'entend pas si bien comment on se forme sur ses passions des maximes de conduite: aussi cet effet est insensible, & voici de quelle sorte il arrive. Les hommes ne seroient pas hommes, s'ils ne suivoient quelque sorte de lumiere, fausse ou veritable. Leur nature est tellement formée, que la volonté n'embrasse rien qui ne lui soit presenté par l'esprit sous l'apparence de quelque bien. Ils sont donc obligés en quelque sorte de suivre la conduite de la raison. Et quoique le plaisir les attire quelquefois à faire des choses que la raison juge mauvaises & *pernicieuses, cela ne peut être ni continuel ni même frequent.* Ce combat des passions

contre la raison est trop incommode ; ils ne le pourroient souffrir, & il faut par necessité qu'afin de se rendre la vie supportable, ils trouvent quelque moyen de les accorder ensemble.

C'est une chose dure d'être méprisé & condanné par les autres, mais il est encore plus dur d'être méprisé & condanné par soi-même ; parce qu'il n'y a personne que nous aimions mieux que nous, & dont nous desirions davantage l'estime & l'approbation.

Il est donc necessaire que les hommes voulant s'estimer eux-mêmes, se rangent sous la conduite de leur raison pour éviter ses reproches ; mais parce qu'ils veulent aussi contenter leurs passions, ils font ensorte que leur raison se rendant flexible à leurs inclinations, se forme des maximes de conduite qui y sont conformes, & selon lesquelles elle peut approuver leurs actions. Ainsi ils établissent la paix en eux-mêmes par cette mutuelle correspondance de leurs actions & de leurs maximes. Ils pensent comme ils agissent, & ils agissent comme ils pensent : & ils n'ont garde de se condanner eux-mêmes, puisque leur volonté suit toujours ce que l'esprit lui prescrit, & que l'esprit prescrit toujours à leur volonté ce qu'elle desire.

C'est pourquoi cette pensée de Seneque, Que tous les fous sont mal satisfaits d'eux-mêmes, *Omnis stultitia laborat fastidio sui*, est très-veritable en un sens, & très-fausse dans un autre ; & l'on peut dire au contraire avec plus de verité, que c'est le pro-

pre des sages d'être malcontens d'eux-mê-
mes, *Omnis sapientia laborat fastidio sui,*
parce que leurs actions ne répondent ja-
mais parfaitement à leurs lumieres. Mais
les fous au contraire sont d'ordinaire très-
contens & très-satisfaits de ce qu'ils font,
parce que leur raison & leur conduite sont
d'accord: & c'est aussi ce que nous ensei-
gne l'Ecriture, quand elle nous dit, Que *Prov.*
le fou est rempli de ses voies, *Viis suis re-* 24.
plebitur stultus: c'est-à-dire, qu'il en est con-
tent & satisfait.

Y ayant donc une liaison comme neces-saire entre la conduite des hommes & la lumiere des hommes, il s'ensuit qu'il y a autant de differentes lumieres qu'il y a d'humeurs & de conduites differentes: & c'est ce qu'il est aisé de remarquer, quand on considere de près la vie & les actions des hommes. Car il n'y a qu'à les étudier un peu pour remarquer qu'ils ont chacun leurs principes & leurs maximes, dont ils se forment une morale à leur fantaisie.

Ces maximes & ces principes de morale sont les regles dont ils se servent dans le choix de ce chemin qui mene à la vie ou à la mort éternelle. Car la suite des actions de chacun fait le chemin où il marche durant sa vie: & ces actions sont reglées par les principes sur lesquels il se conduit. De sorte que comme il y a une infinité de mauvais chemins; c'est à dire, de vies dereglées & déraisonnables, il faut qu'il y ait aussi une infinité de fausses morales.

Ainsi il n'y a pas seulement une morale

de Chrétiens, une morale de Juifs, de Turcs, de Perſans, de Bracmanes, de Sabis, de Parſis, de Chinois, de Braſiliens, qui conſiſtent dans certaines maximes qui ſont communes à chacune de ces ſocietés; mais parmi ceux qui font profeſſion de la même religion, il y a ſouvent de differentes morales, ſelon les differentes profeſſions. Les Magiſtrats ont certaines maximes, les Gentilshommes en ont d'autres; il y a une morale de ſoldats, de marchands, d'artiſans, de partiſans, & même de voleurs, de bandits, de corſaires; puiſque ces gens ont certaines regles qu'ils obſervent entr'eux auſſi fidellement que les autres hommes obſervent leurs loix, & qu'ils ſe font comme les autres une conſcience qui approuve leur genre de vie.

Enfin en deſcendant juſqu'à chaque homme en particulier, on trouvera qu'outre quelques maximes generales dans leſquelles ils conviennent avec ceux de leur Religion, & de leur profeſſion, ils ont auſſi pluſieurs maximes particulieres qu'ils ramaſſent çà & là, ou qu'ils ſe forment d'eux-mêmes, dont ils ſe compoſent une morale toute differente de celle des autres.

C'eſt une choſe ſurprenante de conſiderer le mélange confus de ces maximes qui font la morale des particuliers: car l'on n'y voit pas moins de varieté que dans les viſages des hommes, qui ſont ſi admirablement diverſifiés. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, & qui fait connoitre mieux que toutes choſes l'excès de l'aveuglement des *hommes, c'eſt* la legereté prodigieuſe avec

laquelle ils embrassent les plus importantes maximes de leur conduite, le peu de soin qu'ils apportent pour discerner la verité d'avec l'erreur, & l'opiniâtreté avec laquelle ils s'y attachent, comme si elles étoient les plus assûrées du monde.

Il s'agit de leur tout, puisqu'il s'agit pour eux d'une éternité de bonheur ou de malheur. Chaque pas qui les avance vers la mort, les approche de l'une ou de l'autre de ces deux éternités. Ne semble-t-il donc pas que leur principal soin & leur principale application devroit être de s'instruire des regles veritables qu'ils doivent suivre dans la conduite de toute leur vie, & de tâcher de les discerner de ce nombre innombrable de fausses regles qui sont suivies par ceux qui s'éloignent de la verité ?

La diversité même des maximes qui regnent parmi les hommes, leur devroit faire comprendre que ce n'est pas une chose si aisée que de trouver ce chemin qui mene à la vie, puisque les hommes n'en conviennent pas. S'il étoit si visible, il les attireroit tous par sa clarté : & s'il se trouvoit des hommes assez déraisonnables pour refuser d'y marcher, il ne s'en trouveroit point d'assez aveugles pour le méconnoître.

Cependant, c'est à quoi ils pensent le moins qu'à s'instruire de quelle maniere il faut vivre. Ils embrassent pour l'ordinaire sans discernement les premieres maximes qu'on leur en donne, & ils ne remettent *jamais en doute* celles qu'ils ont embrassées, *comme* s'il étoit certain que les

premieres instructions fussent toujours les veritables.

C'est ce qui paroît particulierement dans la Religion, qui est la chose du monde la plus importante, & qui fait dans tous les peuples une partie très-considerable de leur morale; car il n'y a point de temerité égale à celle qui porte la plûpart des hommes à suivre une Religion plûtôt qu'une autre.

J'excepte la Religion Chrétienne, qui a un éclat si grand & si particulier par sa sainteté, son antiquité, ses miracles & ses propheties, que ceux qui la suivent, étant frappés de cet éclat extraordinaire, & qui ne se rencontre nulle part ailleurs, ne peuvent être estimés temeraires de la préferer tout-d'un-coup à toutes les autres: outre qu'elle a cet avantage, que plus on en penetre le fond, & plus on y découvre de lumieres; au lieu que les autres Religions ne peuvent soutenir la moindre recherche & le moindre examen.

Je ne parle donc que de ces autres Religions qui regnent dans la plus grande partie du monde, & qui prises ensemble, sont infiniment plus étendues que la Chrétienne. Il n'y a rien de plus extravagant que toutes ces creances; & quand on auroit à dessein inventé des opinions ridicules, sans raison & sans apparence, on n'auroit pû mieux y réussir qu'ont fait les auteurs de ces fantasques Religions. Elles n'ont ni miracles ni propheties, ni rien de capable de persuader des esprits tant soit peu sensés. Tout ce que l'on connoît par la raison, par l'experience, par la lecture des histoires, les

détruit & les convainc de fausseté. D'où vient donc qu'elles sont suivies par les trois quarts du monde? Que le Mahometisme seul occupe une si vaste étendue de terre? Qu'on demande aux Bracmanes, aux Chinois, aux Tartares, aux Turcs, pourquoi ils suivent la Religion qu'ils professent? S'ils ont tant soit peu de sincerité, il ne répondront autre chose, sinon qu'ils la suivent, parce que leurs peres l'ont suivie, parce que leurs parens, leurs amis, leur nation, leur Prince la suit. Voilà tout le fondement de leur creance. Cependant, il ne faut qu'un peu de sens commun pour voir que cette raison est ridicule: car toute Religion sera veritable par cette regle dans le pays où elle est reçûe. Mais toute fausse qu'elle soit, le commun des hommes n'est pas capable d'y resister, leur esprit y succombe, il s'y rend sans resistance, & en fait le fondement de toute sa vie.

Il n'y a que les Chrétiens, comme j'ai dit, qu'on puisse exemter legitimement de cette imprudence; quoiqu'il y en ait peut-être plusieurs parmi eux qui ne sont Chrétiens que de la même maniere que les Turcs sont Turcs, c'est-à-dire, par la seule impression de l'exemple, sans aucune attache divine dans le cœur, & sans aucune lumiere solide dans l'esprit. Mais comme il est vrai en general, que la morale de tous les Chrétiens est très-solide dans les principes qu'ils tirent de cette divine Religion; il est vrai aussi qu'elle ne laisse pas d'etre fort bizarre & fort peu solide dans l'esprit de la plupart de ceux qui portent le nom de Chrétiens,

parce qu'ils ſont peu inſtruits du fond de leur Religion, & qu'ils ſe donnent la liberté, comme les autres hommes, de ſe former d'autres maximes ſelon leur caprice. Les principes qu'ils prennent de la Religion Chrétienne, ne compoſent qu'une bien petite partie de leur morale. Ils en ont une infinité d'autres qu'ils ont embraſſés au hazard & ſans examen; avec la même temerité que nous avons remarquée dans ces peuples aveugles. L'exemple de leurs amis & de ceux avec qui ils vivent, les diſcours de ceux avec qui ils converſent, leur en impriment un très-grand nombre d'autres ſans qu'ils y penſent. Leur amour-propre & le deſir ſecret de ſe juſtifier dans leurs paſſions, leur en inſpire pluſieurs, comme nous avons déja dit. Ils forment quantité de jugemens au hazard ſur les rencontres qui ſe preſentent, & ces jugemens demeurant dans leur memoire, & étant favoriſés de l'amour-propre qui les regarde comme des productions qui lui appartiennent, ſervent de principes en d'autres rencontres ſemblables: & ainſi ils ſe forment une morale qui n'eſt guere moins dereglée que celle des Mahometans & des Indiens.

Ce qui eſt admirable, eſt qu'ils reconnoiſſent qu'ils ont beſoin de maître & d'inſtruction pour toutes les autres choſes; ils les étudient avec quelque ſoin; ils ſont dociles envers ceux qui les leur montrent: il n'y a que la ſcience de vivre qu'ils n'apprennent point, & qu'ils ne deſirent point d'apprendre, ou qu'ils apprennent avec ſi

peu de soin, qu'il semble qu'elle n'en valle pas la peine.

Ils font choix des artisans, des medecins, des avocats dont ils se servent; ils craignent d'être trompés dans les moindres choses. Mais ils n'ont aucune defiance quand il ne s'agit de rien moins que de se sauver ou de se perdre pour l'éternité. Tout guide leur semble habile: le premier venu leur est bon, & ils se reposent sur lui avec une parfaite securité. Ainsi ils s'exposent hardiment au voyage de la vie, sans chercher d'autres lumiéres que celle de ces maximes fantasques dont ils se sont temerairement remplis l'esprit.

Où sont ceux qui sont touchés serieusement de la crainte de s'égarer & de prendre une mauvaise route dans leur vie, qui ne desirent rien davantage que de trouver la lumiere veritable pour s'y conduire, & qui fassent de cette recherche leur principale & leur plus serieuse occupation? Où sont ceux qui se défient d'eux-mêmes, qui marchent avec crainte & tremblement, & qui ont une vigilance continuelle pour regarder où ils mettront leurs pas? Il y en a sans doute, puisqu'il y a des justes & des élus; mais il y en a peu, parce qu'il y a peu de justes & peu d'élus. Le commun du monde marche sans crainte, sans défiance, sans prévoyance, sans reflexion: & suivant temerairement leurs passions & leurs fantaisies, ils s'avancent à grans pas vers la mort, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à ce moment terrible qui fait voir aux hommes *ce qu'ils* n'ont pas voulu voir durant

leur vie ; mais qui le leur fait voir inutilement en tirant du fond de leur cœur ces paroles de desespoir : *Ergo erravimus à via* Sap. 5. 6. *veritatis, & justitiæ lumen non luxit nobis, & sol intelligentiæ non est ortus nobis.* NOUS *nous sommes donc egarés de la voie de la verité, la lumiere de la justice n'a point lui pour nous, & le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous.*

En considerant avec effroi ces démarches temeraires & vagabondes de la plûpart des hommes, qui les menent à la mort, & à la mort éternelle, je m'imagine de voir une isle épouvantable, entourée de précipices escarpés qu'un nuage épais empêche de voir, & environnée d'un torrent de feu qui reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces précipices. Tous les chemins & tous les sentiers se terminent à ces précipices, à l'exception d'un seul, mais très-étroit & très-difficile à reconnoître, qui aboutit à un pont par lequel on évite le torrent de feu, & l'on arrive à un lieu de sûreté & de lumiere.

Il y a dans cette isle un nombre infini d'hommes, à qui l'on commande de marcher incessamment. Un vent impetueux les presse, & ne leur permet pas de retarder. On les avertit seulement que tous les chemins n'ont pour fin que le précipice, qu'il n'y en a qu'un seul par où ils se puissent sauver, & que cet unique chemin est très-difficile à remarquer. Mais non-obstant cet avertissement, ces miserables sans penser à chercher ce sentier heureux, sans s'en informer, & comme s'ils le connoissoient par-

faitement, se mettent hardiment en chemin. Ils ne s'occupent que du soin de leur équipage, du desir de commander aux compagnons de ce malheureux voyage, & de la recherche de quelque divertissement qu'ils peuvent prendre en passant. Ainsi ils arrivent insensiblement vers le bord du précipice, d'où ils sont emportés dans ce torrent de feu qui les engloutit pour jamais.

Il y en a seulement un très-petit nombre de sages qui cherchent avec soin ce sentier étroit, & qui l'ayant découvert, y marchent avec grande circonspection, & trouvant ainsi moyen de passer le torrent, & de sortir de ces précipices, arrivent enfin à un lieu de sûreté & de repos.

Peut-être que celui qui disoit à Dieu ces paroles: *Torrentem pertransivit anima nostra, forsitan pertransisset anima nostra aquam intolerabilem:* NOTRE *ame a traversé le torrent, & peut-être que notre ame auroit passé dans une eau, d'où elle n'auroit pu se tirer,* avoit dans l'esprit quelque image de cette sorte. Mais quelque affreuse qu'elle paroisse, elle ne répond nullement à la verité de ce que j'ai eu dessein de representer. Les choses spirituelles sont si hautes, qu'aucune imagination n'y peut atteindre. Toute image est infiniment éloignée de la realité de leur grandeur. Il n'y a point de proportion entre ce torrent de feu qui recevroit ceux qui tomberoient des précipices de cette isle imaginaire, & l'enfer qui reçoit réellement ceux qui sortent du monde par la mort, après s'être égarés du chemin de la justice.

Ps. 123. 5.

qui ne se mettroient pas en peine de
chercher, seroient insensés & malheure
Elle suffit pour faire concevoir que toute
curiosité qu'ils auroient pour les autres cl
ses, toute l'ambition qui les porteroi
vouloir dominer sur leurs compagnon
toute l'ardeur qu'ils feroient paroître à
recherche de leurs plaisirs, ne seroient
seulement vaines & ridicules, mais ne poi
roient être l'effet que d'une incroyable st
pidité. Qu'est-ce donc que l'on doit d
de la verité dont cette image est si éloign
Et que peut-on penser de l'aveugleme
des hommes qui ont si peu de soin de s'ir
ruire du chemin de leur salut, qui vive
& marchent au hazard, & qui ne pense
qu'à se divertir durant le voyage de l'ét
nité ?

C'est pour retirer les hommes de cet
emerité insensée, par laquelle ils se préc
itent dans l'enfer en suivant leurs ...

'ent qu'ils en faſſent leur bien, leur he-
, leur treſor : *Poſſide ſapientiam, poſ-
ıdentiam .... & in omni poſſeſſione tua
prudentiam.* TRAVAILLEZ *à acquerir la
, à acqu.r.r la prudence ... travaillez à
ir la prudence aux depens de tout ce que
ouvez poſſeder.* Car cette ſageſſe qu'il
:ommande de rechercher, n'eſt autre
que la lumiere qui leur eſt neceſſaire
marcher dans les tenebres de cette vie,
ur regler leurs actions ſelon la juſtice
oi de Dieu : & elle conſiſte tout à con-
: le chemin du ciel. C'eſt pourquoi il
it expreſſement, que *la ſageſſe de celui
vraiment fin, eſt de connoitre ſa voie :
ıtia callidı eſt intellig.re viam ſuam,* &
ture l'appelle la ſcience du ſalut, *ſcien-
ſalutis ;* parce qu'elle eſt ſeule capable
ous y conduire, & que toutes les autres
:es ſans celle-là ne ſont que ſciences de
, qui n'ont que la mort pour fin, &
e conduiſent qu'à la mort.

Prov. 4. 5. & 7.
Prov. 14. 8.
Luc. 2. 77.

veritable ſcience des hommes eſt donc
onnoître leur voie, c'eſt-à-dire, la voie
lut, la voie de la paix, la voie du ciel.
unique étude doit être d'acquerir cet-
ence ; mais le moyen de l'acquerir eſt
'eſtimer autant qu'elle le merite. Et
pourquoi l'Ecriture nous dit encore :
*le commencement de la ſageſſe eſt de faire
a ſageſſe ſon treſor, & de la preferer à
s les choſes que nous pouvons avoir en ce
de.* PRINCIPIUM *ſapientiæ, poſſide ſa-
tiam ; & in omni poſſeſſione tua acquire
entiam.* Car Dieu a voulu que cette
ce ſi neceſſaire aux hommes fût de telle

Prov. 4. 7.

Cependant cette image, toute imparfaite qu'elle est, suffit pour faire comprendre que l'unique sagesse de ces voyageurs seroit de chercher ce chemin par lequel ils pourroient sauver leur vie ; que leur unique bonheur seroit de le trouver, & d'y marcher jusqu'au bout ; & que tous ceux qui ne se mettroient pas en peine de le chercher, seroient insensés & malheureux. Elle suffit pour faire concevoir que toute la curiosité qu'ils auroient pour les autres choses, toute l'ambition qui les porteroit à vouloir dominer sur leurs compagnons, toute l'ardeur qu'ils feroient paroître à la recherche de leurs plaisirs, ne seroient pas seulement vaines & ridicules, mais ne pourroient être l'effet que d'une incroyable stupidité. Qu'est-ce donc que l'on doit dire de la verité dont cette image est si éloignée? Et que peut-on penser de l'aveuglement des hommes qui ont si peu de soin de s'instruire du chemin de leur salut, qui vivent & marchent au hazard, & qui ne pensent qu'à se divertir durant le voyage de l'éternité ?

C'est pour retirer les hommes de cette temerité insensée, par laquelle ils se précipitent dans l'enfer en suivant leurs caprices & leurs fantaisies, que Dieu les exhorte dans l'Ecriture, avec tant d'instance, d'écouter la sagesse & d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour l'entendre. C'est pour cela qu'il les exhorte de la chercher comme les avares cherchent l'argent & les tresors cachés dans la terre : *Si quæsieris eam quasi pecuniam, & sicut thesauros effoderis illam*

Voy. les premiers chap. du liv. des Prov.

Prov. 2. 4.

qu'il veut qu'ils en fassent leur bien, leur heritage, leur tresor : *Possede sapientiam, possede prudentiam .... & in omni possessione tua acquire prudentiam.* TRAVAILLEZ *à acquerir la sagesse, à acquerir la prudence... travaillez à acquerir la prudence aux dépens de tout ce que vous pouvez posseder.* Car cette sagesse qu'il leur commande de rechercher, n'est autre chose que la lumiere qui leur est necessaire pour marcher dans les tenebres de cette vie, & pour regler leurs actions selon la justice & la loi de Dieu : & elle consiste tout à connoître le chemin du ciel. C'est pourquoi il est dit expressément, que *la sagesse de celui qui est vraiment fin, est de connoître sa voie : Sapientia callidi est intelligere viam suam,* & l'Ecriture l'appelle la science du salut, *scientiam salutis* ; parce qu'elle est seule capable de nous y conduire, & que toutes les autres sciences sans celle-là ne sont que sciences de mort, qui n'ont que la mort pour fin, & qui ne conduisent qu'à la mort. Prov. 4, 5, & 7. Prov. 14, 8. Luc. 1, 77.

La veritable science des hommes est donc de connoître leur voie, c'est-à-dire, la voie du salut, la voie de la paix, la voie du ciel. Leur unique étude doit être d'acquerir cette science ; mais le moyen de l'acquerir est de l'estimer autant qu'elle le merite. Et c'est pourquoi l'Ecriture nous dit encore : *Que le commencement de la sagesse est de faire de la sagesse son tresor, & de la preferer à toutes les choses que nous pouvons avoir en ce monde.* PRINCIPIUM *sapientiæ, possede sapientiam ; & in omni possessione tua acquire prudentiam.* Car Dieu a voulu que cette science si necessaire aux hommes fût de telle Prov. 4, 7.

nature, qu'elle dépendît plus de leur cœur que de leur intelligence & de leur esprit ; & que comme elle ne se trouve point par ceux qui ne la desirent pas, ou qui ne la desirent pas comme elle merite de l'être, on ne manquât jamais de la trouver quand on la cherche de tout son cœur.

Ainsi le plus grand pas vers la sagesse est de la desirer & de la chercher sincerement, & d'être vivement penetré du malheur effroyable qu'il y a de vivre au hazard, de suivre temerairement les opinions que l'on a reçûes sans discernement, ce que l'Ecri-
Num. 15. ture appelle, *marcher après ses pensées*, &
v. 39. *faire la volonté de ses pensées*, de ne savoir
Ephes. 2. où l'on va, & de ne se mettre pas en peine
v. 3. si la voie que l'on suit nous conduit à la vie
ou à la mort.

Je n'ai eu dessein dans ce discours que de combattre cette stupidité monstrueuse ; & de persuader, si je pouvois, à ceux qui le liront, & qui n'y ont pas fait jusqu'ici assez de reflexion, que c'est un aveuglement horrible de s'occuper, comme l'on fait dans le monde, de toutes les choses dont on se remplit l'esprit ; d'apprendre les arts, les exercices, les sciences, & de n'apprendre point la science de vivre, c'est-à-dire, celle de conduire sa vie de la maniere qu'il est necessaire pour éviter l'éternité des miseres dont nous sommes menacés, & de parvenir aux biens éternels qui seront la recompense des justes.

Car lorsque cette pensée est fortement gravée dans l'esprit & dans le cœur, & qu'elle fait notre passion dominante, non

seulement elle nous met dans la voie de trouver la verité, elle nous applique à la chercher, elle nous ouvre les yeux pour la découvrir ; mais rien n'est plus capable de dissiper la principale illusion qui nous la cache, qui est cette duplicité de cœur si souvent marquée par l'Ecriture, qui nous fait apprehender de connoître nos devoirs, de peur que l'obligation que nous avons de les accomplir ne nous presse trop quand ils nous seront une fois connus, & que nous ne soyons contraints de renoncer à nos passions, ou que nous ne les suivions plus qu'avec un remors incommode qui trouble notre repos & notre plaisir.

Eccli. 2. 14. & 5. v. 11. *Jac.* 1. v. 8. & 4. v. 8.





DISCOURS,

CONTENANT EN ABREGE les preuves naturelles de l'existence d Dieu & de l'immortalité de l'ame.



Omme les libertins & les im pies rejettent presque toutes le preuves qui se tirent de l'auto rité des livres saints, dont i croient sapper les fondemens e niant l'existence de Dieu & l'immortalit de l'ame, ceux qui défendent la Religio contre eux ont crû qu'ils devoient avoi recours à des raisons naturelles, comme des principes communs qu'ils ne pour

[redacted]

tres sont beaucoup plus capables de faire impression sur les esprits ordinaires. Mais je suis persuadé en même temps que ces preuves naturelles ne laissent pas d'être solides, & que pouvant être proportionnées à certains esprits, elles ne sont pas à negliger.

Il y en a d'abstraites & de metaphysiques, comme j'ai dit, & je ne vois pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les decrier. Mais il y en a aussi qui sont plus sensibles, plus conformes à notre raison, plus proportionnées à la plupart des esprits, & qui sont telles, qu'il faut que nous nous fassions violence pour y resister : & ce sont celles que j'ai dessein de recueillir dans ce discours.

Quelques efforts que fassent les athées pour effacer l'impression que la vûe de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes, qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, ils ne sauroient l'étouffer entierement, tant elle a des racines fortes & profondes dans notre esprit. Si ce n'est pas un raisonnement invincible, c'est un sentiment & une vûe qui n'ont pas moins de force que tous les raisonnemens. Il ne faut pas se forcer pour s'y rendre, mais il faut se faire violence pour la contredire.

La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a un Dieu createur de tout ce que nous voyons, lorsqu'elle jette les yeux sur les mouvemens si reglés de ces grans corps qui roulent sur nos têtes : *sur cet ordre de la nature qui ne se dément jamais* : sur l'enchaînement admirable de ses diverses parties qui se sou-

tiennent les unes les autres, & qui ne ſubſiſtent toutes que par l'idée naturelle qu'elles s'entreprêtent : ſur cette diverſité de pierres, de métaux, de plantes : ſur cette ſtructure admirable des corps animés : ſur leur production, leur naiſſance, leur accroiſſement, leur mort. Il eſt impoſſible qu'en contemplant toutes ces merveilles, l'eſprit n'entende cette voix ſecrette, que tout cela n'eſt pas l'effet du hazard, mais de quelque cauſe qui poſſede en ſoi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s'efforceroit-on d'expliquer les reſſorts de cette étonnante machine, en diſant qu'il n'y a en tout cela qu'une matiere vaſte dans ſon étendue, & un grand mouvement qui la diſpoſe & qui l'arrange, puiſqu'il faut toujours qu'on nous diſe quelle eſt la cauſe de cette matiere & de ce grand mouvement : & c'eſt ce qu'on ne ſauroit faire raiſonnablement ſans remonter à un principe immateriel & intelligent, qui ait produit, & qui conſerve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t-il de concevoir que cette maſſe morte & inſenſible que l'on appelle matiere ſoit un être éternel & ſans principe ? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-même aucune cauſe de ſon exiſtence, & qu'il eſt ridicule d'attribuer au plus vil & au plus mépriſable de tous les êtres la plus grande de toutes les perfections, qui eſt d'être par ſoi-même ? *Je ſens que je ſuis infiniment plus noble que cette matiere : je la connois, & elle ne*

me connoit point, & [illegible] [illegible] faut donc [illegible] [illegible] cause de [illegible] & [illegible] être [illegible], est ce principe immateriel & tout-puissant que nous cherchons.

Mais s'il est ridicule de s'imaginer une matiere qui existe par elle-même de toute éternité sans cause & sans principe, il l'est beaucoup plus de supposer un mouvement incréé & éternel. Car il est clair que la matiere n'a dans soi-même le principe de son mouvement. Elle le peut recevoir d'ailleurs, mais elle ne peut se le donner à elle-même. Tout ce qu'elle en a lui est toujours communiqué par quelqu'autre cause : & quand elle a cessé de se mouvoir, elle demeure d'elle-même dans un éternel repos.

Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde, puisqu'il ne nait pas de la même matiere, & qu'il n'y est pas même attaché par une attache stable & fixe, mais qu'il passe d'une partie à une autre par un changement continuel ? Fera-t-on aussi de cet accident un être éternel & subsistant par soi-même ? Et ne doit-on pas reconnoître que puisqu'il ne peut être sans cause, & que cette cause n'est pas la matiere, il faut qu'il soit produit par un principe spirituel ?

Que si ce principe est necessaire pour produire ce mouvement, il ne l'est pas *moins pour le regler* & le borner à la *mesure propre pour* conserver le monde, &

ſans laquelle il le détruiroit. Car encore qu'on puiſſe bien s'imaginer que ce mouvement qui forme, arrange & diſſout tous les corps, eſt infini dans l'infinité des eſpaces; il eſt certain néanmoins qu'il eſt fini dans chaque partie; & que s'il étoit ou plus grand, ou moindre dans ce monde viſible, il en changeroit toute la face & le renverſeroit entierement. Qui l'a donc réduit à cette proportion où il eſt? Et comment dans l'infinité des degrés dont il eſt capable, s'eſt-il trouvé juſtement dans celui qui a produit cet arrangement ſi admirable? La matiere d'elle-même eſt indifferente à recevoir un plus grand ou moindre mouvement. L'un ou l'autre détruiroit l'état preſent du monde, & le renverſeroit entierement. D'où vient donc qu'il s'eſt trouvé dans cet équilibre ſi juſte? C'eſt par hazard, dit-on. On le peut dire de bouche; mais je ne ſai ſi on le peut dire ſerieuſement.

Mais outre la matiere & le mouvement, nous découvrons encore dans le monde des êtres penſans, parceque nous ſommes aſſurés que nous penſons, & que nous faiſons avec raiſon le même jugement des autres hommes; & la conſideration de ces êtres nous mene encore plus directement à la connoiſſance de l'immortalité de notre ame, & enſuite à celle de l'exiſtence de ſon Createur.

Car il eſt impoſſible qu'on faſſe reflexion ſur la nature de la matiere, qu'on ne reconnoiſſe qu'en quelque maniere qu'on en *bouleverſe* les diverſes parties, on ne fera *jamais* enſorte par ces divers arrangemens,

que ne se connoissant pas auparavant, elle vienne à se connoître; & que de morte & insensible, elle devienne tout-d'un-coup vivante, pensante & intelligente.

Que s'ensuit-il de là? Que puisqu'il est certain que nous pensons & que nous sommes des êtres pensans, nous avons en nous un être qui n'est point matiere, & qui en est réellement distingué. Qui seroit donc capable de le détruire? Et pourquoi perira-t-il étant separé de la matiere, puisque la matiere ne perit pas lorsqu'elle en est separée?

L'aneantissement d'un être est pour nous inconcevable. Nous n'en avons aucun exemple dans la nature. Toute notre raison s'y oppose. Pourquoi forcerions-nous donc notre imagination & notre raison pour tirer ces êtres pensans de la condition de tous les autres êtres, qui étant une fois, ne retombent jamais dans le néant? Et pourquoi craindrions-nous pour nos ames, qui sont infiniment plus nobles que le corps, l'aneantissement que nous ne craignons pour aucun des corps?

Que si nous ne pouvons douter qu'il n'y ait dans le monde des êtres pensans qui ne sont pas des corps, étant certain que ces êtres ne sont pas éternels, qui en sera le principe? Ce ne sera pas la matiere, car étant, pour le dire ainsi, un néant d'esprit, comment pourroit-elle produire un esprit? Ce n'est pas aussi un autre esprit semblable, c'est-à-dire, que ce n'est pas l'ame des peres qui produit celles de leurs enfans. Car comment un esprit pourroit-il tirer du

vous avez commencé de paroît
sein, disoit la mere des Mac
enfans. Toutes les meres en p
de même ; & il est bien clair q
sée & leur volonté ne contrib
cet ouvrage admirable qui se fo
puisque souvent elles ont des pe
volontés contraires à la naissan
enfans.

Tout ce qu'il y a donc dan
nous conduit à la connoissance
teur du monde, matiere, mouve
prits. Toutes ces choses nous c
voix assez intelligible, qu'e
sont pas faites elles-mêmes, &
Dieu qui les a faites, *ipse fecit*
ipsi nos.

Il a voulu même pour nous
de cette imagination impie, qu
fût éternel, y laisser des caracter

tagnes, & creuser des vallées capables de contenir les eaux de la mer. Qu'on lise toutes les histoires, & l'on ne verra aucun exemple d'une nouvelle montagne qui ait paru dans le monde. Les vents font quelquefois de petits amas de sable en certains endroits ; mais ils ne les élevent jamais à une hauteur considerable, & même ils les détruisent souvent aprés les avoir formés. Les tremblemens de terre font de plus grans renversemens ; mais on ne lit nulle part qu'ils ayent fait en quelques endroits de hautes montagnes, & on ne le peut supposer que par une hypothêse en l'air que l'experience ne favorise point. Ainsi les montagnes qui sont au monde diminuant tous les jours sensiblement par les pluies & les eaux qui entraînent une partie de la terre, & les vallées au-contraire se remplissant de jour en jour, il est visible que les montagnes ne sauroient durer une éternité dans cet état, & que dans l'espace d'un certain nombre d'années elles seroient applanies, & les vallées remplies. Et il est clair par consequent que si le monde étoit éternel, elles auroient déja été applanies, la moindre diminution sensible étant capable d'aneantir une infinité de fois les plus hautes montagnes dans l'espace infini de l'éternité.

Il est donc certain qu'on ne peut supposer le monde éternel en l'état où il est, c'est-à-dire, dans un état où une partie de la terre est seche & élevée, & l'autre basse & couverte d'eau. Le cours ordinaire des *causes naturelles* tend à détruire cet état, *en couvrant d'eau* toute la terre, & neau-

moins les hommes ni les animaux terreſtres ne ſauroient ſubſiſter dans un autre. Ils periroient tous ſans doute, ſi la terre ſe couvroit toute entiere d'eaux. Ils ne ſont donc pas éternels non plus que les animaux. Ils ont commencé, & l'on peut remonter par une certaine ſuite d'années juſqu'à la tige de leur origine.

Or quelle ſera l'origine & la cauſe d'un homme ? Si nous la cherchons dans la nature, nous n'y en trouverons aucune qui ſoit capable de produire cet effet. On n'a jamais oui dire que des hommes ayent été produits autrement que par la voie ordinaire.

Il eſt même vraiſemblable, que le mouvement ordinaire de la matiere du monde ne produiroit jamais un lion, s'il n'y en avoit point encore ſur la terre : comme ce mouvement ne produit point de loup en Angleterre, parcequ'on les y a exterminés.

Mais il eſt néanmoins certain qu'ils ne produiront jamais un eſprit, comme nous avons fait voir, & que la matiere étant privée de penſées, ne viendra jamais à ſe connoître pour être differemment arrangée. Ainſi il faut neceſſairement avouer, & que les hommes ſont nouveaux ; & que toute la terre corporelle étant incapable de produire un homme, il s'enſuit que n'étant pas éternel, il n'a pu être produit que par un être plus puiſſant que la nature.

Auſſi toutes les inventions des hommes ſentent la nouveauté, & deſavouent l'éternité. Nous ne voyons rien dans le

monde qui marque une plus grande antiquité que celle que l'Ecriture sainte lui attribue. Il n'y a point d'Historiens au-delà de quatre mille ans. On voit depuis ce tems un progrès perpetuel du monde pareil à celui d'un homme qui sort de l'enfance, & qui passe par les autres âges.

Varron témoigne que des arts qui étoient au monde lorsqu'il écrivoit, il n'y en avoit aucun plus ancien que mille ans. On a toujours avancé à trouver de nouveaux moyens pour soulager la necessité des hommes : & à mesure que l'on remonte plus haut, on trouve toujours les inventions plus imparfaites, & les hommes plus dépourvûs. On sait l'origine de presque tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les polices, de tous les empires, de toutes les villes.

Je sai qu'un auteur a ramassé avec les nouvelles inventions qui ont été trouvées depuis quelques siecles, plusieurs inventions anciennes, qui se sont perdues, dont il a composé un livre sous ce titre : *Vetera deperdita, Nova repetita.* Mais on peut remarquer dans ce livre même, que ces anciennes inventions n'étoient pas de grand usage ; & sont recompensées avantageusement par de nouvelles inventions plus belles & plus faciles ; au lieu que celles qu'on a trouvées depuis peu sont si commodes d'une part, qu'il est impossible qu'elles s'abolissent jamais, étant une fois trouvées ; & si faciles de l'autre, qu'il est étrange comment on a pu être si long-tems sans les trouver.

Qu'y a-t-il, par exemple, de plus commode à la vie de l'homme que l'art de faire servir à leurs ouvrages ces deux grans agens de la nature, le vent & l'eau? La plupart des choses ne se font presentement que par les forces qu'on emprunte de ces deux corps. La moindre science des mechaniques semble conduire naturellement à en tirer les usages qu'on en tire, puisqu'on ne cherche d'ordinaire que des forces, & que l'application n'en est jamais difficile.

On peut dire avec assurance que les hommes ne seront jamais si simples que de se reduire à ne faire qu'à force de bras, ce qu'ils font si commodement par le moyen de l'eau & du vent. Et qu'ainsi l'invention des moulins ne peut jamais perir; & néanmoins cette invention si utile n'est pas fort ancienne, & l'on ne voit point qu'avant le tems de Pline, l'on eût d'autre invention pour broyer les grains, que de faire tourner une meule à force de bras, ou par des animaux. Et quoiqu'il paroisse par cet auteur, qu'il y avoit de son tems certaines
Liv. 18. meules qui tournoient par le moyen de
chap. 80. l'eau, néanmoins la maniere dont il en parle, fait voir que cette invention étoit encore alors peu parfaite & peu commune, puisqu'il ne le rapporte que comme le moyen le moins ordinaire de broyer les grains; au lieu que lorsqu'elle est bien connue elle abolit toutes les autres.

Il n'y a rien aussi de plus naturel & de plus sensible que l'Impression, & l'on n'a pas sujet de craindre que cet art qui eter-

nisse toutes choses puisse jamais s'abolir; mais on a lieu d'admirer comment on a été si long-tems sans le trouver. Les anciens gravoient sur du cuivre. Il leur étoit donc facile de s'imaginer qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment ce qu'on avoit été si long-tems à tracer avec le burin. Si cette idée les eût frappés, & s'ils l'eussent suivie, ils n'auroient pas été long tems sans la perfectionner, & sans trouver le melange d'encre necessaire pour l'impression; & neanmoins il n'y a que deux cens ans qu'on s'est avisé de cette invention, qui seroit à l'avenir éternelle, si le monde duroit éternellement.

Que ne peut-on point dire de la poudre à canon, & quelle utilité n'en tire-t-on point pour la chasse & pour la guerre? Combien un fusil est-il plus commode pour tirer un oiseau, que les arcs & les arbalêtes dont on se servoit autrefois; & de combien de machines incommodes & de peu d'effet s'est-on délivré par le moyen de nos canons & de nos mines? On n'avoit presque point autrefois d'autre moyen pour prendre des villes fortifiées de bonnes murailles, que d'élever des amas de terre pour combattre main à main. Les moindres petites places arrêtoient six mois une armée victorieuse, & Cesar & Alexandre avec toute leur valeur n'auroient pas pris en un an, une des villes fortes des Pays-bas. Les hommes sont trop méchans pour oublier jamais une invention qui seconde si bien leurs passions. La matiere en a toujours

été exposée à leurs yeux. La prépara
tion n'en est pas fort difficile. L'expe
rience en étoit aisée ; & neanmoins i
n'y a pas long-tems qu'elle est dans l
monde.

La boussole a de si étranges utilités
que c'est elle seule qui nous a donné l
connoissance d'un nouveau monde, &
qui lie tous les peuples de la terre par l
commerce. Elle est si simple, qu'il y
lieu d'admirer comment les hommes on
pu être si long-tems sans la trouver : ca
la proprieté que l'aiman a d'attirer le fer
ayant toujours été connue, ce qui a sou
vent donné lieu de faire toucher du fe
à de l'aiman, il est difficile de comprendr
comment il est arrivé que les homme
n'ayent jamais, ou par hazard, ou à des
sein, laissé en liberté quelque aiguille tou
chée par l'aiman, soit en la faisant na
ger sur l'eau, soit en la suspendant, &
en ce cas ils eussent reconnu sans peine

des preuves sensibles de la nouveauté des hommes, puisqu'ils n'auroient jamais manqué de les trouver plutôt s'il y avoit toujours eu des hommes : & qu'ils n'auroient pu les laisser perir s'ils les avoient une fois trouvées.

Ainsi tout ce que nous voyons dans le monde nous conduit à croire qu'il n'a pas toujours été, & qu'il y a un être au-dessus du monde, qui a creé tous les autres. Et c'est en vain que les athées nous reprochent, que cet être est incomprehensible, & que nous admettons ce que nous ne saurions concevoir ; car étant infini, il n'est pas étrange qu'il surpasse la capacité de nos esprits finis & bornés. Notre raison peut atteindre jusques à comprendre qu'il y a des choses qui sont, quoiqu'elles soient incomprehensibles. Mais ce seul être incomprehensible étant admis, il nous rend en quelque sorte toute la nature incomprehensible ; & il n'y a plus de peine à rendre raison d'une infinité de choses qui sont inexcusables sans cela. La matiere est, parce que Dieu l'a créée. Le mouvement est, parce que Dieu l'a produit & le conserve. Ce corps est en ce lieu, parce que Dieu l'ayant creé en une certaine place, il est venu en celle-ci par une suite de changemens qui n'est pas infinie. Il y a des êtres pesans ; parce que Dieu les crée lorsqu'il voit des corps préparés à les recevoir. Les montagnes ne sont pas applanies, parce qu'il n'y a pas encore assez de tems que le monde dure depuis sa creation pour produire cet effet.

Il y a des hommes, parcequ'ils ſont né
d'un homme & d'une femme que Dieu cre
il y a ſix mille ans. Il y a des animaux, par
ceque Dieu en creant le monde form
auſſi de ces machines animées, & le
donna le moyen de ſe multiplier & de con
ſerver leur eſpece par la voie de la gene
ration. Il n'y a point d'hiſtoires plus an
ciennes que quatre mille ans, parceque l
monde n'ayant commencé qu'il y a ſi
mille ans, ou environ, il n'eſt pas étran
ge que les hommes ſe ſoient appliqué
d'abord aux arts utiles à la conſervation d
leur vie, plutôt qu'à écrire & à faire des hiſ
toires. Tout cela s'entretient & s'allie par
faitement avec ce que l'Ecriture nous enſei
gne de la Divinité, & de la création d
monde.

Mais ceux qui voulant réduire toute
choſes aux bornes étroites de leur eſprit
refuſent d'admettre cet être incomprehen

& ce peu d'un autre, & ainsi à l'infini. Pourquoi ce lieu est-il [illegible]? C'est qu'il est mû de ce autre lieu, & ainsi à l'infini. Pourquoi cette partie de matiere est-elle en ce lieu-là? C'est qu'elle y a esté poussée de cet autre lieu, & ainsi à l'infini. Il y a infinité par-tout, & par consequent incomprehensibilité par-tout. Et leur esprit est obligé de succomber sous la moindre chose, en se voulant roidir contre celui sous lequel il est juste & glorieux de succomber.



OU L'ON FAI
combien les entretiens d
ſont dangereu

Verba iniquorum prævaluerunt impietatibus noſtris tu propiti verſ. 4.

Les paroles des méchans on tre nous : mais vous nou pardon de nos pechés.

PREMIERE P

CHAPITRE

Qu'il n'y a perſonne en qui les mes n'ayent produit de mau ſortes de corruption , l'une n

bes qu'ils voyoient plus sages qu'eux dans toutes les autres choses, dit que tout ce qu'ils pouvoient faire après avoir reconnu leur égarement, étoit de se plaindre avec le Prophete : *Que les discours des méchans avoient emporté leur jugement & leur raison.* *VERBA iniquorum prævaluerunt super nos :* & de demander ensuite pardon à Dieu des pechés où l'exemple de leurs peres les avoit précipités. *Et impietatibus nostris tu propitiaberis.* CHAP. I. Ps. 64.

Ceux à qui Dieu a fait la grace de naître Chrétiens & Catholiques, ne peuvent à la verité s'appliquer ces paroles dans ce sens, puisque ceux à qui ils doivent la naissance, les ont mis dans la voie de la verité. Ainsi ils ne s'en doivent servir que pour exciter en eux des sentimens de reconnoissance, en considerant à combien de personnes il n'a pas fait la même grace qu'il leur a faite, & combien ils lui sont redevables de les avoir exemtés des violences, qu'il est necessaire que les payens & les heretiques se fassent pour vaincre en eux-mêmes les impressions de la coutume & de l'autorité, & pour renoncer à tous les préjugés dont leur esprit s'est rempli pendant qu'ils n'étoient pas encore capables de juger des choses par eux-mêmes : au lieu que la foi ne coûte presque rien à ceux qui ont eu le bonheur d'y être élevés dès leur enfance. Mais s'ils ne peuvent se les rendre propres en ce sens, ils le peuvent en un autre qui est encore plus general, & qui n'est pas moins important. Car il n'y a personne qui ne doive reconnoître que *les discours des méchans* ont emporté sa raison.

CHAP. I.

qu'ils ont corrompu son esprit, & l'ont rempli de faux principes & de fausses idées, & même que ces faussetés qui naissent des discours des hommes, y sont si fortement gravées, que personne n'en est parfaitement gueri dans ce monde.

Or pour comprendre de quelle sorte les discours des hommes corrompent notre esprit, il faut distinguer deux sortes de corruptions dans l'homme; l'une naturelle, & l'autre ajoûtée. Nous naissons tous dans l'ignorance de Dieu & de nous-mêmes, des vrais biens & des vrais maux. Nous apportons de plus en naissant une volonté toute plongée dans l'amour de nous-mêmes, & incapable de rien aimer que par rapport à nous. Cette corruption se répand d'abord dans la recherche des plaisirs des sens & des honneurs, ces inclinations étant inséparables de l'amour de soi-même, parce qu'il enferme & l'amour du corps, qui desire le plaisir, & celui de l'esprit, qui se nourrit de l'honneur. Mais ces inclinations generales sont capables d'être beaucoup augmentées & diversifiées, tant par les objets exterieurs, que par les impressions & les opinions de l'esprit.



CHAPITRE II.

De quelle sorte les fausses idées, à l'égard des biens & des maux, se forment dans notre esprit, & se communiquent par le langage.

IL n'y a rien où cette corruption ajoûtée paroisse plus clairement qu'en ce qui regarde l'honneur. Ce que l'on appelle honneur en general n'a presque point d'objet certain. Les hommes le placent où ils veulent selon leur fantaisie, & il y a peu de choses honorables qui ne puissent devenir honteuses par un autre tour d'imagination. De sorte que quoiqu' il ne dépende pas de l'opinion de nous faire aimer l'honneur, & que cette inclination soit naturelle, il dépend neanmoins de l'opinion de l'attacher à une chose plutôt qu'à une autre.

Il y a quelque chose de plus fixe dans l'inclination que nous avons pour le plaisir : car tous les hommes aiment naturellement les plaisirs sensibles, & certains objets de ces plaisirs. Neanmoins l'imagination & les opinions ajoûtées ne laissent pas d'avoir une extrême force pour agrandir ou pour diminuer l'idée que nous en avons. Elle seroit beaucoup moindre si elle n'étoit formée que sur notre corruption naturelle ; nous y en joignons une autre qui naît de notre imagination, en nous les representant infiniment plus grans qu'ils ne sont ; & c'est souvent ce surcroît qui naît de l'opinion qui nous emporte, & qui cause la violence de nos passions.

Cet effet arrive, parce que nous ne con noiſſons pas ſeulement les objets de nos pa ſions, mais que nous concevons auſſi le mouvemens qu'ils excitent dans les autres & l'idée qu'ils en ont ſe communiquant nous, nous nous accoutumons à regarde ces objets, non par notre propre impreſ ſion, mais par cette impreſſion commune & nous reſſentons enſuite des mouvemen que nous n'aurions point eus, ſi l'objet ſe avoit agi ſur nous. Combien croit-on que l maniere dont on parle dans le monde, d la beauté, de la grandeur, de la gloire, d l'infamie, des affronts, ſervent à augment ce qu'il y a de naturel dans les paſſions q ces choſes excitent en nous ? Cela va loin, que l'on peut dire, que cette corruptio ajoûtée eſt infiniment plus grande que naturelle.

Outre les objets qui ſont naturelleme liés avec la concupiſcence, & qu'elle r

Mais ce qui leur eſt arrivé en ſe formant ces idées ; eſt que les choſes ſpirituelles étant fort éloignées de leur ame toute plongée dans les ſens, & ne faiſant pas une impreſſion vive & ſenſible ſur leur eſprit, & étant d'ailleurs peu connues & peu aimées du commun du monde, elles n'ont ordinairement formé que des idées ſombres, & obſcures, ils ne les apperçoivent preſque que par la pointe de l'eſprit, dans un éloignement infini. De plus ils les voient ſeules, deſtituées de tout appui, c'eſt-à-dire, qu'ils ne voient point dans les autres hommes, à l'égard de ces objets, ces paſſions & ces deſirs, qui ſervent à étendre leurs idées, & à leur faire concevoir les choſes comme grandes & deſirables. CHAP. II.

Il n'en eſt pas de même des choſes temporelles. La concupiſcence les approche d'eux, & les leur fait vivement ſentir : & la vivacité de ce ſentiment, jointe à l'ardeur qu'ils apperçoivent dans les autres pour ces mêmes choſes, augmente infiniment l'idée qu'ils en ont. Ils n'en jugent plus par leur prix veritable, mais par ce prix qu'elles ont dans l'opinion des hommes. Ainſi en s'excitant les uns les autres à l'envi à les aimer & à les concevoir comme grandes & eſtimables, elles rempliſſent premierement tout leur eſprit, & enſuite tout leur cœur.

L'idée qu'ils ont de Dieu, des choſes éternelles, du paradis, de l'enfer, des vertus comme vertus, des vices comme vices, ſont du premier genre : ce ſont des idées ſpirituelles & délicates, peu ſenſibles, peu

AP. lumineuses, peu touchantes, peu distin-
II. ctes. Tous ces grans objets sont réduits par la foiblesse & l'obscurcissement de l'esprit des hommes, à une petitesse imperceptible, & à peine occupent-ils la moindre partie d'un cœur & d'un esprit qui est souvent tout rempli d'une bagatelle. Ils ne conçoivent ni la grandeur de Dieu, ni les joies ineffables du paradis, ni les supplices effroyables des dannès, ni la beauté des vertus, ni la difformité des vices. Ils n'en connoissent presque que les noms, & je ne sai quoi d'obscur, qui répond à ces noms, qui n'a point de soi même de force pour faire impression sur leur esprit ou sur leur cœur.

Celles qu'ils ont de la noblesse, des richesses, de la grandeur, de la reputation, de la valeur, des qualités de l'esprit & du corps, qui sont estimées dans le monde, comme de l'adresse dans les negociations, de l'agrément dans la conversation, de l'éloquence dans les discours, & generalement de tout ce que le monde estime, sont au second genre. Non seulement ils comprennent & ils sentent tout ce que ces choses ont de réalité; mais ils leur attribuent une grandeur qu'elles n'ont pas, qui est formée sur leurs passions & sur les fausses idées qu'ils connoissent dans les autres.

Car, comme j'ai déja dit, il suffit de voir qu'une chose est aimée & desirée de plusieurs personnes, pour croire qu'elle merite de l'être, puisqu'en la possedant on se regarde comme environné de tous les jugemens avantageux de cette foule de gens

qui nous jugent heureux de la posseder. CHAP. II.
C'est par ces mêmes raisons qu'ils conçoivent les objets contraires à ceux que je viens de marquer, comme des maux infiniment plus grans qu'ils ne sont, & qu'ils s'en forment des idées qui les leur font paroître effroyables, parce qu'ils connoissent le mépris que le monde en fait, les railleries qu'ils attirent, l'état de rabaissement où ils mettent les personnes dans l'opinion de la plûpart du monde. Et comme c'est cet état de rabaissement que l'orgueil humain ne sauroit souffrir, il porte à regarder comme de très-grans maux tout ce qui nous y peut reduire.

Cette corruption de notre esprit consiste donc proprement dans la fausseté de nos idées : mais la voie ordinaire par laquelle nous recevons ces fausses idées est le langage, n'étant pas moins vrai des opinions que nous avons de la plûpart des choses du monde, de leur petitesse ou de leur grandeur, que des verités de la foi, qu'elles se communiquent par l'ouie. *Fides ex auditu.* Rom. 10. 7.
Car ces idées se sont formées en nous, pour la plûpart, lorsque nous étions encore incapables de juger des choses par nous-mêmes, & que nous recevions seulement les impressions que l'on nous communiquoit par les paroles. Dans cet état nous avons oui representer certaines choses commes des biens, & d'autres comme des maux. Ceux qui nous en ont parlé nous ont imprimé l'idée de leurs mouvemens, & nous nous sommes accoutumés à les regarder de la même sorte, & à y joindre

les mêmes mouvemens & les mêmes passions.

CHAPITRE III.

Que le langage commun est proprement la langage de la concupiscence.

LA corruption qui naît du langage est d'autant plus grande, que les méchans étant infiniment en plus grand nombre que les bons, & ceux qui sont bons ne l'ayant pas toujours été, & ne l'étant pas même parfaitement, parce qu'ils ont en eux les restes de leur corruption naturelle, il arrive par-là que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence, & que c'est la concupiscence qui y domine & qui le regle. Les idées de grandeur ou de petitesse, de mépris, ou d'estime, y sont toujours jointes aux objets, selon que la concupiscence se les represente; de sorte qu'il n'est pas étrange que nous faisant concevoir les choses comme la concupiscence les conçoit, il excite & nourrille en nous les mouvemens qui naissent de ces fausses idées que la concupiscence s'en forme.

Il n'y a donc personne qui n'ait sujet de gemir de ces plaies que les paroles des hommes ont faites dans son esprit, & qui ne puisse dire veritablement à Dieu, *que les discours des méchans ont prevalu sur lui.* Ils ont prévalu sur nous dans notre jeunesse lorsque nous n'étions pas capables de leur resist

& ils prévalent continuellement sur nous par l'intelligence qu'ils trouvent dans notre esprit, en nous faisant concevoir les choses autres qu'elles ne sont, ou plus grandes ou plus petites qu'elles ne sont.

Car il ne faut pas s'imaginer que le desir d'être à Dieu & la conversion même effective reforme entierement cette corruption d'esprit, & nous fasse estimer chaque chose son juste prix. Il est vrai qu'en se donnant à Dieu on le préfere à toutes les creatures ; mais cette préference est encore bien petite, & ne répond nullement à cette disproportion infinie qu'il y a de Dieu aux creatures, des choses éternelles aux temporelles. Dieu ne l'emporte souvent que de bien peu sur les objets de concupiscence. Nous ne laissons pas d'estimer encore les avantages du monde infiniment plus qu'ils ne meritent d'être estimés. Nous sommes encore près de l'equilibre, & en chargeant un peu la balance, c'est-à-dire, en augmentant un peu l'impression des choses du monde sur notre esprit, elles reprendroient facilement leur empire & l'emporteroient sur Dieu.

Or rien n'est plus capable de produire ce funeste effet, que les discours des hommes du monde, parce qu'ils renouvellent continuellement les fausses idées que nous avons des choses de la terre ; qu'ils nous representent toujours celles de Dieu dans cet obscurcissement, & cette petitesse qui les fait mépriser à tant de personnes ; & qu'ils ensanglantent & renouvellent ainsi continuellement nos plaies. C'est pourquoi il n'y

a gueres d'avis plus important que celui que nous donne le Sage par ces paroles : *Veillez sur vous-même, & prenez bien garde à ce que vous entendez dire, car il y va de votre perte :* CAVE *tibi, & attende diligenter auditui tuo, quoniam cum subversione tua ambulas.* Nos chutes viennent ordinairement de nos faux jugemens, nos faux jugemens de nos fausses impressions ; & ces fausses impressions, du commerce que nous avons les uns avec les autres par le langage. C'est la chaîne malheureuse qui nous précipite dans l'enfer.

Eccli. 13. 16.

CHAPITRE IV.

Combien il se glisse de mauvaises choses dans les entretiens.

IL est difficile de se représenter combien il se glisse de mauvaises choses, je ne dis pas dans les conversations des personnes déreglées, mais même dans les entretiens ordinaires que l'on a avec le commun des gens du monde. Je ne parle pas des défauts grossiers dont ceux qui veillent un peu sur eux-mêmes s'apperçoivent assez, comme des médisances secrettes, des railleries malignes, des paroles libres, des maximes visiblement fausses. Je parle d'une infinité d'autres choses ausquelles on ne prend pas garde. Une personne ne sauroit être un peu attentive aux discours ordinaires des hommes qu'elle n'y apperçoive quantité de sentimens humains contr-

à la verité. On justifie la colere, la vengeance, l'ambition, l'avarice, le luxe. On parle avec estime de quantité d'actions que Dieu condanne. Tous les vices mediocres sont presque approuvés. On ne les condanne que dans leur excès. CHAP. IV.

Quand on éviteroit même ces sortes de défauts, il y en a d'autres qui paroissent presque inévitables. Il n'est pas à propos de parler souvent des choses de Dieu : il faut donc s'entretenir de celles du monde : or cet entretien n'est jamais sans danger. On ne sauroit en parler, ni en entendre parler sans y penser, & l'on n'y sauroit penser sans renouveller dans son esprit les idées que l'on en avoit, & que les autres en ont ; &, sans les rendre plus presentes, & par consequent plus capables de faire impression sur notre esprit.

De plus, l'entretien ordinaire des hommes est accompagné de ces deux choses, de l'oubli de Dieu, & de l'application aux choses du monde, & ces deux choses sont la source de toutes les tentations. Adam ne s'est perdu dans son innocence qu'en oubliant Dieu, & en s'attachant dans cet oubli à la contemplation de la beauté des creatures & de soi-même. Combien l'homme pecheur est-il plus capable de se corrompre par la même voie ? Que fait-on autre chose dans ces entretiens, que d'admirer les qualités humaines, les choses éclatantes, utiles, commodes selon le monde ? Il ne faut pas d'autre peché pour se perdre, que d'aimer tellement ces choses, que l'on *les préfere à Dieu.* Or qu'est-ce qui y peut

plus disposer, que d'en parler, d'en entendre parler avec estime, & de s'en remplir sans cesse en oubliant Dieu ?

Il est même impossible que la plupart de ces discours humains dans lesquels on met la Religion à part, ne soient remplis de faussetés. Car la Religion est si étroitement liée à toutes les choses du monde par le rapport qu'elles ont à la fin derniere, qui est Dieu, que l'on ne sauroit juger d'aucune que par ce rapport. C'est par-là qu'elles sont avantageuses, ou desavantageuses, innocentes ou dangereuses, estimables, ou méprisables, bonnes ou mauvaises. Le prix qu'elles ont en elles-mêmes n'est rien. Elles l'empruntent toutes du rapport qu'elles ont au souverain bien. Ainsi en les détachant, comme l'on fait dans les conversations ordinaires du monde, de la vûe de Dieu & de l'autre vie, il est impossible que l'on n'en parle faussement, & que les discours qu'on en fait ne soient des sujets d'illusion à tous ceux qui les écoutent.



CHAPITRE V.

Que l'on se trompe soi-même, si l'on pense éviter le danger du langage de la concupiscence, en disant qu'on parle des choses humainement.

IL y a des personnes qui croient éviter ce danger en faisant entendre que les choses dont elles parlent, se peuvent regarder comme par deux faces differentes, selon le monde & selon Dieu, & en marquant qu'elles n'en parlent que selon le monde & selon les sentimens humains. Et c'est ce qu'elles expriment ordinairement par ces termes : *humainement parlant*. Humainement parlant, disent-elles, c'est un état fort heureux que celui des personnes de grande qualité. Il a raison, humainement parlant, d'être fort offensé de ce procedé. Humainement parlant, on ne sauroit trouver à redire à son ressentiment. Humainement parlant, c'est un grand desagrément que cela. Elles croient assez marquer par-là, qu'on devroit juger autrement de ces choses, si on les regardoit par une autre vûe. Mais il y a grand sujet de craindre qu'il n'y ait une illusion secrette dans ces sortes de discours, & qu'ils ne naissent d'une adresse d'amour-propre, qui ne pouvant étouffer entierement la lumiere de la verité & de la Religion, qui condanne ces sentimens que nous appellons humains, est bien-aise de s'y appliquer sans scrupule par ce détour.

CHAP. V.

Pour découvrir cette secrette tromperie, il faut considerer que ces sentimens qu'on appelle humains, & dont on parle dans ces rencontres, sont des sentimens de concupiscence contraires à la loi de Dieu & à la justice éternelle. Tout ressentiment humain d'une offense est injuste, parce qu'il naît de l'amour-propre ; & qu'il est injuste que nous nous aimions de cette sorte d'amour qui demeure en nous-mêmes, & ne se rapporte point à Dieu. Il est injuste aussi que nous ne couvrions pas une offense legere par tant de raisons divines que nous avons d'aimer le prochain. Il est injuste que nous soiyons affligés du mal qu'il nous a fait, & que nous ne soiyons pas affligés du mal qu'il s'est fait à lui-même. La plûpart des jugemens par lesquels nous regardons certaines qualités humaines comme avantageuses, sont de même faux & déraisonnables. Il est faux absolument que la grandeur soit un avantage. Elle sert à procurer certains petits contentemens humains, & pour l'ordinaire elle nuit infiniment pour le salut. Or ce qui ne sert que pour les fins petites & basses, & qui nuit pour des fins très-importantes, est absolument parlant desavantageux. Cependant ce que l'on fait par ce détour, par lequel on prétend parler de ces choses humainement, est que l'on se cache ce que ces jugemens ont de faux & d'injuste, pour n'y voir que ce qu'ils ont de conforme à notre cupidité.

En effet, quand nous nous servons de ces termes, *humainement parlant*, nous ne voulons pas dire faussement parlant, injustement parlant, déraisonnablement parlar

Nous ne sommes nullement frappés de ces CHAP. V.
idées. Nous considerons simplement que les choses dont nous parlons sont très-conformes au naturel des hommes, & nous ne mêlons dans cette vûe aucune improbation, ni aucun desaveu de la fausseté qu'elles renferment. Nous y joignons plutôt une secrette approbation, par laquelle nous couvrons ce qu'elles peuvent avoir de mauvais & de faux, sous ce terme d'humain, qui l'adoucit & le cache.

Il semble, à nous entendre parler, qu'il y ait comme trois classes de sentimens, les uns justes, les autres injustes, & les autres humains, & trois classes de jugemens, les uns vrais, les autres faux, & les autres humains. Cependant il n'en est pas ainsi. Tout jugement est vrai ou faux : tout sentiment est juste ou injuste, & il faut necessairement que ceux que nous appellons jugemens & sentimens humains, se reduisent à l'une ou à l'autre de ces classes. Et pour être humains, c'est-à-dire, conformes à la cupidité des hommes, ils n'en sont ni moins condannés, ni punis moins severement de Dieu.

Il est permis de parler humainement des choses lorsqu'on en parle comme S. Paul : *Nonne carnales estis, & secundùm hominem ambulatis?* Il dit que les Corinthiens agissoient humainement, & qu'ils se conduisoient selon l'homme ; mais ce n'est pas pour excuser cette conduite, c'est plutôt pour la condanner, pour en faire un sujet de reproches, pour en faire voir la source. Ce n'est pas là l'usage que nous faisons de ces termes, nous les employons pour con-

I. Cor. 3 v. 3.

vrir, pour diminuer, pour excuser les vices, & pour appliquer notre esprit & celui des autres à une fausse apparence qui nous les fait paroître conformes à la raison, telle qu'elle est dans le commun du monde ; c'est-à-dire, à la raison corrompue.

Mais s'il y a une illusion secrette dans l'usage de ces termes, quand on s'en sert pour excuser, ou envers soi, ou envers les autres, des actions qui sont mauvaises devant Dieu, en appliquant l'esprit à considerer qu'elles sont conformes aux maximes reçûes parmi les hommes, ou à la fin que celui qui les fait se propose, ce qui les fait regarder comme raisonnables ; il est permis au contraire de s'en servir pour faire condanner davantage certaines actions, en faisant remarquer qu'elles ne sont pas même conformes aux loix du monde, ni aux interêts de celui qui les fait. Car comme cette circonstance marque un excès d'aveuglement & de passion qui rend l'action plus mauvaise devant Dieu, il est juste de la faire considerer aux hommes, de sorte qu'il se trouve que l'usage de ce terme est plus legitime pour condanner le mal que pour l'excuser.

Chapitre VI.

Autres adresses pour diminuer l'horreur des vices. Usage du monde. Que chacun est obligé de détruire en soi les illusions qui naissent du langage des hommes. Et que le moyen le plus propre pour cela est de considérer sur chaque chose ce que Dieu en juge.

CE n'est pas seulement dans cette occasion, mais dans une infinité d'autres, que nous nous servons de cette adresse de diminuer les vices en ne les considérant que par certaines faces qui ne nous représentent pas ce qu'ils ont d'horrible, & qui ne donnent lieu d'y voir que ce qu'ils ont d'aimable & d'agréable.

Quelle idée donne le mot de galanterie ? l'idée de quelque chose d'agréable & à l'esprit & aux sens ; & cependant on couvre sous ce mot les plus grandes infamies. Comment parle-t-on d'un homme qui s'est vengé, qui a tué en duel un ennemi, qui a repoussé un affront d'une maniere haute & fiere ? Comment parle-t-on d'un homme qui s'éleve dans l'Eglise par une ambition dereglée ? On trouvera que tous les termes, dont on se sert, ne nous font rien concevoir dans tout cela que de fort pardonnable, & qu'il faut par consequent que nos vûes soient bien éloignées de celles de Dieu, puisqu'il condanne les hommes à l'enfer pour ces *actions* où l'on ne conçoit presque *rien de criminel.*

IAP. Les hommes en sont venus jusques à un
VI. tel point de corruption, qu'il n'est point honteux parmi eux de n'être pas homme de bien. Un homme dit, sans crainte de se deshonorer, qu'il ne vaut rien. Il le dit pour le faire croire. On le croit: & ce qui est étonnant, on ne l'en estime pas moins; on n'en a pas même pitié. C'est que l'on attache uniquement son esprit à une certaine honnêteté apparente qu'il y a dans cet aveu de bonne foi de son dereglement, & que l'on ne passe pas plus avant. C'est toute l'impression, que nous font ces sortes de discours. Nous aimons ceux qui les font à cause de leur bonne foi; & nous ne les plaignons pas à cause de leur misere & du peu de sentiment qu'ils en ont, parce que ces discours nous font sentir l'une & nous cachent l'autre.

C'est pourquoi il n'y a pas d'homme de bien qui n'ait sujet de faire continuellement à Dieu cette priere: *Domine, libera animam meam à labiis iniquis & à lingua dolosa.* SEIGNEUR, *delivrez-mon ame des levres*
119. *injustes & de la langue trompeuse.* Les discours des hommes sont pleins d'illusion & de tromperie. On y loue ce qu'il y faut mépriser, & on y méprise ce qu'il faut louer. On y porte à desirer ce qu'il faut fuir, & à craindre ce qui n'est point à craindre. On y represente comme heureux ceux que l'on doit regarder comme miserables, & comme miserables ceux que l'on doit considerer comme les plus heureux des hommes. Et ce qui est étrange est que les discours des gens de bien ne sont pas exemts de cette seduc-

CHAP. VI.

tion, parcequ'ils empruntent du monde son langage en plusieurs occasions, & qu'ils sont même souvent obligés de l'emprunter ; car on ne les entendroit pas, si leur langage étoit si different de celui des autres. Ils appellent quelquefois biens ce que le monde appelle biens, & maux ce que l'on y nomme des maux. Ils sont obligés de parler avec estime de plusieurs choses que le monde estime trop ; & leurs discours étant pris par les autres dans le sens auquel on les prend dans le monde, & ceux qui les entendent y appliquant leurs propres idées, y contribuent contre leur intention, à augmenter ces fausses impressions, qui sont la source de tous les vices. Desorte que quand on demande à Dieu d'être délivré, *ab homine qui perversa loquitur*, De *l'homme qui tient des discours corrompus*, on ne doit pas seulement y comprendre les méchans, mais on doit enfermer dans cette priere tout ce qui participe à cette infection generale, qui est répandue dans le langage des hommes.

Prov. 2. 12.

C'est ce qui rend le silence si utile, & qui l'a fait tant recommander par les Saints, parcequ'empêchant que ces fausses idées qui ont été imprimées dans nos esprits par les discours des hommes, ne soient renouvellées par ces mêmes discours, il les rend moins vives & plus faciles à effacer. Mais parcequ'il n'est pas possible que ceux qui sont engagés dans la vie du monde se séparent des entretiens & de la conversation du monde, & que ce commerce fait même la plus grande occupation de leur vie, il faut qu'ils cherchent d'autres remedes & d'autres pré-

dans une continuelle illusion. E
ne doit être si malheureux, que de
le mensonge & l'erreur soient le p
sa condition & de son état.

Or comme l'erreur ne peut êt
que par la lumiere de la verité ,
clair que l'unique moyen de c
tenebres que les discours des hom
dent continuellement dans notre
de se remplir aussi continuellemen
cipes de verité qui y sont contrair
pourquoi saint Chrysostome dis
peuple, *qu'il ne cesseroit jamais
qu'il jugeât des choses par ce qu'elle
& de veritable, & qu'il ne se lai
porter aux fausses opinions : qu'il a
c'est que d'être esclave, d'être pauvre
ble, d'être heureux, ce que c'est qu'*
Voila, selon ce Pere, la verita
des hommes, qui ne consiste pa
connoissance sterile de choses qu

ıs qu'ils en forment, nous troublent & s obscurcissent l'esprit ; il faut tâcher iblier & les hommes & nous-mémes, : considerer seulement sur chaque chose ue Dieu en juge. Car la perfection de mme consistant a aimer les choses com- Dieu les aime, la voie de tendre a cette ection est de tacher de les voir comme s voit, n'y ayant que cette vûe verita- qui puisse regler notre amour. Cette e reflexion suffiroit souvent pour faire aroitre à nos yeux toute la grandeur ginaire que nous donnons aux choses aines & temporelles : & pour nous faire ce que notre amour propre est bien-aise n'y pas voir, afin de s'en occuper plus quilement.

ur entrer donc dans cet esprit, il faut vivement persuadé qu'il n'y a que le ju- ent que Dieu forme des choses qui soit table ; que ce sera sur ce jugement de u que nous serons tous jugés ; qu'il est la e unique de nos actions, & qu'étant la é même, tout ce qui s'en éloigne est & trompeur. Je dis qu'il en faut être vi- ent persuadé, afin que nous nous ac- umions de rapporter a cette regle les ju- ens & les discours que nous appellons *ains*, & que nous soiyons convaincus, quelque raisonnable qu'ils nous paroif- , i's sont tels en effet que Dieu, c'est-à- , la verité, les juge, & que les Anges & Saints les voyent.

'est en cette maniere que nous prati- *ons l'avis* que nous donne saint Paul, *i'il nous* commande *de marcher* bon

servatifs pour resister à cette corruption. P. I. Car s'il est necessaire qu'ils vivent dans le monde pour satisfaire à leur engagement, il est encore plus necessaire qu'ils ne s'y corrompent pas. Il n'y a nulle necessité, nul engagement, qui nous oblige de remplir notre esprit de faussetés, & de vivre ainsi dans une continuelle illusion. Et personne ne doit être si malheureux, que de croire que le mensonge & l'erreur soient le partage de sa condition & de son état.

Or comme l'erreur ne peut être détruite que par la lumiere de la verité, il est bien clair que l'unique moyen de dissiper ces tenebres que les discours des hommes répandent continuellement dans notre esprit, est de se remplir aussi continuellement des principes de verité qui y sont contraires. Et c'est pourquoi saint Chrysostome disoit à son peuple, *qu'il ne cesseroit jamais de lui dire, qu'il jugeât des choses par ce qu'elles ont de réel & de veritable, & qu'il ne se laissât pas emporter aux fausses opinions : qu'il apprît ce que c'est que d'être esclave, d'être pauvre, d'être noble, d'être heureux, ce que c'est qu'une passion.* Voila, selon ce Pere, la veritable science des hommes, qui ne consiste pas dans une connoissance sterile de choses qu'il est aussi bon d'ignorer que de savoir, mais dans celle des verités qui sont les principes de nos desirs & de nos actions ; & par consequent de notre bonheur ou de notre malheur éternel.

Mais parcequ'en voulant juger des choses dans la verité, les images des impressions que les hommes en ont, & des juge-

mens qu'ils en forment, nous troublent & nous obscurcissent l'esprit ; il faut tâcher d'oublier & les hommes & nous-mêmes, & de considerer seulement sur chaque chose ce que Dieu en juge. Car la perfection de l'homme consistant à aimer les choses comme Dieu les aime, la voie de tendre à cette perfection est de tâcher de les voir comme il les voit, n'y ayant que cette vûe veritable qui puisse regler notre amour. Cette seule reflexion suffiroit souvent pour faire disparoître à nos yeux toute la grandeur imaginaire que nous donnons aux choses humaines & temporelles : & pour nous faire voir ce que notre amour propre est bien-aise de n'y pas voir, afin de s'en occuper plus tranquilement.

Pour entrer donc dans cet esprit, il faut être vivement persuadé qu'il n'y a que le jugement que Dieu forme des choses qui soit veritable ; que ce sera sur ce jugement de Dieu que nous serons tous jugés ; qu'il est la regle unique de nos actions, & qu'étant la verité même, tout ce qui s'en éloigne est faux & trompeur. Je dis qu'il en faut être vivement persuadé, afin que nous nous accoutumions de rapporter a cette regle les jugemens & les discours que nous appellons *humains*, & que nous soiyons convaincus, que quelque raisonnable qu'ils nous paroissent, ils sont tels en effet que Dieu, c'est-à-dire, la verité, les juge, & que les Anges & les Saints les voyent.

C'est en cette maniere que nous pratiquerons *l'avis* que nous donne saint Paul, *lorsqu'il nous* commande de *marcher* hon-

porte à regl... la crainte de leur ...
nent, dans la crainte de leur ...
qui fait l'honnêteté exterieure & ...
même la vûe de Dieu, que la lum...
grace nous découvre, nous oblig...
sulter ce qu'il juge des choses pour...
mer nos actions; ce qui fait la veri...
nêteté, c'est-à-dire, la veritable...
c'est aussi ce qui est marqué enco...
rement dans ce lieu du Sage, où ...
la vie des justes, il dit qu'ils ...
leurs ames dans la vûe de Dieu ...
sence. *Et in conspectu illius sanct...*
mas suas.





ECONDE PARTIE.

IAPITRE PREMIER.

les n'ont pas tout-à-fait la même re-ue nos jugemens, non plus que nos is & nos sentimens. Qu'il ne s'agit ici le former les jugemens interieurs.

E seroit une chose infinie, que de vouloir representer ce que Dieu & les Saints jugent de toutes les choses du monde, puisque cette seule ouvertu-re comprend tout ce qu'on t dire de veritable. Il est néan-nile d'en faire un leger essai à l'é-s principaux objets des passions des s, pour donner l'idée de la ma-ont on le doit faire à l'égard des au-

pour n'abuser pas de cet essai mê-faut remarquer que l'on n'a pas des-de considerer de quelle maniere il ler des choses du monde, mais seu-de quelle sorte il en faut juger; ce bien different. Car quoique nos pa-nos jugemens se doivent regler par : ce qui suffit néanmoins pour jus-s jugemens, ne suffit pas toujours

CHAP. I.

pour justifier nos paroles. On a besoin dans ses jugemens de les rendre conformes à cette verité particuliere qu'ils regardent. Mais il faut de plus que les paroles soient conformes a une autre verité qui prescrit la proportion qu'elles doivent avoir avec les personnes à qui on parle. C'estpourquoi ce seroit mal prendre ce que nous dirons dans la suite, que de conclure que l'on peut user en toutes rencontres d'un langage conforme aux idées que nous donnerons de diverses choses. Elles ne sont destinées que pour regler le langage interieur dont on se parle a soi-même, & non ce langage exterieur dont on parle aux autres. Car les impressions que le monde a de ces choses, sont trop differentes de celles que la verité nous oblige d'en avoir, pour pouvoir esperer de les changer tout-d'un-coup, & de faire recevoir un langage si contraire à celui dont dont il est en possession.

Nos actions mêmes n'ont pas tout-à-fait la même regle que nos sentimens : car il y a des persones a qui on doit plus de respect exterieur, quoique l'on leur doive moins d'approbation & d'estime, parceque la civilité exterieure se regle sur les rangs que le monde a établis, au lieu que l'estime interieure ne doit se regler que sur la raison. Mais comme elle n'est qu'interieure, elle ne donne sujet à personne de se plaindre ni de s'offenser. Ainsi ceux de l'état desquels la verité ne permettra pas de porter un jugement si favorable, n'ont aucun sujet de se blesser de ces maximes, puisqu'il ne s'agit que des sentimens interieurs

dont

dont ils n'ont que faire, & dans lesquels il ne leur serviroit de rien que l'on se rompît pour les honorer.

CHAPITRE II.

Comment on doit regarder toutes les choses temporelles, leur extrême petitesse. Que tout nous en avertit. Le passé trop grand & trop petit à nos yeux.

UN de nos plus grans maux est d'estimer trop les choses temporelles; & la raison en est, que nous ne nous regardons presque jamais que par une petite partie de notre durée, qui est notre vie. Nous nous renfermons dans le temps; & nous nous faisons partie du tourbillon qui l'emporte sans étendre notre vûe plus loin. C'est la source de cette fausse grandeur que nous attribuons aux choses du monde. Et l'unique moyen de nous en détromper, est de changer de vûe, & de nous regarder nous-mêmes tels que nous sommes dans la verité & devant Dieu. Or en nous considerant de cette sorte, nous reconnoissons d'abord que nous sommes des êtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité qui nous suit, & qui sont destinés à un bonheur ou à un malheur éternel. Que si nous cherchons alors notre vie dans cet espace infini, elle ne nous paroîtra que comme un atome imperceptible. CHOSES TEMPORELLES.

Car non-seulement les hommes ne sont

ires, parcequ'ils n'occupen
dans sa durée; & qu'ainsi e
toute entiere, ils ne la rende
mable, ni plus heureuse. L'
toute mesure, & aneantit t
son. Qu'est-ce donc qu'un r
dé durant trente ans, quai
toute la terre? Qu'est-ce qu'u
cipauté dans ce royaume?
les autres rangs & les autre
dessous de celle des Princes?
froyable petitesse cette vûe l
Cependant c'est-là le sujet d
tous les hommes.

Il est étrange comment le
tant de peine à se persuader
monde, puisque toutes chose
tissent. Car qu'est-ce autre c
toire de tous les peuples & de
mes, qu'une instruction co

Que découvrons-nous aussi dans le monde que des preuves de cette même vérité? Car ne voyons-nous pas à toute heure disparoître ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & qui ont fait plus de bruit durant leur vie, sans qu'il reste d'eux qu'une mémoire assez languissante? Ne voyons-nous pas que toutes choses coulent continuellement dans l'abîme du passé; que notre vie nous échappe; que ce qui en est écoulé n'est plus rien à nos yeux mêmes; & que le tems emporte tous les maux, tous les plaisirs, toutes les inquiétudes que nous avons ressenties, sans qu'il en reste d'autres traces que celles qui restent d'un songe? C'est pourquoi aussi le Sage veut que nous regardions toutes les choses temporelles comme les fantômes qui nous occupent dans les songes: *Audiens autem illa quasi in somnis vide & vigilabis.* Chap. II. Eccli. 34. 17.

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela, est que d'une part nous ne voulons pas concevoir le neant du monde, & que de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons presque tout le passé comme s'il n'étoit rien; les morts sont reduits dans le néant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on rapporte les actions dans les histoires, comme des gens qui ont été & qui ne sont plus; & nous ne songeons pas qu'ils sont encore plus vivans qu'ils n'ont jamais été, parceque leur esprit agit infiniment davantage; & que la vie présente n'ayant que des actions foibles & languissantes, est plutôt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'est encore par-là que nous conservons l'estime

Chap. II.

des grandeurs du monde, parceque nous les regardons comme aussi durables que nous-mêmes, & que nous ne concevons pas que nous subsistons, & qu'elles perissent ; & qu'ainsi ceux qui les ont possedées ne laissent pas d'être, quoiqu'ils soient privés pour toute l'eternité de ces choses qui ont fait le sujet de leur orgueil.

Chapitre III.

Gloire humaine, gloire des Saints & des méchans.

Gloire humaine.

Qu'est-ce que cette gloire humaine qui fait tant d'impression sur nos esprits, & qu'est-ce qu'elle a de réel & de solide devant Dieu ? Elle consiste toute dans la vûe de quelque jugement avantageux que d'autres portent de nous : & ces personnes sont d'ordinaire des gens qui nous connoissent peu, qui nous aiment peu, & dont le jugement n'est ni fort solide, ni fort estimable par notre aveu même ; de sorte que souvent nous les méprisons en toute autre chose. Ces jugemens nous sont d'ailleurs entierement inutiles. Ils n'ajoûtent rien ni à notre ame, ni à notre corps ; ils ne diminuent aucun de nos maux ; ils ne servent qu'à nous tromper, en nous portant à juger de nous, non sur la verité, mais sur l'opinion d'autrui ; & après nous avoir amusés durant la vie, ils disparoissent tout-d'un-coup à l'heure de notre mort ; parce-

que nous perdons alors le ſentiment de toutes ces choſes. Voilà ce que c'eſt que cette fumée, & cette vapeur qui nous enfle & qui nous remplit. CHAP. III.

GLOIRE DES SAINTS.

Quelle difference de cette gloire humaine, & de celle dont les Saints jouiront dans toute l'éternité, auſſi eſtimable & auſſi ſolide, que celle des hommes eſt vaine & mépriſable, parcequ'elle a des qualités toutes contraires ! Le bonheur des élus ſera accompagné d'un eſprit de ſocieté & d'union; ils ſe connoîtront tous, ils s'aimeront tous, ils glorifieront tous Dieu pour les graces qu'il aura faites à chacun d'eux. Ainſi les bonnes actions de chaque élu ſeront connues de tous les élus, & elles ſeront pour tous en particulier des ſujets de joie, de louange, & d'actions de graces pour jamais. Ils jetteront tous leurs couronnes aux piés de l'Agneau, & non-ſeulement les leurs, mais celles de tous les autres, parcequ'ils ne glorifieront pas ſeulement Dieu dans eux-mêmes, mais qu'ils le glorifieront dans tous les Saints, en lui chantant dans toute l'éternité, *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis* : DIEU *eſt admirable dans ſes Saints.* Pſ. 67. 36.

O gloire vraiment ſolide des élus de Dieu ? Gloire qui n'a pas un éclat paſſager; gloire ſtable & éternelle ! Gloire qui n'eſt pas renfermée dans un petit nombre de perſonnes ignorantes & envieuſes; mais qui aura autant de témoins qu'il y aura de citoyens dans la celeſte Jeruſalem ! Gloire qui ne conſiſte pas dans l'approbation inutile & téméraire de gens qui ne nous connoiſſent pas, & qui ne ſe connoiſſent pas

CHAP. III. eux-mêmes; mais qui consiste dans la joie d'un nombre innombrable d'ames saintes qui verront le fond de nos cœurs dans la lumiere de la verité!

Ps. 1. 4. GLOIRE DES MECHANS. *Non sic impii, non sic.* IL *n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi* : Ils jouissent peu de leur gloire durant leur vie, & elle perit pour eux au moment de leur mort. Si elle subsiste encore quelque tems dans la memoire des hommes, ce n'est pas pour eux: ils n'y ont plus de part: & enfin elle sera entierement détruite au jour du jugement. Car le supplice des méchans sera accompagné d'un esprit de division, parceque la grandeur de leur peine les appliquera tellement à eux-mêmes, qu'ils n'auront garde de s'appliquer avec estime en cet éta à la gloire que les autres auront eûe durant leur vie. De sorte qu'il n'y a rien de plus vrai à la lettre que ce que dit l'Ecriture, *Memoriam superborum perdidit Deus; & reliquit memoriam humilium sensu.* Eccli. 10. 21. DIEU *a aboli la memoire des superbes, & il a établi celle des humbles de cœur.*

CHAPITRE IV.

Veritable idée de ce qu'on appelle QUALITÉ.

QUALITÉ. RIen n'occupe plus les hommes du monde, que ce qu'ils nomment *qualité*, & ce qui fait que l'on appelle certaines personnes *gens de qualité*, pour les distinguer de ceux qui ne le sont pas. On porte cette

ıction si loin, qu'on fait presque moins ifference d'un homme à une bête, que homme de qualité à un homme de CHAP. IV.
: naissance. Cette *qualité* par éminence sse presque toutes les autres qualités, ême les plus spirituelles & les plus di-;. On l'éleve non-seulement au-des-le l'esprit, mais même au dessus de la ı & de la qualité de Chrétiens; & si ce pas par une préference positive, c'est ıoins par une préference de sentiment; -à-dire, que l'on en est tout autrement né. Car combien y en a-t-il peu qui ıent sincerement davantage l'état d'un ;tien pauvre & de basse naissance, que d'un Grand qui est dereglé? Qui est qui voit ce Grand dans l'état d'un ınd rabaissement, & ce Chrétien dans grande élevation? Il est donc visible l'idée que nous avons de cette qualité : trompe, & qu'il est bon pour se desa-r, d'examiner ce qu'il y a de réel dans ıbjet si commun de la vanité des hom-: & voici ce que la raison nous en dé-re.

re de naissance & de qualité, selon les mes, c'est être né de personnes con-ables dans l'ordre du monde. Mais : naissance ne donne par elle-même n avantage ni d'esprit, ni de corps; n'ôte aucun défaut, & l'on en voit ssi grans dans les personnes de qualité, dans les autres. Il n'y a donc aucune ın solide qui rende les personnes de ité plus estimables par-là, que ceux ıe le sont pas. Cependant parce qu'il

Voyez la I. Partie du Traité de la Grandeur dans ce Volume.

faut qu'il y ait de l'ordre parmi les homm
on a établi avec raison en certains lie
que ces personnes seroient préferées aux a
tres, & jouiroient de certaines prérogati
d'honneur.

Si l'on en demeuroit là, il n'y auroit ri
que de juste dans l'idée que nous avons
la qualité; mais on n'y demeure pas. C
fait de cet ordre arbitraire & établi par
hommes sans aucune raison prise des p
sonnes mêmes, un ordre naturel & ind
pensable, & l'on s'accoutume à le rega
der comme quelque chose d'attaché à l
tre de ceux à qui on donne cette pré
rence.

On ne se contente pas de leur rendre
terieurement & interieurement les respe
qui leur sont dûs, en quoi il n'y aur
rien que de raisonnable & de legitime; m
on y en ajoûte d'autres qui ne leur sont
dûs, & qui ne naissent que de notre err

que l'on considere dans leur disposition, non cette malignité qu'ils cachent, mais cette estime qu'ils font paroître, ils ne laissent pas de faire une grande partie de la felicité imaginaire des Grans, parceque l'on connoît en eux ces jugemens & ces dispositions, & que cette vûe est ce qui flatte les ames vaines. CHAP. IV.

Tous ces jugemens sont faux. Car il n'y a nul bonheur à recevoir des autres ces marques d'honneur : & c'est une injustice visible de prendre plaisir à être l'objet d'une admiration qui naît de la corruption des hommes. Cependant les personnes de qualité connoissant ces idées que le commun du monde a de leur état, en tirent eux-mêmes l'idée qu'ils en ont. Ils considerent leur qualité comme incorporée à leur être. Ils se regardent comme infiniment au-dessus des autres, & il leur est presque impossible de se considerer au niveau de ceux qui ne leur sont pas égaux dans l'ordre du monde.

Ce sont là les fausses idées qu'il faut corriger par la vûe du jugement que Dieu porte de cet état. Or qu'est-ce qu'il en juge, sinon qu'il n'y a aucun bien solide & veritable, ni dans ces marques d'honneur & ces préferences établies par les hommes, parceque ce ne sont que des *spectacles vuides de realité*, comme dit saint Chrysostome ὅραμα πράγματος ἔρημον, ni dans ces jugemens, parcequ'ils sont faux, qu'ils ne servent de rien a ceux qui ne s'y plaisent pas, & qu'ils rendent malheureux ceux qui s'y plaisent, ni dans ces richesses & ces plai-

que de juste dans l'idée que n[illegible] la qualité; mais on n'y dem[illegible] fait de cet ordre arbitraire & hommes sans aucune raison sonnes mêmes, un ordre nai[illegible] pensable, & l'on s'accoutum[illegible] der comme quelque chose d'[illegible] tre de ceux à qui on donne rence.

On ne se contente pas de les[illegible] terieurement & interieurement qui leur sont dûs, en quoi il rien que de raisonnable & de leg[illegible] on y en ajoûte d'autres qui ne se dûs, & qui ne naissent que de n[illegible] & de notre corruption. On se grandes idées de cet état. On comme étant comblé de toutes biens. On le souhaite pour soi. envie à ceux qui y son[illegible]

que l'on considere dans leur disposition, non cette malignité qu'ils cachent, mais cette estime qu'ils font paroître, ils ne laissent pas de faire une grande partie de la felicité imaginaire des Grans, parceque l'on connoît en eux ces jugemens & ces dispositions, & que cette vûe est ce qui flatte les ames vaines.

Tous ces jugemens sont faux. Car il n'y a nul bonheur à recevoir des autres ces marques d'honneur : & c'est une injustice visible de prendre plaisir à être l'objet d'une admiration qui naît de la corruption des hommes. Cependant les personnes de qualité connoissant ces idées que le commun du monde a de leur état, en tirent eux-mêmes l'idée qu'ils en ont. Ils considerent leur qualité comme incorporée à leur être. Ils se regardent comme infiniment au-dessus des autres, & il leur est presque impossible de se considerer au niveau de ceux qui ne leur sont pas égaux dans l'ordre du monde.

Ce sont là les fausses idées qu'il faut cor-iger par la vûe du jugement que Dieu por-e de cet état. Or qu'est-ce qu'il en juge, non qu'il n'y a aucun bien solide & veri-ible, ni dans ces marques d'honneur & s préferences établies par les hommes, rceque ce ne sont que des *spectacles vui-de realité*, comme dit saint Chrysosto- ὅραμα πραγμάτων ἔρημον, ni dans ces ju-hens, parcequ'ils sont faux, qu'ils ne ent de rien à ceux qui ne s'y plaisent, & qu'ils rendent malheureux ceux qui laisent, ni dans ces richesses & ces plai-

CHAP. IV.

sirs dont les Grans jouissent, parce que ce sont de grans sujets de tentation & de grans obstacles pour le salut. Ainsi il ne voit dans cet état que d'extrêmes facilités aux hommes pour se perdre, & d'extrêmes difficultés pour se sauver. Voilà le jugement que Dieu porte de ce qu'on appelle qualité & grandeur. Et par conséquent tous ceux qui en jugent autrement en jugent mal : & tous les discours qui nous en impriment une idée, qui porte à le desirer quand on n'y est pas, à s'y plaire quand on y est, à mépriser ceux qui n'y sont pas, sont faux & trompeurs.

CHAPITRE V.

Veritable idée de la VALEUR.

VALEUR.

APrès la qualité, rien ne releve plus un homme dans le monde que la valeur ; & il n'y a rien aussi dont la reputation flate davantage les personnes de qualité, & sur quoi ils soient ordinairement plus sensibles & plus délicats. Des Gentilshommes souffriront plutôt quelque autre reproche que ce soit, que celui de manquer de cœur, parce qu'ils savent que le monde a attaché à la valeur le plus haut dégré d'estime, & à la lâcheté la souveraine infamie pour les personnes de leur condition.

Que s'il ne s'agissoit que de justifier les hommes en ce point, la chose ne seroit pas difficile. Car la valeur étant ce qui soutient un Etat, & qui le rend formidable à ses en-

nemis ; c'est avec raison que ne pouvant ré Ci compenser tous les vaillans hommes dont on a besoin, par des bienfaits réels qui égalent leurs services, on a rendu cette qualité honorable, afin de les attirer au moins par cette sorte de récompense qui ne leur manque jamais.

Il y a donc de la justice dans cette estime, par rapport aux hommes, & il y en a aussi par consequent par rapport à Dieu, puisque Dieu approuve tout ce qui est juste, & qui est necessaire à la conservation des societés humaines.

Mais comme on peut passer dans cette estime les bornes de la verité, & relever dans la valeur par de fausses louanges ce qui n'est pas estimable, il faut encore consulter ce que Dieu en juge, & apprendre de lui ce qu'il y a de grand dans cette qualité, & ce qui ne paroit tel que par l'erreur & l'illusion des hommes.

La valeur se peut regarder en deux manieres, ou comme une passion, c'est-à-dire, comme une impression de l'imagination & du corps, ou comme reglée & conduite par la volonté. Pour la concevoir en la premiere maniere, il faut considerer que comme il y a des gens qui étant montés en des lieux fort élevés, ne ressentent pas ces foiblesses & ces éblouissemens que l'imagination cause à ceux qui n'y sont pas accoutumés ; il y a de même des personnes qui, soit par nature ou par coutume, ne s'étonnent point dans les perils de la guerre, & qui y conservent la même assiette & la même presence d'esprit, qui sont capables

CHAP. V.
de pourvoir à tout, de prendre tous leurs avantages, & à qui la vûe des ennemis armés qu'ils ont devant eux, ne fait qu'inspirer une nouvelle ardeur & de nouvelles forces pour les surmonter. Et ce sont ceux-là qu'on appelle braves & vaillans.

Cette disposition est sans doute digne d'estime. Mais tant que l'on ne la regarde que dans ce degré, l'imagination & le corps y ont plus de part que la volonté. Car si les esprits & le sang prenoient un autre cours dans ces personnes, toute leur valeur ne les empêcheroit pas d'avoir peur, comme elle ne les empêche pas de s'éblouir, quand ils regardent un précipice d'un lieu élevé.

Ainsi, comme Dieu ne compte pour rien tout ce qui n'est pas volontaire, & qui n'est pas du nombre des vertus, s'il approuve que les hommes, pour le besoin qu'ils en ont, ayent attaché des recompenses humaines à cette valeur, il n'approuve pas que dans le jugement qu'ils en portent interieurement, ils l'égalent à la moindre des vertus dont il est auteur. De sorte que la valeur de tous les Conquerans jointe ensemble, considerée seulement dans ce degré, & comme une disposition naturelle d'imagination, ne merite pas d'être comparée au moindre mouvement de grace que Dieu opere dans le cœur d'une simple femme; puisque toutes les qualités purement humaines perissent avec les hommes, & que les moindres vertus ont des effets qui subsistent dans toute l'éternité.

L'idée

L'idée que les discours des gens du monde donnent de la valeur, est donc fausse, parce qu'elle est excessive, & qu'au lieu de la laisser dans le rang d'une qualité humaine, qui est estimable, ils l'élevent au-dessus des vertus les plus spirituelles & les plus divines. CHAP. V.

Mais leur illusion est encore infiniment plus grande dans le jugement qu'ils portent de la valeur considerée comme volontaire, c'est-à-dire, de l'usage de la valeur; puisqu'ils estiment presque également ceux que l'on appelle braves, soit que leur valeur soit accompagnée de justice ou d'injustice, de prudence ou de temerité.

Cependant la verité met une étrange difference entre ce que les hommes distinguent si peu. Exposer sa vie pour son devoir, pour la justice, & pour en faire un sacrifice à Dieu dans les occasions où il nous engage, est une action d'une generosité si haute, que la Religion Chrétienne n'a rien de plus grand. L'exposer dans une mauvaise cause, pour tomber en mourant entre les mains d'un Dieu irrité & tout-puissant, est une folie si prodigieuse, qu'il n'y a point de plus grande preuve de l'aveuglement des hommes, que d'avoir pu mettre de la gloire dans une action si insensée.

C'est même souvent très-injustement que l'on donne a la plupart de ces actions le nom de courage & de valeur. Ce n'est point en méprisant le danger qu'ils s'y exposent, c'est en ne le voyant pas. Leur esprit est tout occupé, ou de la fureur qui le possede, ou de quelque bagatelle qui le remplit tout entier, & qui leur cache tout le reste. Nous sommes,



dit un homme du monde dans ses memoires, *pour nous faire tirer des mousquetades*, c'est-a-dire, pour braver la mort & Dieu même, en nous mettant en danger de perdre la vie par une vanité ridicule. De quoi pense-t-on que son esprit fut alors frappé? Des pensées que cette action feroit naître dans ceux qui l'apprendroient, & des louanges qu'elle lui attireroit. Cela lui paroissoit grand : il ne voyoit rien davantage. Mais cette action étoit jointe avec le danger de la mort & de l'enfer. Ces louanges des hommes qu'il souhaitoit, ne pouvoient naître que de folie & d'aveuglement; la plupart de ceux qui sont vraiment braves, prenant même ces actions pour des marques de fausse valeur. Elles ne devoient de plus durer qu'un moment, & être suivies d'un repentir éternel. Cette vanité étoit l'objet de la moquerie des démons, de l'indignation des Anges, & de la colere de Dieu contre un homme misérable, qui avoit si peu de crainte de sa justice, & qui étant prêt de tomber entre ses mains, osoit l'affronter avec tant d'insolence. Il y avoit ainsi mille choses terribles jointes à cette action. Il est vrai, mais il ne voyoit rien de tout cela, il ne voyoit que ces louanges toutes seules, & séparées de toutes ces circonstances. Il se voyoit dans l'esprit des autres avec l'estime de brave; & cette idée l'occupant entierement, lui faisoit oublier Dieu, la mort, l'enfer & l'éternité.

Il n'y a qu'un aveuglement semblable qui puisse faire trouver quelque chose de grand à s'exposer ainsi au peril par des motifs criminels. Car les hommes ne raisonnent

point ainsi dans ce qu'ils connoissent. Ils ne trouveroient rien que de ridicule & d'insensé dans la conduite d'un Prince, qui pour s'attirer des louanges d'un valet, exposeroit sans necessité son royaume à un peril éminent. Pourquoi donc trouvent-ils de la generosité dans ceux qui exposent sottement leur vie, & qui ne peuvent esperer en mourant qu'une éternité de supplices? C'est qu'ils connoissent bien le prix d'un royaume, & qu'ils ne connoissent point celui de la vie. Ce unique bien des hommes, ce tresor, dont la perte est irreparable, ce prix de l'eternité est la chose du monde la plus méprisée. Il n'y a point de si vile récompense pour laquelle on ne l'expose & on ne le donne tous les jours. Il semble que les hommes en soient ennuyés, & qu'ils tachent de s'en défaire, tant ils le prodiguent temerairement & pour peu de chose. Ainsi l'on trouvera dans la verité que toute cette fausse valeur qui précipite les hommes, ou dans les duels, ou dans les querelles injustes, ou dans les dangers inutiles ausquels ils s'exposent par une vanité ridicule, n'est autre chose qu'une ignorance du prix de la vie, un oubli de ce qui suit la fin de la vie, un obscurcissement d'esprit qui leur cache le danger, une assurance folle & déraisonnable d'en échapper, une application violente à quelque objet de passion. Qu'y a-t-il d'estimable en tout cela? Est-ce une marque de grand courage de ne s'épouvanter pas du bruit des c[illegible] quand on est sourd, ou du feu des e[illegible] quand on est aveugle? Il n'y a point [illegible] rage à ne pas craindre Dieu, parce [illegible]

a qu'un aveuglement horrible qui nous
ſe empêcher de le craindre. Il eſt ſi ter
que quand il veut ſe faire ſentir, il n
point de créature qui puiſſe ſouter
moindre de ſes regards; & les méchar
ront contraints de s'écrier dans l'exc
leur effroi: *Montagnes, tombez ſur nous.*
23. c'eſt un excès de folie à des hommes f
& miſerables de le braver pour un mon
quand il differe de les punir, en ſe m
au hazard d'éprouver pour jamais la ri
de ſa juſtice, quand ils ne ſe pourron
pêcher de la ſentir.

Que faut-il donc juger de ces brave
le monde eſtime avec ſi peu de diſc
ment? Il en faut juger ce que Dieu en
Il faut approuver ceux qu'il approuve,
danner ceux qu'il condanne, & met
difference qu'il met entre les uns & le
tres. Et comme il ne faut pas refuſer au
les juſtes louanges que leur generoſité

CHAPITRE VI.

Idée veritable des qualités de l'esprit. Ce que c'est que d'avoir de la lumiere & de la force d'esprit, d'être savant. Que ces qualités humaines sont plus souvent pernicieuses qu'utiles.

MAis peut-être qu'il y a quelque chose de plus réel dans les qualités de l'esprit, comme la science, l'éloquence, l'agrément dans la conversation, l'adresse dans les negociations, la capacité pour les grandes affaires, la force d'esprit & de tête pour les soutenir, la prudence dans la conduite de ses desseins & de sa fortune. Nullement. Tout le prix de ces choses consiste aussi dans l'usage que l'on en fait, & dans la fin à laquelle on les rapporte. Ce sont des instrumens necessaires pour les emplois de la vie : ce qui oblige ceux qui vivent dans le monde à les cultiver avec soin, parce qu'ils doivent savoir que les hommes y ayant attaché leur estime, il est impossible de réüssir en rien sans avoir ces qualités. QUALITEZ DE L'ESPRIT.

Mais si on les sépare de l'usage & du rapport que l'on en peut faire à Dieu, & que l'on ne les considere qu'en elles-mêmes, ou par rapport à quelque fin basse & temporelle, elles perdent tellement leur prix, que la condition de ceux qui les ont n'est en rien préferable à celle de ceux qui ne les ont pas. Et c'est pourquoi il est important de se détromper des vains éloges que l'on donne

dans le monde à ces qualités en les regardant en elles-mêmes, & hors l'usage qu'on en peut faire.

L'idée même que le commun du monde a de ce que l'on appelle avoir de l'esprit, est toute fausse ; & c'est une de celles dont il faut le plus se desabuser. Car on fait consister l'esprit, ou dans une facilité de comprendre les sciences, ou à raisonner juste sur les sujets qui se presentent, ou à se démêler des affaires avec adresse, ou à trouver des voies fines pour faire réussir ses desseins, ou à produire des pensées ingenieuses & surprenantes, ou à faire des découvertes dans les arts. Mais ce n'est en rien de tout cela que consiste la veritable lumiere d'esprit, puisque ces qualités se peuvent trouver dans ceux que l'Ecriture appelle, *aveugles, fous, petits, insensés, dépourvûs d'intelligence.* Qu'est-ce donc qu'avoir de l'esprit ? Il en faut juger par la comparaison de la vûe du corps, qui est l'image de celle de l'ame. Avoir bonne vûe, c'est voir les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire, les grandes comme grandes & les petites comme petites. Ceux qui verroient une montagne comme une fourmi, & une fourmi comme une montagne, auroient très-mauvaise vûe. Il en est de même des esprits : ceux qui conçoivent les grandes choses, c'est-à-dire, les choses spirituelles comme grandes, & d'une maniere plus vive & plus lumineuse : & qui voyent les petites, c'est-à-dire, celles de ce monde, dans leur petitesse naturelle, sans les grossir ni les augmenter par leur imagination, sont les grans esprits,

& les esprits justes. Ainsi celui qui disoit; CHAP. VI.
qu'il *craignoit Dieu comme une mer enflée & suspendue sur sa tête*; celui qui disoit: *Qui est semblable à vous, Seigneur, qui est semblable à vous?* celui qui disoit: *Que la magnificence de Dieu étoit au-dessus des cieux*, avoit un grand esprit, parce que Dieu étoit grand à ses yeux, & qu'il étoit penetré de sa magnificence & de sa grandeur. Il avoit donc la vûe claire & étendue. Et une infinité de femmes qui paroissent sans esprit dans les choses du monde, sont de grands esprits, parce que Dieu se montre & se fait sentir à elles. Mais ceux qui n'ont de l'intelligence que pour comprendre une demonstration de Mathematiques, pour discerner si un raisonnement est juste, pour démeler une affaire, pour conduire quelque intrigue, pour arranger des mots, pour divertir les autres par des rencontres, & qui ne voient les choses de l'autre vie que comme des atômes, sont de petits esprits, & ils ne meritent point d'autres noms que ceux que l'Ecriture leur donne; *de petits, de simples, de gens aveugles & sans lumiere*: COECUS *est & manu tentans*.

Job. 31. 23.
Is. 88. 9.
Ps. 8. 2.
2. Petr. 1. 9.

FORCE D'ESPRIT.

Or comme l'idée que l'on a pour l'ordinaire de la lumiere de l'esprit est fausse, celle que l'on a de sa force ne l'est pas moins. On la fait consister à pouvoir soutenir le poids d'un grand nombre d'affaires, sans s'abattre, sans se lasser, & sans se confondre. Voilà, dit-on, une bonne tête, qui peut suffire à tant d'occupations differentes. Mais il faut dire souvent au contraire, voila une foible tête, puisqu'elle a besoin de tant d'occupations pour se soutenir; voilà une ame

qui a bien peu de vigueur, puiſqu'elle a
ſoin de tant d'appuis pour empêcher qu'
ne tombe dans l'abattement & dans l'en
Separez cet homme de ſes emplois, vou
verrez incontinent dans l'abattement. N
ne portons pas les affaires, elles nous p
tent. C'eſt le lit où ſe repoſe notre ame d
ſa foibleſſe. Sa force & ſa vigueur conſiſ
à ſe pouvoir paſſer de ce ſoutien, en ſe c
tentant de Dieu & de ſa préſence. S'il
quelque force dans ceux qui ne ſe laſ
point dans l'agitation tumultuaire des o
pations du monde, c'eſt une force d'orga
& de corps, & non une veritable force
l'ame.

Il eſt vrai qu'il y a quelque choſe de gr
dans l'homme; & qu'a quelque choſe c
applique ſon eſprit, on y voit toujours
marques de grandeur & d'excellence. M
c'eſt cette grandeur même qui fait ſa mi
& ſa baſſeſſe lorſqu'il s'applique à des c
ſes qui ne meritent pas ſon application

hommes qui y mettent le prix. Nous ne desirons d'être ſavans que pour les autres, & non pour nous. C'eſt pourquoi Seneque, tout Stoicien qu'il fût, confeſſe qu'il ne voudroit point de cette ſageſſe, qui étoit l'idole de ceux de ſa ſecte, ſi l'on lui défendoit d'en parler aux autres. *Si cum hac exceptione detur ſapientia ut illam incluſam teneam, nec enunciem, rejiciam.* C'eſt-à-dire, que la récompenſe & le fruit qu'il deſiroit en tirer, conſiſtoit dans l'approbation d'autrui. Mais comme l'opinion donne le prix aux ſciences, elle l'ôte auſſi quand il lui plaît. Il n'a pas plu aux hommes de juger les ſciences convenables aux femmes. Cependant on ne les en croit pas plus malheureuſes, elles ne ſentent point elles-mêmes cette privation. Il y a des Dames de qualité fort ſavantes dans les belles Lettres, qui s'en cachent comme d'une choſe un peu honteuſe, & elles ont raiſon : car il eſt toujours un peu honteux de s'être chargé d'une ſcience inutile. Si toutes celles de leur ſexe qui ſe ſont appliquées à des ſciences curieuſes en faiſoient de même, elles n'en ſeroient que plus eſtimables.

Il eſt vrai neanmoins qu'il y a quelques-unes de ces qualités qui ſont utiles pour le commerce de la vie, & dont les autres tirent divers avantages. Et c'eſt pourquoi les hommes ont bien fait d'y attacher quelque récompenſe & quelque honneur : mais pour l'ordinaire elles ſont plus déſavantageuſes qu'avantageuſes à ceux qui les ont.

Que l'on faſſe reflexion ſur toutes les perſonnes d'*eſprit* que l'on connoît parmi les *gens du monde*, & l'on trouvera qu'il y en

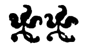
cet homme n'avoit point eu d
parler, il n'auroit point été P...
il n'auroit pas abusé toute sa vie
re de la parole de Dieu. Sans e
pousse point dans le monde,
poussant point, on évite une
gagemens malheureux.

Mais ne pourroit-on pas esti
lités en les séparant du bon ou
usage qu'on en fait? On est bie
le faire dans le monde, puisqu
qualités nous sont connues, &
vais usage que l'on en fait nou
Mais il est vrai neanmoins q
niere de les regarder en elle
sans avoir égard à l'usage qu'o
un sujet d'illusion & pour no
autres. Car ces qualités ne subsi
l'air, ni séparément de ce bon
usage; & quand on s'en sert

à la raiſon & à la nature, & ce n'eſt que leur aveuglement qui en introduit un autre. Ce n'eſt pas que toutes les autres ſciences ne nous faſſent connoître quelques verités particulieres, mais c'eſt que nous avons un beſoin ſi preſſant de celle qui nous inſtruit de la voie du ciel, qu'il ne nous permet pas de compter les autres pour quelque choſe. On n'eſtime dans une tempête, que l'art qui ſert à en garantir, & perſonne ne s'aviſera jamais de louer un Poëte, lorſqu'il eſt queſtion d'éviter un naufrage. Quand un homme eſt malade, il ne regarde dans ſon Medecin que la ſcience par laquelle il le peut ſoulager, & toutes les qualités qu'il pourroit avoir diſparoiſſent à ſes yeux. Et generalement toutes les grandes affaires qui nous doivent occuper tout entiers, ne nous permettent pas de conſiderer d'autres habiletés que celles qui y ſervent. Or quelle plus grande affaire peut-on avoir que celle de ſe ſauver, d'éviter l'enfer, d'acquerir le paradis? Quel danger plus preſſant que celui où nous ſommes de perir éternellement? Qu'eſt-ce qui merite mieux d'occuper tout notre eſprit, que le ſoin de nous preparer à l'éternité? Il eſt donc contre la nature & contre la raiſon, de faire tant d'état de certaines qualités qui n'y ſervent de rien.

Ce n'eſt pas ici une ſimple queſtion de mots, il s'agit des choſes: parce que les mots emportent les choſes. S'il ne s'agiſſoit que des mots, il y auroit peu d'inconvenient à donner le nom de ſavans, d'habiles, de grans eſprits à ceux qui excellent dans les *ſciences humaines*, puiſqu'en effet ces con-

certains sentimens d'estime & de préféren-
ce ; nous élevons au-dessus des autres ceu
à qui nous les appliquons, & c'est ce q
les rend faux & trompeurs. Car au lieu qu'u
Poëte qui n'est pas Chrétien, un Prédic
teur éloquent, mais peu reglé, un habi
politique qui ne pense point à Dieu, so
infiniment moins estimables que la moind
femme qui vit selon Dieu ; nous ne laisso
pas à la faveur de ces mots de donner u
rang très-élevé dans notre imagination à c
personnes que nous devons, sans avoir ég
à leurs sciences prétendues, considerer co
me étant dans le dernier degré de l'ave
glement & de la bassesse.



CHAPITRE VII.

Veritables idées des justes & des pecheurs.

MAis si les hommes ne sont pas capable que l'on leur parle le langage de la verité, au moins ils devroient se le parler à eux-mêmes. Et ainsi en ne jugeant des choses que par rapport à Dieu & aux choses éternelles, au lieu de tous ces rangs dans lesquels les hommes sont distingués dans le monde, on ne les devroit distinguer en soi-même qu'en deux classes; mais dont la difference est effroyable aux yeux de la foi, quoiqu'elle soit inconnue aux sens. L'une seroit composée des justes, & l'autre des pecheurs. Et il est bon de se former l'idée la plus vive que l'on peut de ces deux états, afin qu'elle serve à obscurcir & à étouffer dans notre esprit toutes les autres distinctions que les hommes ont établies entre eux par les qualités exterieures ou interieures, réelles ou imaginaires.

Qu'est-ce donc qu'un pecheur & un homme sans Dieu aux yeux de la foi, c'est-à-dire, dans la verité? C'est un aveugle, puisqu'il ne participe point à la veritable lumiere, & qu'il ne connoît ni Dieu, ni soi-même, ni ses amis, ni ses ennemis; ni ses biens, ni ses maux. Quelque intelligence qu'il puisse avoir dans les choses du monde, il est dans les tenebres, & il marche dans les tenebres, puisqu'il tombe à tout moment, & *qu'il ne sait* où il met ses pas. PECHEURS.

C'est un sourd, c'est-à-dire, qu'il n'
tend point la voix de Dieu, & que c
divine parole ne penetre point son cœ
quoiqu'elle puisse retentir aux oreilles
son corps.

C'est un paralytique, parce que son c
n'a plus de mouvement, qu'il ne s'é
plus vers Dieu, qu'il est toujours abatt
terre & dans l'impuissance entiere de se
lever.

C'est un homme réduit à l'extremité
la pauvreté, puisqu'il est dépouillé de t
tes les vraies richesses qui sont les spirit
les; qu'il a perdu tout ce que Dieu lui a
donné dans son batême; & qu'il n'a
droit à son heritage qui est le ciel.

Il est non-seulement pauvre des biens
la grace : mais aussi des biens du mo
Car quoiqu'il paroisse encore possesseur
grandes richesses aux yeux des hommes
que les hommes mêmes n'ayent pas c
de les lui ôter, neanmoins il les pos

de contribuer à quelque avantage des élus, sans en tirer aucun bien pour soi même. C'est la maniere dont les Anges & les Saints regardent la plupart des grans & des riches. Ces personnes s'imaginent que tout le monde est fait pour eux. Et cependant à l'égard de Dieu, ils ne sont eux-mêmes faits que pour les autres; & Dieu ne les laisse vivre que pour le service des élus, qui sont leurs maîtres & leurs rois devant Dieu, & qui les chasseront de leur maison, lorsque le tems auquel ils n'auront plus besoin d'eux sera venu, parceque *l'esclave ne demeurera pas toujours dans la maison de son maitre*, selon l'Ecriture. CHAP. VII. Joan. 8. 35.

Un pecheur est un homme reduit à une honteuse nudité, parcequ'il a perdu la robe de l'innocence & de la justice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir son ignominie, ce ne sont, comme dit saint Augustin, que *les haillons du diable*, PANNI *diaboli*, qui ne sont pas seulement honteux, mais qui sont encore trompeurs; parceque le diable ne les lui prête qu'afin qu'en s'y arrêtant & en faisant l'objet d'une vanité ridicule, il perde le sentiment de sa misere, & qu'il ne s'efforce pas de recouvrer ce qu'il a perdu. Et il les lui ravira même au moment de sa mort, pour lui faire sentir éternellement la nudité où il l'a reduit.

Enfin un pecheur est un homme mort, & mille fois plus mort que les morts, parcequ'il est mort dans l'ame, au-lieu que les autres ne sont morts que dans le corps. Je dis *qu'il est mort* dans l'ame, & il n'y a

CHAP. VII.

point ici de methaphore. L'ame ne vit que par l'amour & la connoissance. Et ainsi l'amour & la connoissance de ce qui est le vrai bien de l'homme, c'est-a-dire, de Dieu, est la vraie vie de l'ame ; & quand elle a perdu cet amour & cette connoissance, elle a perdu sa vie, quoiqu'il lui reste encore une autre vie basse & miserable, par l'amour qu'elle porte aux créatures, & par la connoissance qu'elle en a. C'est pourquoi, comme le peché nous prive de la vraie vie, il est dit aussi de la sagesse, qu'elle la donne à ses enfans : *Sapientia filiis suis vitam inspirat*, parce qu'elle leur donne la connoissance & l'amour de Dieu.

Eccli. 4. 12.

C'est donc une pensée fort naturelle que celle de plusieurs Peres, qui comparent une ame dans le peché, à un tombeau qui se remue, parce que l'ame étant morte, le corps qui l'enferme en est en quelque sorte le tombeau. Et la comparaison en est d'autant plus juste, que comme les tombeaux ayant quelques ornemens au-dehors, ne sont remplis au-dedans que d'ordures & d'infections ; de même ces personnes qui paroissent agréables au-dehors, & qui flattent les sens par leurs qualités exterieures, cachent au-dedans une corruption si horrible, que l'on ne la pourroit souffrir si on la voyoit.

JUSTES.

Le malheur effroyable des pecheurs nous doit servir de degré pour concevoir le bonheur inestimable des justes, puisque c'en est déja un très-grand que d'être délivré d'un si malheureux état. Ils ne sont plus ni aveugles, ni sourds, ni paralytiques, ni pauvres, ni esclaves, ni nuds, ni morts : mais ils

jouiſſent de la lumiere de Dieu ; ils entendent ſa voix comme ſes amis ; ils s'élevent vers lui par les mouvemens de leur amour ; ils poſſedent les richeſſes de la grace ; ils ſont délivrés de la ſervitude du démon & du peché ; ils ſont revêtus de l'innocence ; ils ſont vivans de la vraie vie, qui eſt celle de la charité. CHAP. VII.

Mais il faut paſſer encore plus avant pour concevoir quelque partie de leur grandeur. Il faut dire qu'ils ſont des rois, étant aſſociés à la royauté de Jeſus-Chriſt. Qu'ils ſont les maîtres du monde, puiſque toutes les créatures ne ſont plus que pour eux, & ſe rapportent à eux : Qu'ils ſont enfans de Dieu, puiſqu'il les adopte pour ſiens en les uniſſant avec ſon Fils : Qu'ils ſont heritiers du paradis, puiſque c'eſt l'heritage de Jeſus-Chriſt : & que le droit leur en eſt donné par le gage du Saint-Eſprit qu'ils ont reçu : qu'ils ſont les temples de Dieu, puiſque Dieu habite en eux, & que le Saint-Eſprit les anime : Et enfin qu'ils ſont membres de Jeſus-Chriſt, faiſant partie de ſon corps, par la participation de ſon Eſprit, & par l'union qu'ils ont avec ſon corps même qu'ils reçoivent dans la ſainte Euchariſtie.

Il faut tâcher de s'imprimer ces idées dans l'eſprit le plus fortement qu'il eſt poſſible, pour reſiſter à l'impreſſion des diſcours des hommes qui nous le rempliſſent de fauſſes grandeurs & de faux rabaiſſemens, de faux biens & de faux maux. Et c'eſt pourquoi l'Ecriture-Sainte nous porte ſi ſouvent à l'admiration des juſtes : *Bienheureux*, dit-elle,

Hʃ. 1. 2. *qui eſt inſtruit de Dieu. Heureux*
Pʃ. 83. 5. *pechés ſont remis.* Et elle tâche
Pʃ. 93. de nous ôter l'eſtime de toute
12. humaines, qui ſont le ſujet or
Pʃ. 31. 18. vanité des hommes. *Que le ſage*
Jerem. 7. *ſe glorifie point dans ſa ſageſſe :*
23. *ſe glorifie point dans ſa force : Que*
glorifie point dans ſes richeſſes : m
qui veut ſe glorifier, ſe glorifie
noître, & de ſavoir que je ſuis le
fait miſericorde, jugement & juſtic
Car ce ſont-là les choſes qui me pla
Seigneur.

Elle paſſe encore bien plus ava
veut que nous regardions les pech
ſeulement comme réduits à un p
baillement, mais comme anéan
14. peché, ce qu'elle exprime par ce
Ad nihilum deductus eſt in conſpectu
lignus. Le *méchant paroît à*

criture veut que nous regardions tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu. Et c'est là la conclusion expresse qu'elle a fait tirer à un grand Roi, que Dieu avoit comblé de toutes les grandeurs & de tous les plaisirs du monde, afin qu'il fût plus capable de nous en faire connoître la vanité. Il nous represente dans ce dessein en particulier, le néant de tous les plaisirs, de toutes les grandeurs, de toutes les occupations, & de toutes les entreprises des hommes, considerées en elles-mêmes, & sans rapport à Dieu. Et ensuite il conclut toutes ses instructions par ces paroles : Craignez Dieu, & observez ses commandemens. C'est en cela que consiste tout l'être de l'homme : *Deum time, & mandata ejus observa. Hoc est omnis homo.* C'est-à-dire, que ce qui ne tend point à Dieu & à l'observation de sa loi, n'a point d'être, point de realité, point de solidité ni de bonheur, & que c'est un néant de bien devant Dieu. Voilà de quelle sorte Dieu juge de toutes les choses de la terre. C'est donc ainsi que nous en devons juger; & c'est par cette regle que nous devons reformer toutes les idées que nous recevons par le commerce du langage.

CHAP. VII.

Eccli. 12. 13.



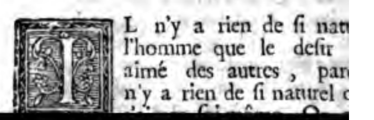
DE LA

CIVILIT

CHRE'TIENNE.

CHAPITRE PREMIE

Comment l'amour-propre produit la civilité.



IL n'y a rien de si natu
l'homme que le desir
aimé des autres, parc
n'y a rien de si naturel c

[redacted]

toujours foible & timide quand il eſt tout ſeul, ſe raſſûre quand il ſe voit appuyé de celui d'autrui, & ainſi il s'attache à ſoi-même avec d'autant plus de plaiſir, qu'il eſt moins troublé par la crainte de ſe tromper. CHAP. I.

Mais l'amour des autres envers nous n'eſt pas ſeulement l'objet de notre vanité, & la nourriture de notre amour-propre, c'eſt auſſi le lit de notre foibleſſe. Notre ame eſt ſi languiſſante & ſi foible, qu'elle ne ſauroit ſe ſoutenir, ſi elle n'eſt comme portée par l'approbation & l'amour des hommes. Et il eſt facile de le reconnoître en s'imaginant un état, où tout le monde nous condanneroit, où perſonne ne nous regarderoit qu'avec haine & avec mépris, ou en ſe figurant un oubli general de tous les hommes envers nous. Car qui pourroit ſouffrir cette vûe ſans effroi, ſans trouble, ſans abbatement? Or ſi cette vûe nous abbat, il falloit que la vûe contraire nous ſoûtînt, ſans même que nous y fiſſions reflexion.

L'amour des hommes étant donc ſi neceſſaire pour nous ſoûtenir, nous ſommes portés naturellement à le rechercher & à nous le procurer. Et comme nous ſavons par notre propre experience que nous aimons ceux qui nous aiment; ou nous aimons, ou nous feignons auſſi d'aimer les autres, afin d'attirer leur affection. C'eſt le fondement de la civilité humaine, qui n'eſt qu'une eſpece de commerce d'amour-propre, dans lequel on tâche d'attirer l'amour des autres, en leur témoignant ſoi-*même de l'affection.*

table, on substitue un langage
tion, qui ne laisse pas d'être bi
parcequ'on est toujours disposé
ter favorablement tout ce qui e
tre avantage, & ainsi l'on peut di
ces discours de civilité si ordinair
bouche des gens du monde, & si
des sentimens de leur cœur : *V*
sunt unusquisque ad proximum suu
dolosa in corde & corde locuti sunt.
ne parle & ne s'entretient avec so
que de choses vaines : leurs lévres
de tromperie, & ils parlent ave
double.

CHAPITRE II.

Qu'il sembleroit que la charité n
éloigner de la civilité.

doit donner des inclinations toutes contraires. Elle nous porte à nous haïr, & non pas à nous aimer ; & il semble par consequent qu'elle doive plutôt souhaiter le mépris des créatures, que leur amour : & sur tout elle est bien éloignée de le rechercher par de fausses complaisances, ou par des paroles trompeuses qui ne répondent en rien à notre veritable disposition. CHAP. II.

Dieu ne demande des hommes que leur amour. C'est la fin de tout ce qu'il leur commande. Ainsi, quiconque desire que les autres s'attachent à lui, veut leur tenir la place de Dieu, ce qui est le comble de l'injustice ; & recevoir d'eux le tribut qui n'est dû qu'à Dieu, ce qui est une usurpation criminelle. On peut bien desirer que les autres ayent de la charité pour nous ; mais nous ne nous contentons pas de cela. Car la charité peut subsister avec la connoissance de nos defauts, & c'est ce que l'amour-propre ne sauroit souffrir. Il veut un amour d'estime & d'approbation, & non de pitié ; principalement quand il s'agit de défauts spirituels, qui sont ceux qu'il a plus de peine à avouer. Enfin il n'aime pas la charité des autres, parceque c'est un bien pour eux ; mais parcequ'il la prend pour une marque que nous meritons d'être aimés, & qu'elle lui sert ainsi a augmenter la complaisance que nous avons en nous-mêmes.

Cependant il y a une injustice toute visible à vouloir être aimé de cette sorte ; car nous ne sommes nullement aimables. Nous ne sommes qu'injustice & que peché. Et

quelque côté que nous regardio
nous sommes injustes de le re
tant d'empressement.

Il est vrai qu'il n'est pas
hommes aiment en nous ce q
mis. Mais s'ils regardent ces
me étant à nous, nous somm
justes de desirer cet amour ;
tort de nous attribuer les do
comme nous avons tort de n
buer a nous-mêmes. Que s'i
dent comme de pures faveurs
nous n'avons pas meritées,
avons peut être gâtées par le
ge que nous en avons fait, le
juste en cette maniere, mais
sance que nous y avons ne l'e
que ce n'est pas cette justice qui
mais la pensée vaine qu'en
niere que ce soit, nous somm

si utile à tout le monde. Car en nous separant des creatures, on se prive de la vûe de leurs jugemens, de la vaine complaisance dans leur estime, & de la mauvaise recherche de leur affection. CHAP. II.

Toutes les amitiés humaines seront aneanties par la mort, & nous entrerons tous a ce moment dans une solitude éternelle, où toutes nos attaches seront rompues. Car les mechans même seront détachés les uns des autres, parcequ'ils n'auront les uns pour les autres que de l'aversion & de la haine. Et les bons seront tellement remplis de Dieu, qu'ils ne regarderont plus les créatures qu'en Dieu: ensorte que la vûe qu'ils en auront ne troublera point leur solitude & leur repos par aucun regard qui les détourne tant soit peu de Dieu. Ils ne les aimeront que par une effusion de l'amour qu'ils auront pour Dieu; de sorte que ce sera Dieu qu'ils aimeront en elles, & qu'ils verront, selon qu'il est écrit, que *Dieu sera tout en tous.* 1. Cor. 15. 28. Que si la vie presente doit être une préparation à l'éternelle, ne faut-il pas tâcher de se détacher les uns des autres dès ce monde, & s'accoutumer autant qu'on peut à se contenter de Dieu, en se privant de toutes ces satisfactions humaines & de tous ces temoignages de tendresse, qui ne contentent que l'amour-propre, en se reduisant les uns envers les autres aux services réels, & qui peuvent contribuer quelque chose au bien de nos ames?

Si l'amour des creatures est un appui que nostre foiblesse recherche, comme nous de-

CHAP. I. vous tâcher de devenir forts, ne faut-il pas s'efforcer aussi de nous priver de ces appuis humains, pour nous appuyer davantage sur Dieu même? Car ces appuis ont cela de mauvais, qu'en soutenant notre foiblesse, ils l'entretiennent & l'augmentent, parce qu'en se nourrissant de ce pain de l'amour-propre, on se dégoûte du pain solide de la justice & de la volonté de Dieu, qui est la source de la force chrétienne.

La force d'un corps n'est pas de n'avoir point besoin de son appui naturel qui est la terre; mais c'est de n'avoir besoin que de la terre, & de se pouvoir passer de tous les autres appuis étrangers. Ainsi la force d'une ame est de ne s'appuyer sur aucune creature, & de se contenter de son appui naturel qui est Dieu. Il suffit à une ame qui est forte, de savoir que Dieu la voit, qu'elle est dans son ordre, & qu'elle exécute sa volonté. Ce pain la nourrit, la soutient, la fortifie & lui tient lieu de tout. Et c'est aussi ce que Jesus-Christ nous a voulu enseigner, lorsqu'il disoit de lui-même, que sa nourriture étoit d'accomplir
Jean. 4. la volonté de son Pere : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei.*

Heureux ceux qui se nourrissent de ce pain, & qui en font leurs délices : car ce pain ne leur peut jamais manquer! Que toutes les creatures les abandonnent; qu'ils soient accablés de miseres & de maladies; qu'ils soient chargés d'opprobres & d'ignominies de la part des hommes; ils ont toujours cette nourriture que les fortifie

qui les soutient, & qui les console. Car ils voient toujours la volonté de Dieu par tout ; ils savent qu'elle est pleine de justice & de misericorde ; & cela leur suffit. C'est cette maison bâtie sur le roc qui ne peut être ébranlée par les vents, par les pluies, & par les tempêtes. C'est cette maison du juste remplie de force, dont il est dit : *Domus justi plurima fortitudo.* C'est à quoi nous exhorte le Sage quand il nous ordonne de nous joindre à Dieu, *conjungere Deo:* car qui est joint à Dieu par l'amour de sa volonté, est plus fort que tous les hommes, puisqu'il a pour soi toute la force de Dieu.

CHAP. II.

Prov. 15. 6.

Eccli. 2. 3.

Il faut tendre à cette force : il faut aspirer à goûter cette nourriture ; mais comme on ne fortifie le corps des enfans qu'en l'accoutumant à marcher sans appui, & en le privant des viandes de l'enfance, pour le nourrir de viandes plus fortes & plus solides ; il semble aussi qu'on ne peut parvenir à la force chrétienne qu'en se privant de tous ces appuis que nous trouvons dans la complaisance & l'amour des creatures, & en nous accoutumant à nous passer de Dieu seul. *

Il semble donc qu'on doive conclure de tout cela, que nous ne devons desirer ni l'amour des creatures, ni les temoignages qu'elles nous en rendent ; qu'elles nous font plaisir de nous oublier, que leur indifference nous est favorable, que leur affection même nous est dangereuse. Mais faut-il conclure aussi que nous devons les traiter de même avec indifference, qu'il faut re-

mentent, parce qu'en le ...
pain de l'amour-propre, on se dé
pain solide de la justice & de la v
Dieu, qui est la source de la fo
tienne.

La force d'un corps n'est pas d
point besoin de son appui natu
la terre; mais c'est de n'avoir b
de la terre, & de se pouvoir pas
les autres appuis étrangers. Ains
d'une ame est de ne s'appuyer
creature, & de se contenter de
naturel qui est Dieu. Il suffit à
qui est forte, de savoir que Di
qu'elle est dans son ordre, &
cute sa volonté. Ce pain la
soutient, la fortifie & lui tient l
Et c'est aussi ce que Jesus-Ch
voulu enseigner, lorsqu'il disoit
me, que sa nourriture étoit
la volonté de son Pere : *Meus*

ui les soutient, & qui les console. Car ils CHAP.
oient toujours la volonté de Dieu par II.
out; ils savent qu'elle est pleine de justice
t de misericorde; & cela leur suffit. C'est
ette maison bâtie sur le roc qui ne peut
tre ébranlée par les vents, par les pluies,
t par les tempêtes. C'est cette maison du
iste remplie de force, dont il est dit: *Do-
mus justi plurima fortitudo.* C'est à quoi Prov. 15.
ous exhorte le Sage quand il nous ordon- 6.
e de nous joindre à Dieu, *conjungere Deo:*
ar qui est joint à Dieu par l'amour de sa Eccli. 2.
olonté, est plus fort que tous les hom- 3.
es, puisqu'il a pour soi toute la force de
Dieu.

Il faut tendre à cette force: il faut aspi-
r à goûter cette nourriture; mais comme
n ne fortifie le corps des enfans qu'en
accoutumant à marcher sans appui, &
n le privant des viandes de l'enfance, pour
nourrir de viandes plus fortes & plus
lides; il semble aussi qu'on ne peut par-
nir à la force chrétienne qu'en se pri- *
nt de tous ces appuis que nous trouvons
ns la complaisance & l'amour des crea-
res, & en nous accoutumant à nous pas-
: de Dieu seul.

Il semble donc qu'on doive conclure de
ut cela, que nous ne devons desirer ni
mour des creatures, ni les temoignages
'elles nous en rendent; qu'elles nous
nt plaisir de nous oublier, que leur in-
fference nous est favorable, que leur affe-
ion même nous est dangereuse. Mais faut-
conclure aussi que nous devons les traiter
même avec indifference, qu'il faut re-

CHAP. I. trancher toutes les civilites non necessaires ; & se reduire envers les autres aux seuls offices de charité ? On pourroit croire que c'est une consequence des mêmes preuves. Car nous les devons aimer comme nous nous aimons nous-mêmes ; & nous ne leur devons pas souhaiter ce que nous croyons dangereux pour nous. Ainsi nous deviendrons incivils & sauvages par principe de conscience. Cependant cela paroît contraire à l'esprit & à la pratique de tous les Saints qui ont été pleins de tendresse pour leurs amis, & qui n'ont point retenu l'effusion de leur charité, même dans les occasions où il ne paroissoit pas si necessaire de la témoigner. Il n'y a rien de plus tendre que saint Paulin, saint Augustin & saint Bernard. Il faut donc craindre que nous ne poussions ces maximes trop loin ; & c'est ce qui nous oblige d'examiner si la charité n'a point de motifs, & de raisons qui la puissent porter à pratiquer les devoirs de la civilité du monde ; & si elle ne peut point faire très-purement & très-sincerement ce que les gens du monde font par un esprit d'interêt & avec déguisement.

CHAPITRE III.

Comment la charité peut prendre part aux devoirs de la civilité.

ET premierement en ce qui regarde la sincerité, la charité ne doit point apprehender de la blesser dans les civilités

qu'elle rend au prochain. Et l'on peut dire qu'à cet égard il n'appartient qu'à la charité d'être civile, parcequ'il n'y a qu'elle qui le puisse être sincerement. Car honorant & aimant, comme elle fait Jesus-Christ même dans le prochain, peut-elle craindre de l'honorer ou de l'aimer avec excès? Que si nous ne ressentons pas toujours pour les autres toute la tendresse que nous leur faisons paroitre, il suffit que nous soyons convaincus que nous la devrions ressentir, & que nous tâchions de l'acquerir par ces témoignages mêmes d'affection que nous leur rendons. Car cela fait qu'ils ne sont point faux & trompeurs, puisqu'ils sont conformes à notre desir & à notre inclination.

CHAP. III.

Il n'y a aussi que la charité qui nous fournisse des raisons generales d'aimer tous les hommes, & de nous soumettre à eux. L'amour-propre ne nous fait aimer que ceux qui nous aiment, & qui nous sont utiles; il ne nous assujettit qu'à ceux qui sont plus puissans que nous; & il nous porte au-contraire a vouloir dominer sur tous les autres autant qu'il nous est possible. Mais la charité embrasse tous les hommes dans son amour & dans sa soumission. Elle les regarde tous comme les ouvrages du Dieu qu'elle adore, comme rachetés du sang de son Sauveur, comme appelés au royaume où elle aspire. Et ces qualités lui suffisent pour les aimer, & même pour nous les faire regarder comme nos maitres, puisque nous nous devons tenir trop heureux de servir dans les moindres choses les

& quand ... effusion ...
ce n'est qu'une effusion ...
des mouvemens qu'elle inspire
cœur.

La civilité consiste à ceder a...
autant que l'ordre du monde l...
mettre, a les préferer à soi, à ...
rer au-dessus de soi. L'orguei...
rabaisse effectivement au-dessou...
le peut souffrir ; mais la char...
releve au-dessus de plusieurs ...
peine à se rabaisser de cette so...
grimace ou déguisement, ...
jugement veritable qu'elle n...
ter de nous-mêmes. Ecouto...
le Sage : *Voici*, dit-il, *les pa...*
Prov. 30. 1. 2. & 3. *me avec qui Dieu est, & q...*
par la presence de Dieu qui l...
(Ce sera donc le langage d...
nous allons entendre : pu...
sort d'un cœur plein de ...
... *suis le pl...*

les hommes. Et cette connoissance n'est point fausse, parcequ'elle a pour objet ce qui lui convient par la nature, selon laquelle il est vrai que les plus justes n'ont pas moins de corruption que les plus méchans : & que lui faisant voir ses défauts de plus près que ceux des autres, il peut dire veritablement qu'ils sont plus grans à ses yeux ; comme nous disons que la lune est plus grande que les étoiles, parcequ'elle nous paroît telle en la voyant de plus près. CHAP. III.

La charité a donc tout ce qui lui est necessaire pour être sincerement civile ; & l'on peut dire qu'elle enferme une civilité interieure envers tous les hommes, qui leur seroit infiniment agreable s'ils la voyoient. Mais est-il bon de la leur faire paroître, & peut-on avoir des motifs legitimes de la produire au-dehors, puisque celui d'attirer leur affection pour s'y plaire est mauvais & corrompu ? Il est vrai que s'il n'y avoit que celui-là, elle se porteroit plutôt à cacher son affection qu'à la découvrir : mais elle en a beaucoup d'autres; & le premier est, qu'en se répandant en ces témoignages exterieurs d'amitié envers les hommes, elle se nourrit & se fortifie elle-même. Elle fait paroître qu'elle les aime, afin de les aimer davantage. Car la charité est un feu qui a besoin d'air & de matiere, & qui s'éteint bien-tôt s'il est toujours étouffé. C'est une vertu qui a besoin d'être exercée comme les autres. Ainsi comme elle fait la vie, la santé & la force de nos *ames, nous* devons chercher des occasions

CHAP. III.

de la pratiquer. Et il n'y en a point de [p]
frequentes que celles que nous fourni[t]
civilité.

Nos ames sont sujettes à plus d'une s[orte]
de maladie ; & il faut bien prendre ga[rde]
qu'en tâchant d'éviter les unes, on ne to[m]be
en d'autres plus dangereuses. C'est [un]
mal que d'avoir de la complaisance [de]
l'amour que les hommes ont pour no[us]
mais c'est encore un plus grand mal [d'a]voir
de l'indifference pour les homm[es,]
d'être insensible à leurs biens & à l[eurs]
maux, & de se renfermer en soi seul, [de]
ne songer qu'à soi ; & l'amour-propr[e]
nous donne pas moins de pente à ce [vice]
qu'à tous les autres. Or il arrive souv[ent]
si l'on n'y prend garde, qu'en prétend[ant]
se détacher de ces commerces de civilit[é &]
d'amitié envers les hommes, on tom[be]
dans un état de secheresse, de froideu[r &]
d'indifference interieure pour eux. On [les]
oublie, non pour s'attacher à Dieu, m[ais]
pour se remplir de soi-même. On s'é[loi]gne
d'eux insensiblement. Ils nous devi[en]nent
étrangers. Et en voulant pratique[r la]
charité d'une maniere trop spirituelle, n[ous]
perdons effectivement la charité spiritu[elle]
& l'affection humaine qui fait le lien d[e la]
societé civile.

La charité se porte encore à la civi[lité]
par les avantages qu'elle en retire : ca[r il]
n'y auroit rien de plus utile que la civi[lité]
si nous la savions bien ménager. Elle n[ous]
donne lieu d'honorer dans les homm[es]
toutes les graces que Dieu leur distrib[ue]
& de diversifier nos mouvemens interie[urs]

selon la diversité de ces graces. Car si c'est une personne penitente, & que Dieu ait retirée des dereglemens du monde, nous devons honorer en elle la force de la grace de Jesus-Christ, & sa victoire sur le monde. Nous devons respecter en elle la penitence, & la considerer comme étant par cette vertu beaucoup au-dessus de nous. Si ce sont des Grans, on honore en eux l'autorité de Jesus-Christ à laquelle ils participent; & si ce sont des Grans vertueux, on honore la grandeur de la grace qu'ils ont reçûe, qui leur a fait surmonter tous les obstacles de leur condition. On honore la pauvreté de Jesus-Christ dans les pauvres, son humilité dans ceux qui sont humbles, ou qui sont dans un état rabaissé; sa pureté dans les Vierges; ses souffrances dans ceux qui sont affligés; & enfin sous l'apparence d'une vertu toute humaine, l'on pratique & l'on honore toutes les vertus chrétiennes.

Il est vrai que l'on pourroit à peu près faire toutes ces choses par des actions purement intérieures. Mais il est utile d'être averti de les pratiquer: & les devoirs de la civilité humaine nous en avertissent, comme les devoirs exterieurs de respect que l'on rend à Dieu par la posture de son corps, nous avertissent de tâcher à mettre notre ame dans la disposition interieure de respect & d'adoration où nous devons être envers la divine Majesté. Et ces avertissemens nous sont d'autant plus utiles, qu'ils sont plus frequens, & il est assez rare qu'on puisse pratiquer la charité envers le pro-

chain par des services réels, les occasions ne s'en presentant pas souvent. Mais le commerce de la civilité est bien plus ordinaire & plus continuel. Il nous coûte peu, & nous donne neanmoins moyen de gagner beaucoup par cet exercice continuel de la charité.

CHAPITRE IV.

Avantages que la pratique de la civilité procure à ceux envers qui on l'exerce.

MAis si la pratique de cette civilité chrétienne est utile pour nous, elle ne l'est pas moins pour les autres. S'ils sont spirituels, l'affection que l'on leur témoigne redouble leur charité : & s'ils sont charnels, elle flatte à la verité leur amour-propre, ce qui est un mal qui vient de leur mauvaise disposition ; mais elle les préserve d'un beaucoup plus grand où ils tomberoient si l'on n'avoit soin de les soutenir en leur faisant paroître de l'affection. Car si l'on n'a soin de les entretenir en cette maniere par les devoirs de la civilité humaine, ils s'éloignent absolument de ceux qui les traitent avec indifference, & ils perdent toute la creance qu'ils avoient en eux, de sorte que l'on devient incapable de les servir. Il est donc de la charité de les soûtenir dans cette foiblesse, en leur faisant paroître qu'on les aime & qu'on les estime, en attendant que la charité succede à cette disposition imparfaite.

Il faut agir avec les hommes comme avec

insi il est necessaire que notre con-
vers eux soit proportionnée à leur
mun. Or cet état commun est que
& l'union qui est entre les person-
nes de pieté, est encore mêlée de
p d'imperfections ; de sorte qu'on
poser qu'outre les liens spirituels
unissent entr'eux, ils sont encore
par une infinité de petites cordes
maines dont ils ne s'apperçoivent
qui consistent dans l'estime & dans
n qu'ils ont les uns pour les autres,
les petites consolations qu'ils re-
du commerce qu'ils ont entr'eux.
reté de leur union ne dépend pas
t de ces liens spirituels, mais aussi
autres cordes humaines qui la con-

e de-là que lorsque ces petites cor-
ient à se rompre par une infinité
scandales, de petits mécontente-
e petites negligences, on vient en-
diviser dans les choses mêmes les
portantes ; & si l'on n'y prend bien
n trouvera que toutes les desunions
; que l'on voit arriver entre des
s de pieté qui avoient été autrefois
s, ont d'ordinaire été précedées de
emens causés par le manque d'at-
se rendre certains devoirs de civi-
oit à la verité à desirer que l'union
tiens entr'eux fût plus ferme, plus
us indépendante de toutes ces con-
humaines ; & il faut travailler sur
e à s'en pouvoir passer. Mais la

envers nous.

C'estpourquoi c'est une chos
est fort recommandée par les
rendre la pieté aimable aux per
mes du monde, afin de les y at
ment. Or il est impossible qu'e
mable, si elle est farouche, in
fiere; & si elle n'a soin de ter
hommes qu'elle les aime, qu'e
les servir, & qu'elle est pleine
pour eux. Si on ne les sert pa
ment par ce moyen, au-moin
choque pas, & l'on prépare l
esprit a recevoir la verité avec
position. Il faut donc tâcher
civilité, & non pas à la bass
tirer l'affection des hommes,
prendre une mauvaise compla
afin que cette affection nous
de les servir; & parceque ce
même est un bien pour eux,

tües spirituelles. Saint Paul l'a prescrit encore plus expressément lorsqu'il ordonne de se prévenir les uns les autres par des témoignages de respect : *Honore invicem praevenientes.* *Rom.* 12. 10.

CHAPITRE V.

Moyen d'accorder ces contrariétés apparentes. Regles qu'on doit garder dans la pratique de la civilité.

VOilà donc un combat, non de vices, mais de vertus. Il faut rechercher l'affection des hommes, en leur en témoignant par des devoirs de civilit pour les servir ; pour entretenir l'union avec eux ; pour empêcher qu'ils ne s'éloignent de nous, & que la charité ne s'éteigne en eux ; pour augmenter & pour nourrir la charité dans nous-mêmes ; pour pratiquer diverses vertus. Il faut se priver de la recherche de l'affection des hommes & de tout ce qui l'attire ; parce que c'est une tentation pour nous ; parce que ces complaisances humaines nous entretiennent dans une foiblesse spirituelle ; parce que nous devons tendre dès cette vie à nous contenter de Dieu seul, & à nous détacher de tout le reste. Ce sont des raisons spirituelles de part & d'autre. Mais qui sont celles qui les doivent emporter ? Il est assez difficile de le décider. On trouvera que les Saints ont suivi tantôt les unes & tan-

nce de pouvoir
que nous n'en
e commerce que
elles nous peut
que par le tems
il faut se con-
oirs indispensa-
ndaliseroient si
aut retrancher
our but que de
ne liaison parti-

ne solitude ex-
onnoît que cet-
Dieu sans nous
& sans nous
ir nos amis,
soustraire aux
i ne sont pas
ourvû que no-
e d'excuse, &
niforme, qu'elle
: nous accuser

[redacted]

avec plusieurs personnes ausquelles il n'est pas bon de renoncer, il paroît beaucoup plus avantageux de prendre l'autre conduite, qui est de ménager les occasions de leur témoigner de l'affection & de se faire aimer d'eux. CHAP. V.

Il faut seulement tâcher que notre civilité soit differente de celle des gens du monde; & qu'elle soit toute veritable & toute sincere; & qu'elle ne soit ni legere ni flateuse; qu'elle ne se répande point en paroles, en complimens, en louanges; qu'elle ne nous emporte pas une partie considerable de notre tems; qu'elle ne soit pas une source d'amusemens & d'inutilités; qu'elle inspire la pieté, & qu'elle ressente la modestie; & que si elle fait paroître aux hommes la bonté & la douceur de Jesus-Christ, ce ne soit que pour leur inspirer la fuite & l'aversion de l'esprit du monde, & pour les porter à mener une vie toute chrétienne.

Il ne faut pas neanmoins prendre jamais pour regle generale de pratiquer la civilité envers tout le monde; car il y a des gens dont on ne sauroit se défaire que par quelque espece d'incivilité, & qui nous accableroient de visites & de billets, si on leur témoignoit de la complaisance. Il faut donc par necessité faire paroître à ces personnes quelque froideur, de peur qu'ils ne nous ravissent ce que nous avons de plus précieux, qui est notre temps. Si l'on peut se soustraire à ce commerce inutile sans leur donner sujet *de se plaindre*, à la bonne heure; mais si

CHAP. X. l'on ne le peut, il vaut mieux q
gnent de nous, que non pas qu
puisse reprocher avec justice ce c
criture : que les étrangers ont c
ce qui étoit de plus necessaire p
nir notre vie, sans que no
soyons apperçûs. *Comederunt*
Osée. 7.9. *ejus, & nescivi.*





DE LA

GRANDEUR.

PREMIERE PARTIE.

De la nature de la grandeur, & des devoirs des inferieurs envers les Grans.

CHAPITRE PREMIER.

Instincts contraires des hommes à l'égard de la grandeur. Celui qui porte à honorer les Grans, plus fort que celui qui porte à les mépriser. Source du mépris de la grandeur dans les Philosophes pauvres ou riches. Qu'il n'y a que la Religion qui nous puisse faire connoître ce qui lui est dû.



Es hommes ont des instincts tout contraires à l'égard de la grandeur, qui naissent neanmoins également de leur corruption naturelle. Ils l'aiment, ils la haïssent, ils admirent, ils la méprisent. Ils l'aiment, parce qu'ils y voyent tout ce qu'ils desirent, les richesses, le plaisir, l'honneur, la puissance. Ils la haïssent, parce qu'elle les rabaisse & les humilie, & qu'elle leur fait sentir *la privation* où ils sont de ces biens qu'ils

qui sont l'objet de l'admir
nes du commun.

Mais quoiqu'ils éprouve
vers mouvemens, il faut av
que ceux qui portent à hon
les Grans, sont beaucoup
agissans, parce qu'ils regar
turels objets de la concupi
que la haine qu'on a pour
étouffée en quelque sorte pa
tinuel que l'on a des Gra
sensiblement l'ame au respe
pour cet état. On desespere
lever aussi haut qu'eux; & l
être participant de leurs b
mettant à eux.

Le mépris humain de la
rencontre donc d'ordinaire
gens qui couvrent leur or
de Philosophie, & qui ne
faire à leur ambitio...

de mépriser en apparence la grandeur dans leurs discours & dans leurs écrits, c'est par une vaine vanité encore plus ingenieuse & plus déliée. Ces gens se sont bien donné de garde de se dépouiller réellement de leurs richesses; & Seneque a eu grand soin de se munir des maximes contre ce dépouillement effectif. *C'est*, dit-il, *la marque d'une ame foible, de ne pouvoir souffrir les richesses.* INFIRMI *est animi pati non posse divitias.* Pourquoi donc fait-il tant de beaux discours contre les Grans & contre les riches? C'est qu'il a voulu joindre ensemble la gloire humaine de la grandeur, & la gloire philosophique du mépris de la grandeur, afin d'être estimé non seulement par les personnes du commun qui honorent les Grans, mais aussi par les Philosophes qui les méprisent. Ces divers sentimens également injustes & corrompus font voir clairement qu'il ne faut point suivre la concupiscence dans les mouvemens qu'elle nous inspire pour & contre les Grans: & nous nous devons même défier de notre raison, à cause du commerce & de la liaison qu'elle a avec les passions qui la corrompent d'ordinaire à l'égard de leurs objets. Il faut chercher des lumieres plus sûres & moins suspectes: & il n'est pas possible d'en trouver ailleurs que dans la Religion chrétienne, parce qu'il n'y a qu'elle qui connoisse veritablement la concupiscence, & qui puisse ainsi séparer de la grandeur les faux avantages que notre ambition lui donne, & lui conserver les veritables que notre malignité lui voudroit ravir. C'est

fondée que sur la corruption
& sur les faux jugemens qu'el
voici de quelle sorte ils c
idée. Ils aiment la puissanc
les plaisirs. Ils voient qu
sont possesseurs. Ils les estin
reux. Ils préferent par-là leu
ceux qui sont privés de c
cette préference ils les élev
autres hommes. Ce jugem
& trompeur. Car le plaisir
puissance, ne sont point d
tat présent de l'homme. Ils
qu'à la concupiscence, &
contraire de grans maux à
par la foi, parce que ce s
pêchemens a la pieté & a
hommes ne s'arrêtent sp
voient que le jugement
l'état des Grans ne leur es

C'est l'idée que la concupiscence nous donne de cet état : mais il ne faut qu'un peu de lumiere pour en connoître la fausseté. Car tous ces jugemens qui relevent les Grans au-dessus des autres, n'étant que de vaines fantaisies qui naissent de la corruption & de l'aveuglement des hommes, il est clair que cette grandeur dont ils sont le fondement, n'est qu'un fantôme sans solidité. CHAP. I.

La Philosophie nous pourroit bien conduire jusqu'à reconnoître en partie la fausseté de cette idée ; mais si nous n'avons point d'autres lumieres que celles qu'elle nous fournit, en nous délivrant d'une erreur, elle nous engagera dans une autre, qui est de nous faire croire que les Grans ne sont dignes d'aucun honneur ni d'aucun respect. Et en effet, cette conclusion suivroit necessairement de ces principes, si la grandeur n'étoit fondée que sur cet amas de faux jugemens & de faux biens. Car je ne dois pas honorer une personne, parce qu'elle est plus miserable que moi ; & l'illusion qui feroit croire aux Grans que leur état est heureux, parce qu'il paroît tel à un grand nombre de personnes abusées, ne meriteroit que de la pitié, & non du respect & de l'estime.

Cependant l'Ecriture nous avertit qu'il y a un devoir d'honneur à l'égard des Grans, & que la pieté chrétienne s'en doit acquiter. Or la pieté qui est inséparable de la verité, ne peut honorer que ce qui est veritablement digne d'honneur. On peut dire *même qu'il faut* qu'il y ait quelque chose

CHAP. I. de Dieu dans la grandeur, puisque l'Ecriture, nous assûrant d'une part, qu'on doit honorer les Grans, nous enseigne de l'autre que l'honneur n'est dû qu'à Dieu, *Soli Deo honor & gloria.* D'où il s'ensuit qu'il faut qu'on puisse honorer Dieu en honorant les Grans, & qu'il y a quelque chose de Dieu en eux à quoi l'on peut rapporter l'honneur qu'on leur rend. Mais pour savoir ce que c'est, il est necessaire de remonter jusqu'à l'établissement & à l'origine même de la grandeur.

. Tim. . 17.

CHAPITRE II.

Comment la concupiscence, la raison & la Religion s'unissent pour former la grandeur. Consequence de cette doctrine avantageuse aux Rois & aux Monarchies successives.

LA concupiscence, la raison, & la Religion s'unissent diversement pour former cet état que l'on appelle grandeur. La concupiscence le desire par orgueil. La raison l'approuve par la vûe du besoin qu'en ont les hommes. Et la Religion le confirme par l'autorité de Dieu même. Et pour savoir de quelle sorte cela se fait, il faut considerer que si les hommes étoient demeurés dans l'innocence, il n'y auroit point eu de Grans parmi eux; puisqu'ils seroient nés égaux; & qu'ils seroient demeurés dans cette égalité de la nature. L'homme n'est pas fait proprement pour commander aux hommes, comme dit saint Gregoire, parce que

la volonté d'un homme n'est pas la regle de celle d'un autre, & qu'ils ont tous pour unique regle la loi de Dieu, qu'ils auroient tous connue assez clairement avant le peché, pour n'avoir besoin de l'apprendre de personne. CHAP. II.

Si la grandeur n'est donc pas toujours un désordre en elle-même, elle est au moins toujours un effet du désordre de la nature, & une suite necessaire du peché. Car comme l'état d'innocence ne pouvoit admettre d'inégalité, l'état du peché ne peut souffrir d'égalité. Chaque homme voudroit être le maître & le tyran de tous les autres; & comme il est impossible que chacun réussisse dans ce dessein, il faut par necessité, ou que la raison y apporte quelque ordre, ou que la force le fasse, & que les plus puissans devenant les maîtres, les foibles demeurent assujettis.

La raison ne reconnoît pas seulement que cet assujettissement des hommes à d'autres hommes est inévitable, mais aussi qu'il leur est très-avantageux & très-necessaire. Elle sait que la lumiere de l'homme est trop foible depuis le peché pour le pouvoir conduire même dans les choses qui ne regardent que la vie civile, & que sa volonté est trop corrompue pour le faire demeurer en paix dans une condition reglée. Elle voit donc qu'il est necessaire qu'il y ait quelque loi grossiere qui le lie à ses devoirs, qui est celle de l'empire & de la domination. Ainsi elle trouve bon qu'on établisse des reglemens & des polices, & que l'on donne à certaines personnes le pouvoir de

les faire observer aux autres. Elle appro
que l'on regle toutes les choses humaines
que pour éviter les contestations on do
la préference aux uns au-dessus des au
En un mot, non-seulement elle conse
l'établissement de la grandeur, mais elle
garde cet ordre comme le chef-d'œuvre
l'esprit humain, & comme la chose la
utile qui soit dans le monde.

Mais ce qu'il faut bien remarquer,
qu'encore que la concupiscence desir
grandeur, & que la raison humaine en
prouve l'établissement, ni l'une ni l'a
ne suffisent neanmoins pour la rendr
gitime. Car les hommes n'étant pas à
ils ne peuvent disposer ni des autres
d'eux-mêmes. Dieu seul est leur m
souverain, & ce seroit un attentat c
nel à eux d'en reconnoître, ou d'en ét
un autre sans ordre. Si une troupe d'e
ves assemblés dans une prison, défer
quelques-uns d'eux le droit de vie &

autorité à leur choix. Et c'est pourquoi, selon la doctrine de saint Augustin, tous les supplices seroient des meurtres & des homicides, si Dieu qui est le seul maître de la vie & de la mort des hommes, ne leur avoit donné le pouvoir de faire mourir ceux qui violeroient les loix de la nature, & qui troubleroient leur societé. Mais nous apprenons de l'Ecriture qu'il l'a fait, & qu'il a confirmé par son autorité ces établissemens humains: qu'il approuve que les hommes se lient ensemble par des loix & des polices: qu'il leur donne pouvoir de choisir quelques-uns d'entr'eux pour les faire observer; & qu'il communique son pouvoir à ces personnes choisies pour gouverner ceux qui leur sont soumis.

CHAP. II.

Serm. 302. *n.* 13.

Ce ne sont pas là de vaines speculations: ce sont des verités decidées par l'Ecriture. Car c'est l'Apôtre saint Paul qui nous enseigne que toute puissance vient de Dieu. *Non est potestas nisi à Deo.* Qu'elles sont établies de Dieu. *Quæ autem sunt, à Deo ordinata sunt.* Que qui leur resiste, resiste à l'ordre de Dieu. *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* Que ceux qui gouvernent les peuples sont les ministres de Dieu, pour récompenser le bien & punir le mal. *Dei minister est tibi in bonum, Dei minister est vindex in iram.* Et il donne aussi aux Princes le même titre qu'il se donne à lui-même comme Apôtre. *Sic nos existimet homo ut ministros Christi.*

Rom. 13. 1.

Ibid. v. 2.

v. 4.

1. *Cor.* 4. 1.

Et par-là il paroît que la grandeur est une participation de la puissance de Dieu sur les hommes, qu'il communique aux

CHAP. II. uns pour le bien des autres : Que c'est un ministere qu'il leur confie, & qu'ainsi n'y ayant rien de plus réel & de plus juste que l'autorité & la puissance de Dieu, il n'y a rien de plus réel & de plus juste que la grandeur dans ceux à qui il la communique veritablement, & qui n'en sont point usurpateurs.

C'est par cette doctrine qu'il est facile de comprendre qu'encore que la royauté & les autres formes de gouvernement viennent originairement du choix & du consentement des peuples ; neanmoins l'autorité des Rois ne vient point du peuple, mais de Dieu seul. Car Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de se choisir un gouvernement ; mais comme le choix de ceux qui élisent l'Evêque n'est pas ce qui le fait Evêque, & qu'il faut que l'autorité pastorale de Jesus-Christ lui soit communiquée par son ordination ; aussi ce n'est point le seul consentement des peuples qui fait les Rois ; c'est la communication que Dieu leur fait de sa royauté & de sa puissance qui les établit Rois legitimes, & qui leur donne un droit veritable sur leurs sujets. Et c'est pourquoi l'Apôtre n'appelle point les Princes Ministres du peuple, mais il les appelle *Ministres de Dieu*, parce qu'ils ne tiennent leur puissance que de Dieu seul.

Et de là on peut tirer une consequence très-avantageuse pour les Monarchies successives. C'est qu'encore que l'établissement de cette sorte de gouvernement ait dépendu du peuple dans son origine, par le choix

qu'il a fait d'une certaine famille, & par l'institution de l'ordre pour la succession du royaume : neanmoins cet ordre étant une fois établi, il n'est pas en la liberté du peuple de le changer. Car l'autorité de faire des loix ne reside plus dans le peuple qui s'en est dépouillé, & qui a eu raison de s'en dépouiller, n'y ayant rien de plus avantageux pour son propre bien ; mais elle reside dans le Roi à qui Dieu communique sa puissance pour le regir. Et ainsi, comme dans un état successif les Rois ne peuvent mourir ; les peuples n'étant jamais sans Roi, ils ne sont jamais en état de faire de nouvelles loix pour changer l'ordre de la succession, & ils n'ont jamais d'autorité legitime pour le faire, puisqu'elle reside toujours en celui à qui Dieu la communique selon l'ordre auquel les peuples se sont volontairement assujettis. CHAP. II.

Il est clair aussi par le même principe, qu'il n'est jamais permis à personne de se soulever contre son Souverain, ni de s'engager dans une guerre civile. Car la guerre ne se peut faire sans autorité, & sans une autorité souveraine, puisqu'on y fait mourir les hommes, ce qui suppose un droit de vie & de mort. Or ce droit dans un Etat monarchique n'appartient qu'au Roi seul, & à ceux qui l'exercent sous son autorité. Ainsi ceux qui se revoltent contre lui, ne l'ayant point, commettent autant d'homicides qu'ils font perir d'hommes par la guerre civile, puisqu'ils les font mourir sans pouvoir & contre l'ordre de Dieu. *C'est en vain* qu'on prétendroit les justifier

par les desordres de l'Etat ausquels ils fe
semblant de vouloir remedier. Car il n'y
point de desordre qui puisse donner droi
des sujets de tirer l'épée, puisqu'ils n'o
point le droit de l'épée, & qu'ils ne s
peuvent servir que par l'ordre de celui
la porte par l'ordre de Dieu.

CHAPITRE III.

Que cette autorité passe aux Magistrats, aux Princes du Sang. Résolution de question proposée : Par où les Grans s dignes de respect.

CEtte puissance royale & ce droit gouverner les peuples, qui apparti nent essenciellement à Dieu, & qu'il co munique aux hommes pour le bien hommes, comme nous avons déja d resident bien à la verité dans les Rois a éminence; mais ils passent d'eux à t leurs Ministres; & à tous ceux qui employés sous eux à gouverner les peu & à y maintenir l'ordre. De sorte qu comprennent toute l'autorité qui remu regle les Etats, & qui est differemment p tagée selon les differens emplois & les di ministeres. Qui que ce soit qui la poss est Ministre de Dieu, par la part qu'il l'autorité de Dieu.

L'on doit dire le même de certaines gr deurs qui consistent plus dans un rang dans une autorité réelle, comme la q *lité de Prince* du Sang, qui donne bie

ceux qui la possedent un rang fort élevé au-dessus des autres, mais qui n'enferme point de jurisdiction, à moins qu'elle ne soit jointe à d'autres ministeres & a d'autres charges. Car ce rang même étant une espece d'autorité, il vient de même de l'ordre de Dieu. Les choses humaines ayant besoin d'être reglées, & ne pouvant subsister sans ordre, il a été necessaire d'établir ces préeminences, & de faire que quelques uns eussent droit d'être preferés aux autres. Et cette préference a justement été accordée aux Princes du Sang par une suite naturelle de l'esprit des monarchies successives. Car cette forme de gouvernement consistant essenciellement dans le choix que le peuple fait d'une certaine famille pour être gouverné par ceux qui en sont, selon l'ordre de leur naissance, il est clair que comme tous ceux de cette famille ont droit à la royauté, & qu'ils y peuvent parvenir selon leur rang, il est necessaire que les peuples soient accoutumés de longue main à les regarder avec plus de respect que les autres.

C'est par ces principes qu'on peut resoudre la question proposée : Par où les Grans sont dignes de respect. Ce n'est ni par leurs richesses, ni par leurs plaisirs, ni par leur pompe. C'est par la part qu'ils ont à la royauté de Dieu, que l'on doit honorer en leur personne selon la mesure qu'ils la possedent. C'est par l'ordre dans lequel Dieu les a placés, & qu'il a disposé par sa providence. Ainsi cette soumission ayant pour *object une chose* qui est vraiment digne de

respect, elle ne doit pas seulement être exterieure, & de pure ceremonie, mais elle doit aussi être interieure ; c'est-à-dire, qu'elle doit enfermer la connoissance d'une superiorité & d'une grandeur réelle dans ceux qu'on honore. C'est pourquoi l'Apôtre recommande aux Chrétiens d'être assujettis aux Puissances, non-seulement par la
m. 13. crainte de de la peine, mais aussi par un motif de conscience : *Non solùm propter iram, sed etiam propter conscientiam.*

CHAPITRE IV.

Pompes & richesses necessaires aux Grans. Que les respects exterieurs leur sont dûs, & meme en un sens les respects interieurs. Retenue qu'on doit garder en parlant des Grans.

LA pompe & l'éclat qui accompagnent l'état des Grans, n'est pas ce qui les rend effectivement dignes d'honneur ; mais c'est neanmoins ce qui les fait honorer par la plupart du monde. Et parce qu'il est bon qu'ils soient honorés, il est juste aussi que la grandeur soit jointe à quelque magnificence exterieure' Car les hommes ne sont nullement assez spirituels pour reconnoître & pour honorer en eux l'autorité de Dieu, s'ils la voyent en un état qui fût l'objet ordinaire de leur mépris & de leur aversion. Ainsi, afin que la grandeur fasse l'impression qu'elle doit faire sur leur esprit, il faut qu'elle en fasse premierement sur

leurs sens. C'est ce qui rend les richesses necessaires aux Grans, à proportion du degré auquel ils sont élevés, puisque c'est par les richesses qu'ils se conservent la bienséance necessaire à leur condition sans laquelle elle deviendroit inutile aux hommes. C'est donc un excès visible que ce que Tertullien enseigne : *Que toutes les marques de dignité & de puissance, & tous les ornemens attachés aux charges sont défendus aux Chrétiens, & que* Jesus-Christ *a mis toutes ces choses entre les pompes du diable, en paroissant en un état éloigné de toute pompe & de tout éclat.* Car la Religion chrétienne n'est jamais contraire à la vraie raison : & si Jesus-Christ n'a pas voulu se revêtir exterieurement de cette magnificence, ce n'est pas qu'il l'ait absolument condamnée ; mais c'est qu'elle n'étoit pas conforme à son ministere, qui étoit de montrer, même par sa vie exterieure, la disposition où tous ses disciples doivent être interieurement. Les Grans doivent donc apprendre de la vie de Jesus-Christ à n'aimer pas la pompe & l'éclat, & non pas à s'en dépouiller absolument, à moins que Dieu ne leur inspire le mouvement de quitter tout-à-fait le monde. Mais on ne se doit pas étonner de cet excès de Tertullien, puisqu'il enseigne bien dans le même livre, qu'il est absolument défendu aux Chrétiens de juger de la vie & de l'honneur des hommes : ce qui est manifestement contre la doctrine & contre la pratique de l'Eglise.

CHAP. IV.

De Idol. c. 18.

c. 17.

Outre la pompe & l'éclat, les respects exterieurs que les inferieurs rendent aux

P. Grans, sont encore une des suites legitimes de leur condition. Car encore qu'ils ne soient peut être dans leur origine que des inventions de l'orgueil humain, qui est bien-aise de jouir de la grandeur par la vûe de l'abaissement des autres; il faut pourtant reconnoître que ces déferences & ces respects sont d'eux-mémes utiles & raisonnables, & que quand l'orgueil ne les auroit pas introduits, la raison auroit dû les inventer. Car il est utile & juste que les Grans soient honorés par une reconnoissance sincere & veritable de l'ordre de Dieu qui les éleve au-dessus des autres. Or les hommes ont une telle opposition à s'humilier sous d'autres, & a les reconnoître pour plus grans qu'eux, que pour y accoutumer leur ame, il faut en quelque sorte y accoutumer leur corps, afin que l'ame en prenne insensiblement le pli & la posture, & passe de la ceremonie à la verité. Et c'est-pourquoi il a été bon que ces respects exterieurs fussent incommodes, parcequ'autrement elle ne se seroit pas apperçûe qu'ils sont destinés à honorer les Grans, & elle auroit pu s'y attacher pour le seul plaisir ou pour la commodité qu'elle y auroit trouvée, & les rendre ainsi indifferemment à tout le monde, ce qui n'auroit point produit cet effet d'imprimer insensiblement dans l'esprit des sentimens de reverence pour ceux qu'on honore de cette sorte.

Ceux donc qui ont dit qu'y ayant deux sortes de grandeurs, l'une naturelle & l'autre d'établissement, nous ne devons les respects naturels, qui consistent dans l'estime

& dans la soumission d'esprit, qu'aux grandeurs naturelles, & que nous ne devons aux grandeurs d'établissement que des honneurs d'établissement, c'est à-dire, certaines ceremonies inventées par les hommes pour honorer les dignités qu'ils ont établies, doivent ajoûter pour rendre cette pensée tout-à-fait vraie, qu'il faut que ces ceremonies exterieures naissent d'un mouvement interieur, par lequel on reconnoisse dans les Grans une veritable superiorité: Car leur état enfermant, comme nous avons dit, une participation de l'autorité de Dieu, il est digne d'un respect veritable & interieur, & tant s'en faut que les Grans n'ayent droit d'exiger de nous que ces sortes de ceremonies exterieures, sans aucun mouvement de l'ame, qui y réponde, qu'on peut dire au-contraire qu'ils n'ont droit d'exiger ces ceremonies, qu'afin d'imprimer dans l'esprit les sentimens justes que l'on doit avoir pour leur état. De sorte que lorsqu'ils connoissent assez certaines personnes pour être assurés qu'elles sont à leur égard dans la disposition où elles doivent être, ils les peuvent dispenser de ces devoirs exterieurs, parcequ'ils n'ont plus alors leur fin & leur utilité.

Il est vrai que ce respect qui est du aux Grans, ne doit pas corrompre notre jugement à leur égard, ni nous faire estimer en eux ce qui n'est pas estimable. Il est compatible avec la connoissance de leurs défauts & de leurs miseres, & il n'oblige nullement à ne leur pas preferer interieurement *ceux qui ont plus* de biens réels & de gran-

AP. deurs naturelles. Mais comme l'honneur
I. leur est du, qu'il est utile qu'ils soient honorés, & que le commun du monde n'a pas assez de lumiere ni d'équité pour condanner les défauts, sans mépriser ceux en qui ils les remarquent; on est obligé de demeurer en une extrême retenue en parlant des Grans, & de tous ceux à qui l'honneur est necessaire. Cette parole de l'E-
id. criture : *Ne parlez point mal du Prince de vo-*
28. *tre peuple*, s'entendant de tous les Supe-
I. 23. rieurs tant Ecclesiastiques que seculiers: & generalement de tous ceux qui participent à la puissance de Dieu. C'estpourquoi c'est une chose très-contraire à la veritable pieté, que la liberté que le commun du monde se donne de décrier la conduite de ceux qui gouvernent. Car outre que l'on en parle souvent témerairement & contre la verité, parcequ'on n'en est pas toujours assez informé; on en parle presque toujours avec injustice, parceque l'on imprime dans les autres par ces sortes de discours une disposition contraire à celle que Dieu les oblige d'avoir pour ceux dont il se sert pour les gouverner.



CHAPITRE [illegible]

Qu'il est beaucoup meilleur d'avoir égard à la grandeur de la naissance, qu'au mérite.

IL y en a qui voudroient au moins que cette autorité qu'il faut respecter, fût toujours jointe au merite, & qui traitent d'injustes toutes les loix qui l'ont attachée à des qualités exterieures. Ils triomphent en attaquant celles qui font dependre la grandeur de la naissance. On ne choisit pas, disent-ils, pour gouverner un batteau celui qui est de meilleure maison. Pourquoi le fait on donc à l'égard des royaumes, & des empires? Mais c'est qu'ils ne connoissent pas le fond de la foiblesse & de la corruption des hommes. Ils raisonneroient bien si les hommes étoient justes & raisonnables; mais ils raisonnent très-mal, parce qu'ils ne le sont pas, & qu'ils ne le seront jamais. L'injustice naturelle & ineffaçable du cœur des hommes, rend ce choix, non-seulement raisonnable, mais le chef-d'œuvre de la raison. Car qui choisirons-nous? Le plus vertueux, le plus sage, le plus vaillant? Mais nous voilà incontinent aux mains: chacun dira qu'il est ce plus vertueux, ce plus vaillant, ce plus sage. Attachons donc notre choix à quelque chose d'exterieur & d'incontestable. Il est le fils aîné du Roi. Cela est net. Il n'y a point à douter. La raison ne peut mieux faire; car

Cette pensée est de M. Pascal.

CHAP. V.

la guerre civile eſt le plus gran
maux.

Ce qui eſt vrai de la royauté
re des premiers rangs d'un F
droit il pas mieux, dira-t-o
des Princes de merite, que d
naiſſance, & que l'on pût r
vertu plus haut que par cette
N'eſt-il pas injuſte qu'un Ge
après avoir conquis des P
obligé de ceder à un Prince
experience & ſans eſprit? N
point injuſte. C'eſt au-cont
belle invention que la raiſon
pour adoucir la fierté de la
pour la décharger de la hain
des inferieurs. Si l'on n'étoi
par le merite, l'élevation de
un avertiſſement continuel q
ferés à bien des gens qui croi
ſer en merite.

Mais en attachant la gran
ſance, l'on calme l'orgueil c

la providence de Dieu nous a mis, pourvû que l'on en use selon les fins de Dieu. L'on peut avec cela conserver des sentimens d'humilité dans son cœur, connoître ses défauts & ses miseres ; & regarder sa condition comme une chose étrangere, dont l'ordre de Dieu nous a revêtus. Mais qu'il est difficile d'être humble, lorsque l'on considere son élevation comme le fruit de ses travaux & de son merite, lorsque l'on l'a prévenue par ses desirs, que l'on se l'est procurée par son adresse, & qu'elle nous donne lieu de croire qu'elle nous étoit dûe, & que nous surpassons autant les autres en merite, que nous les surpassons en dignité ! Non seulement cette sorte d'élevation nourrit l'orgueil, mais on n'y arrive même ordinairement que par la porte de l'ambition, car on sait assez que ce qui est destiné au merite s'emporte ordinairement par brigue & par cabale, & qu'ainsi on y arrive souvent sans merite, & presque toûjours sans vocation, puisque l'on s'y appelle soi-même par une recherche ambitieuse. Mais au-moins ceux qui sont Grans par naissance peuvent dire avec verité qu'ils sont appellés à leur état, & que c'est Dieu qui les a fait Grans. Ainsi en pratiquant fidellement les devoirs de leur condition, ils sont sans doute plus en état d'attirer sur eux les graces de Dieu, que ceux qui s'y étant élevés en se poussant dans le monde par des motifs tout charnels, devroient plutôt penser à en sortir qu'à y demeurer, puisqu'ils ne peuvent pas avoir de juste confiance

que Dieu les ait élevés à un état où leur seule ambition les auroit portés.

Chapitre VI.

Autre raison d'honorer les Grans, qui naît des avantages que l'on en tire. Que la cupidité prend dans le monde la place de la charité pour remplir les besoins des hommes, & c'est l'ordre politique qui la regle, & qui l'applique au service des hommes. Cause de l'ingratitude des hommes. Que la Religion la doit corriger.

CEtte maniere d'honorer les Grans, en considerant en eux la part qu'ils ont à l'autorité de Dieu, est d'autant plus utile à la societé publique, qu'étant indépendante des qualités personnelles, elle l'est aussi du caprice des jugemens que l'on en porte; & ainsi elle est fixe & invariable. En voici encore une autre de même nature. C'est que quels qu'ils soient, ils ne laissent pas d'être les ministres dont Dieu se sert pour procurer aux hommes les plus grans & les plus essenciels des biens qui soient dans le monde. Car on ne jouit de son bien, on ne voyage sans danger; on ne demeure en repos dans sa maison, on ne reçoit les avantages du commerce, on ne tire des services de l'industrie des autres hommes & de la societé humaine, que par le moyen de l'ordre politique. S'il étoit détruit, on ne pourroit dire qu'on possede rien. Tous les hommes seroient ennemis les uns des

autres, & il y auroit une guerre generale entr'eux, qui ne se décideroit que par la force. CHAP. VI.

Il n'y a donc personne qui n'ait de très-grandes obligations à l'ordre politique ; & pour les comprendre mieux, il faut considerer que les hommes étant vuides de charité par le déreglement du peché, demeurent néanmoins pleins de besoins, & sont dépendans les uns des autres dans une infinité de choses. La cupidité a donc pris la place de la charité pour remplir ces besoins, & elle le fait d'une maniere que l'on n'admire pas assez, & où la charité commune ne peut atteindre. On trouve, par exemple, presque par tout en allant à la campagne, des gens qui sont prêts de servir ceux qui passent, & qui ont des logis tout préparés à les recevoir. On en dispose comme on veut. On leur commande, & ils obéissent. Ils croient qu'on leur fait plaisir d'accepter leur service. Ils ne s'excusent jamais de rendre les assistances qu'on leur demande. Qu'y auroit-il de plus admirable que ces gens, s'ils étoient animés de l'esprit de charité ? C'est la cupidité qui les fait agir, & qui le fait de si bonne grace, qu'elle veut bien qu'on lui impute comme une faveur de l'avoir employée à nous rendre ces services.

Quelle charité seroit-ce que de bâtir une maison toute entiere pour un autre, de la meubler, de la tapisser ; de la lui rendre la clef à la main ? la cupidité le fera gaiement? Quelle charité d'aller querir des remedes

CHAP. VI.

aux Indes, de s'abaisser aux plus vils m
nisteres, & de rendre aux autres les se
vices les plus bas & les plus penibles? l
cupidité fait tout cela sans s'en plaindre.

Il n'y a donc rien dont on tire de p
grans services que de la cupidité même
hommes. Mais afin qu'elle soit disposée
les rendre, il faut qu'il y ait quelque ch
qui la retienne. Car si on la laisse à el
même, elle n'a ni bornes ni mesures.
lieu de servir à la societé humaine, ell
détruit. Il n'y a point d'excès dont elle
soit capable lorsqu'elle n'a point de lie
son inclination & sa pente allant droit
vol, aux meurtres, aux injustices & a
plus grans dereglemens.

Il a donc fallu trouver un art pour
gler la cupidité, & cet art consiste dans l'
dre politique qui la retient par la cra
de la peine, & qui l'applique aux ch
qui sont utiles à la societé. C'est cet or
qui nous donne des marchans, des m
decins, des artisans, & generalement t
ceux qui contribuent aux plaisirs, &
soulagent les necessités de la vie. Ainsi n
en avons obligation à ceux qui sont
conservateurs de cet ordre : c'est-à-dire
ceux en qui reside l'autorité qui regle
entretient les Etats.

Qui n'admireroit un homme qui au
trouvé l'art d'apprivoiser les lions, les ou
les tigres, & les autres bêtes farouches
de les faire servir aux usages de la v
Or c'est ce que fait l'ordre des Etats :
les hommes pleins de cupidité, sont p

ne des tigres, des ours & des lions. Cha- CHAP. VI.
un d'eux voudroit devorer les autres: ce-
pendant par le moyen des loix & des poli-
ces, on apprivoise tellement ces bêtes fe-
oces, que l'on en tire tous les services hu-
mains que l'on pourroit tirer de la plus pu-
e charité.

L'ordre politique est donc une invention
dmirable que les hommes ont trouvée,
pour procurer à tous les particuliers les
ommodités dont les plus grans Rois ne
auroient jouir, quelque nombre d'officiers
qu'ils ayent, & quelques richesses qu'ils pos-
edent, si cet ordre étoit détruit. Combien
audroit-il qu'un homme, sans cette inven-
ion, eût de richesses & de serviteurs pour
e procurer simplement les avantages dont
n bourgeois de Paris jouit avec quatre
nille livres de rente? Combien faudroit-
l qu'il eût de vaisseaux pour en envoyer
n toutes les parties du monde, afin que les
ns lui apportassent des remedes, les au-
res des étoffes, les autres des curiosités, &
les ouvrages de ces peuples éloignés?
Combien faudroit-il qu'il eût de gens pour
avoir des nouvelles reglément tous les
huit jours de tous les endroits de l'Euro-
pe? Quelles richesses suffiroient à l'entre-
tien de tant de couriers qui lui seroient
necessaires pour envoyer en tous ces lieux
differens, de tant de postes pour leur four-
nir des chevaux, de tant d'hôtelleries pour
es loger? Combien faudroit-il de soldats
pour leur assurer les chemins, & les ga-
antir des voleurs? combien faudroit-il
qu'il eût d'artisans pour son vivre, pour

CHAP. VI.
son logement, pour ses habits ? * Tous les arts étant enchaînés, & ayant besoin les uns des autres, il se trouveroit qu'il auroit besoin de tous ; & il ne lui suffiroit pas d'en avoir pour lui, il lui en faudroit pour tous ses officiers, & pour tous ceux qui travailleroient pour lui, ce qui va à l'infini. Un simple bourgeois a tout cela, & il l'a sans peines, sans tracas, sans inquietude. On lui va querir ce dont il a besoin, à la Chine, au Perou, en Egypte, en Perse, & generalement par toute la terre. On l'exemte de la peine de préparer les vaisseaux. On le décharge du risque & de tous les mauvais succès de ces voyages. On lui rend les chemins libres par toute l'Europe. On lui dispose des couriers pour lui en faire avoir des nouvelles. Il y a des gens qui passent toute leur vie à l'étude de la nature pour le guerir dans ses maladies, & qui sont aussi prêts de le servir, que s'il les entretenoit à ses gages. Il peut dire avec verité qu'il y a un million d'hommes qui travaillent pour lui dans le royaume. Il peut compter au nombre de ses officiers tous les artisans de France, & même ceux des Etats voisins, puisqu'ils sont tous disposés à lui rendre service, & qu'il n'a qu'a leur commander, en y ajoutant une certaine recompense établie, qui sont les moindres gages que l'on puisse donner a des officiers. Tous ces gens qui travaillent pour lui ne l'incommodent point. Il n'est point obli-

* *Nulla ars non alterius artis aut mater, aut propinqua est.* Tertull. de Idol. c. 8.

gé de pourvoir à leurs necessités. Il n'est point chargé de faire leur fortune. Il ne faut point d'officiers superieurs pour les gouverner, ni d'inferieurs pour les servir, ou s'il en faut, il n'est pas obligé de s'en mettre en peine. Qui peut assez estimer ces avantages, qui égalent ainsi la condition des particuliers à celle des Rois, & qui les dispensant des inquietudes des grandes richesses, leur en procurent toutes les commodités? CHAP. VI.

Mais ce qui rend la plupart des gens insensibles à tout cela, est un principe de vanité & d'ingratitude qu'ils ont dans le cœur. Ils tirent en effet les mêmes avantages de tous ceux qui travaillent pour le public, dans lequel ils sont compris, que s'ils ne travailloient que pour eux seuls. Leurs lettres sont également portées aux extremités du monde par un courier qui en porte dix mille, que s'il n'en portoit qu'une seule. Ils sont aussi bien traités par un Médecin qui en voit plusieurs autres, que s'il n'étoit attaché qu'à eux : & au contraire l'experience qu'il acquiert par les assistances qu'il rend aux autres, le rend plus capable de les servir dans leurs maladies. Néanmoins parcequ'ils savent qu'ils ne sont pas les seuls qui jouissent de ces biens, ils n'en sont point touchés. Leurs besoins sont également remplis, mais leur vanité n'est pas également satisfaite. Parcequ'ils n'ont pas droit de s'attribuer à eux en particulier tous ces gens qui leur rendent quelque service, ils ne comptent pour rien l'utilité qu'ils en tirent. Et quoique

CHAP. VI. celle que les autres en reçoivent ne diminue en rien la leur, elle leur en ôte neanmoins le sentiment, & ils croient n'avoir obligation à personne, parcequ'il y a une infinité de gens qui participant aux mêmes biens, partagent avec eux cette obligation.

On ne fait pas même de reflexion sur ces biens effectifs qu'on reçoit des Rois ou des Grans : comme l'on ne pense gueres, selon ce que dit un Ancien, qu'on a grande obligation à la terre de nous soutenir, & que l'on seroit fort embarassé si elle nous manquoit à tout moment sous les piés. Mais cet oubli des hommes est la preuve & non l'excuse de leur peu de gratitude. Car puisque ce sont des biens, & de grans biens, & qu'on les reçoit de Dieu par le ministere des hommes, ils en doivent être reconnoissans envers Dieu, & embrasser dans leur reconnoissance ceux dont il se sert pour les leur procurer, & qui sont les dépositaires de son autorité dans le monde.

Ces obligations humaines étant justes, deviennent par cela même un devoir indispensable de Religion, parceque la Religion Chrétienne a pour regle la souveraine justice, & qu'elle consiste toute à suivre cette regle. Et c'est pourquoi l'Apôtre recommande aux Chrétiens de prier pour les Rois & pour ceux qui reglent sous eux l'Etat temporel : & ces prieres leur sont dûes quand ce ne seroit qu'à cause de la part qu'ils ont à maintenir la paix & le repos entre les hommes. Ainsi il y a de la faute à ne s'en pas acquitter & à negliger de prier

1. Tim. 2. 1. & 2.

pour les Rois : & l'on se rend indigne par-là de jouir de tous les biens que Dieu procure aux hommes par leur ministere. Peu de personnes font assés de reflexion sur cela. On s'amuse à se plaindre en l'air des desordres du gouvernement, dont on juge souvent avec beaucoup de temerité, & l'on ne pense pas à satisfaire à la juste reconnoissance que l'on doit à Dieu pour les biens qu'on reçoit de lui par le moyen de tout gouvernement reglé. Cependant ces biens sont infiniment plus considerables que les desordres vrais ou faux qui sont le sujet de ces murmures & de ces plaintes. CHAP. VI.





DE LA GRANDEU

SECONDE PARTIE,

Des obligations & des difficultés de l
des Grans.

CHAPITRE PREMIE

*Qu'il n'est permis à aucun homme de f
sa volonté ni de la faire suivre aux a
qu'ainsi la grandeur n'a pour but &
emploi que de faire obéir à Dieu. Crim
les Grans commettent en rapportant
grandeur à eux-mêmes.*

I la nature de la gran

condition, & pour quelle fin Dieu leur communique cette autorité & cette puissance. CHAP. I.
Car comme ils ne la reçoivent que de Dieu, ils ne la peuvent posseder legitimement qu'aux conditions que Dieu la leur donne, & ils n'en peuvent user que pour les fins que Dieu même leur prescrit.

Or la premiere chose qu'il faut considerer sur ce sujet, est que Dieu est le Maître & le Roi des hommes, par un titre si essenciel à sa nature, qu'il est impossible qu'il fasse part de cette qualité à quelque créature que ce soit.

L'homme est essenciellement & naturellement sujet à la volonté de Dieu, parce-qu'elle est sa regle naturelle & immuable. Il est injuste s'il ne la suit pas, & sa justice consiste à s'y conformer & à s'y assujettir. Mais aussi, comme il est impossible que la volonté d'aucune creature soit sa regle, il ne peut être obligé de la suivre pour elle-même. Car cette subordination de sa volonté à celle de Dieu, est tellement essencielle à sa nature, que Dieu même ne lui peut permettre d'être sa regle & sa fin. C'est-pourquoi le Fils de Dieu même proteste en qualité d'homme, qu'il fait toujours la volonté de son Pere, & non la sienne.

Que s'il ne peut être permis à une creature de faire sa volonté, il lui est encore moins permis de prétendre de la faire regner sur les autres; puisque notre volonté n'est ni la regle d'elle-même, ni la regle d'aucune autre creature. Il n'y a donc que Dieu qui puisse justement regner sur nos volontés. *C'est à lui que l'empire* en appartient, puis-

CHAP. I. que c'eſt la divine volonté que
vons conſulter comme la regle
toutes nos actions.

Ce n'eſt pas qu'on ne ſoit fo
gé de ſuivre auſſi les inclinati
commandemens des hommes
n'eſt jamais en conſideration de
ni pour obéir aux hommes : c'
tu de l'autorité de Dieu qui no
Ainſi notre obéiſſance ſe termi
à Dieu, lors-même qu'elle no
aux hommes, parceque nous ne
ſons qu'à cauſe que Dieu nous le
de, & que c'eſt ce comman
Dieu qui eſt notre principal
l'obéiſſance que nous leur rendo
au Roi dont je ſuis ſujet, &
un maître ſi j'étois eſclave, parc
le veut. C'eſt donc à Dieu que
fectivement. C'eſt ſa volonté q
mienne, & je ſuis toujours indé
celle des hommes, lors même
rens l'obéiſſance la plus exacte

hommes, puisqu'ils ne le sont point en effet, & qu'il est impossible qu'ils le soient ; mais que la fin unique de Dieu dans cette part qu'il leur donne à sa puissance, est de les établir ministres & executeurs de ses volontés, en leur donnant le droit & le pouvoir, non de se faire obéir, mais de faire obéir à Dieu ; non de regner eux-mêmes, mais de faire regner Dieu ; non de faire servir les hommes à leur gloire & à leur grandeur, mais d'employer leur puissance pour servir les hommes, & pour leur procurer, autant qu'ils peuvent, toute sorte de biens temporels & spirituels. CHAP. I.

Ainsi la grandeur est un ministere, qui a pour fin l'honneur de Dieu & l'avantage des hommes, qui ne les rapporte point à elle-même. Elle n'est point pour soi, elle est pour les autres. Et par-là il est visible que pour en user dans l'ordre de Dieu, il faut que les Grans, bien loin de considerer les peuples comme étant à eux, se regardent eux-mêmes comme étant aux peuples ; & qu'ils soient fermement persuadés que leur qualité ne leur donne aucun droit, ni de suivre eux mêmes leur volonté, ni de la faire suivre aux autres, qu'ils ne peuvent point commander pour commander ; & qu'il faut que dans tous les commandemens qu'ils font aux autres, ils puissent répondre veritablement à Dieu, s'il venoit à leur en demander la fin & le motif, que c'est pour lui qu'ils les font, que c'est pour faire observer ses loix, & pour procurer le bien des hommes.

Il est clair par-là, que le crime que les

CHAP. I. que c'est sa divine volonté que nous vons consulter comme la regle unique toutes nos actions.

Ce n'est pas qu'on ne soit souvent o gé de suivre aussi les inclinations & commandemens des hommes ; mais n'est jamais en consideration des homn ni pour obéir aux hommes : c'est en tu de l'autorité de Dieu qui nous y obl Ainsi notre obéissance se termine toujo à Dieu, lors-même qu'elle nous assuj aux hommes, parceque nous ne leur ob sons qu'à cause que Dieu nous le comm de, & que c'est ce commandement Dieu qui est notre principal motif d l'obéissance que nous leur rendons. J'ol au Roi dont je suis sujet, & j'obéiro un maître si j'étois esclave, parceque I le veut. C'est donc à Dieu que j'obéis fectivement. C'est sa volonté qui regl mienne, & je suis toujours indépendan celle des hommes, lors même que je rens l'obéissance la plus exacte. Car si que cette même volonté de Dieu me connoître qu'il ne veut pas que je leur ob se en quelque chose, ils ne trouveront en moi ni de sujet ni d'esclave.

Il s'ensuit de-là que Dieu ne comm que point sa puissance aux hommes, qu'ils assujettissent les autres à leur vo té ; puisque cette domination de la vo té d'un homme sur celle d'un autre h me, est naturellement & essenciellen injuste : qu'il ne la leur commun point, afin qu'ils se regardent avec c plaisance ; comme étant la fin des a hon

hommes, puisqu'ils ne le sont point en effet, CHAP.
& qu'il est impossible qu'ils le soient ; mais I.
que la fin unique de Dieu dans cette part
qu'il leur donne à sa puissance, est de les
établir ministres & executeurs de ses volontés, en leur donnant le droit & le pouvoir, non de se faire obéir, mais de faire obéir à Dieu ; non de regner eux-mêmes, mais de faire regner Dieu ; non de faire servir les hommes à leur gloire & à leur grandeur, mais d'employer leur puissance pour servir les hommes, & pour leur procurer, autant qu'ils peuvent, toute sorte de biens temporels & spirituels.

Ainsi la grandeur est un ministere, qui a pour fin l'honneur de Dieu & l'avantage des hommes, qui ne les rapporte point à elle-même. Elle n'est point pour soi, elle est pour les autres. Et par-là il est visible que pour en user dans l'ordre de Dieu, il faut que les Grans, bien loin de considerer les peuples comme étant à eux, se regardent eux-mêmes comme étant aux peuples ; & qu'ils soient fermement persuadés que leur qualité ne leur donne aucun droit, ni de suivre eux-mêmes leur volonté, ni de la faire suivre aux autres, qu'ils ne peuvent point commander pour commander ; & qu'il faut que dans tous les commandemens qu'ils font aux autres, ils puissent répondre veritablement à Dieu, s'il venoit à leur en demander la fin & le motif, que c'est pour lui qu'ils les font, que c'est pour faire observer ses loix, & pour procurer le bien des hommes.

Il est clair par-là, que le crime que les

ayant comme une Province
son autorité, il prétend
maître, de même les Gr
grandeur & tout ce qu'
non pour eux-mêmes ;
l'empire de Dieu, & pou
re, ils deviennent rebelle
gard de Dieu, lorsqu'ils
qu'à eux-mêmes.

Pour éviter donc ce cri
re que les Grans consider
comme un ministere & u
pas comme une qualité a
Il est necessaire qu'ils en
terieurement ; qu'ils la
une chose étrangere, qui
parfaits en eux-mêmes
à Dieu, & qui leur do
moyen de faire beaucou
coup de mal, selon la m
quitteront des devoirs au

CHAPITRE II.

Que la mesure du pouvoir des Grans est la regle de leurs devoirs, & qu'ils sont obligés de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent. Comment ils doivent rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend.

DE ce principe qui fait voir que les Grans ne peuvent rapporter à eux-mêmes leur grandeur, il est aisé de passer à cet autre, qu'ayant reçu de Dieu leur autorité & leur puissance pour son service, ils la doivent employer pour Dieu; c'est-à-dire, qu'ils doivent faire pour Dieu tout ce qu'ils ont pouvoir de faire, & que la mesure de leur puissance est la regle de leurs devoirs.

Ils n'ont donc qu'à examiner ce qu'ils peuvent faire. Car il est certain qu'ils doivent faire ce qu'ils peuvent. S'ils peuvent peu, ils sont obligez à peu; s'ils peuvent beaucoup, leurs obligations croissent selon la même proportion que leur pouvoir.

On doit conclure de-là qu'un Prince doit faire dans les lieux où il a autorité, tout ce qu'il a pouvoir de faire pour le bien des peuples, & de l'Eglise, que tous les Grans le doivent faire dans leurs terres & dans leurs maisons : Qu'un Magistrat doit faire tout ce que sa charge lui donne pouvoir de faire, afin que la justice soit bien rendue : & enfin que chacun dans son ministere doit faire tout le bien qu'il

AP. I. a le pouvoir de faire, afin de ne laisser pas inutile le talent que Dieu lui a confié. Cette regle se prescrit en trois paroles, mais la pratique s'en étend infiniment loin ; puisque pour remettre tout dans l'ordre, & pour remedier à tous les abus, il ne seroit presque besoin d'autre chose, sinon que ceux qui ont l'autorité entre les mains, usassent de tout leur pouvoir pour faire observer les loix de Dieu & de son Eglise.

Il y a quelques-uns de ces devoirs qui étant grossiers & visibles, ne sont pas tout-à-fait inconnus aux Grans ; mais il y en a d'autres : ausquels ils ne pensent presque point, & qui ne laissent pas d'être d'une extrême consequence. Celui de rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend, & de le faire servir pour faire observer ses loix, est un des plus importans. Les Grans sont honorés, comme je l'ai dit. Les meilleurs Chrétiens ne peuvent se dispenser en conscience de leur rendre les respects qui leur sont dûs : & les Chrétiens charnels les honorent même plus qu'ils ne devroient, parce qu'ils honorent en eux les richesses & les autres choses que le déreglement de leur cœur leur fait aimer, & qui ne meritent ni estime ni respects. C'est donc une chose attachée à la condition des Grans que l'honneur : & cet honneur est juste, puisqu'il est fondé, comme nous l'avons montré, sur des raisons justes & legitimes. C'est Dieu même, auteur de toute justice, qui le leur accorde : mais il ne leur permet pas pour *cela* d'en faire l'objet de leur vanité. Toute *gloire* appartient à Dieu, selon l'Ecriture.

Soli Deo honor & gloria. Il faut donc que les Grans rendent à Dieu celle qu'on leur rend, & qu'ils s'en servent pour faire que Dieu soit glorifié. Or le moyen de pratiquer ce devoir n'est pas simplement de se dépouiller souvent devant Dieu de cette gloire humaine attachée à leur état, ni de reconnoître en sa présence qu'elle lui appartient, & non pas à eux; mais c'est de rendre toutes les vertus honorables par leur exemple. Car le naturel des hommes est d'honorer tout dans les personnes qu'ils honorent, & de ne faire point de distinction entre leurs qualités pour reverer les unes & pour mépriser les autres. Et il arrive de-là, que l'honneur attaché à la condition des Grans, fait honorer leurs vices, s'ils sont vicieux; & fait de même honorer toutes les vertus, lorsqu'elles paroissent en eux. La modestie dans les habits, la fuite des divertissemens dangereux, l'observation exacte des loix de l'Eglise, ne passent plus pour honteuses lorsque les Grans en font une publique profession. En les imitant, on se croit à couvert de la moquerie des hommes, & l'on fait gloire de suivre ceux que la gloire suit toujours.

CHAP. II.

1. Tim. 1. 17.

On ne peut assez representer combien la pratique de ce point est importante pour le salut des Grans. Car l'un des plus grans artifices du diable pour engager les hommes dans le vice & dans le desordre, est d'attacher aux vertus certains noms qui les rendent méprisables, & d'imprimer dans les ames foibles des craintes frivoles de passer *pour scrupuleuses*, si elles les veulent pra-

AP. I. tiquer. C'est ainsi, par exemple, qu'il a introduit dans le monde l'immodestie des habits, & qu'il a fait recevoir par des filles très-honnêtes, des modes qui n'ont été inventées que par des personnes dereglées. Ces personnes foibles ont donc besoin d'être soutenues contre cette dangereuse tentation : & rien ne le peut mieux faire que l'exemple des personnes de grande condition, qui les met à couvert de ce reproche de singularité. Ainsi il est du courage & du devoir des Grans, de croire qu'ils sont établis de Dieu pour s'opposer à cet artifice du diable ; pour montrer à tout le monde qu'il est glorieux d'obéir à Dieu : pour soutenir par leur exemple, la foiblesse de leurs freres ; & pour confesser hautement Jesus-Christ, à la vûe des hommes, par la confession publique d'une vie toute chrétienne. Et quand ils ne rendroient que ce service à l'Eglise, ils ne devroient pas estimer leur vie mal employée, ni leur vocation peu importante.

CHAPITRE III.

Exemples des devoirs particuliers qui naissent de ce principe, Que les Grans sont obligés de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent. 1. A l'égard de l'immodestie des femmes ; 2. De la nomination aux Benefices : Pechés dont les Grans se chargent par la participation aux pechés d'autrui.

IL n'y a qu'à étendre ce principe, Que les Grans sont obligés d'employer pour

Dieu tout ce qu'ils ont reçu de Dieu, & qu'ils sont tenus de faire tout ce qu'ils peuvent, ou par leur autorité, ou par leur exemple, pour découvrir un nombre infini de devoirs particuliers à leur état, dont l'omission les rend coupables d'une infinité de fautes. Et il ne sera pas inutile d'en considerer quelques-uns, qui sont d'une fort grande étendue.

Il est certain, comme nous venons de dire, qu'il n'y a rien de plus capable d'inspirer la modestie aux personnes de condition mediocre, que de voir les personnes de grande qualité, sur lesquelles elles se reglent, & à qui elles ne veulent pas déplaire, dans une exacte modestie, soit pour les habits, soit pour les ajustemens; & qu'il y a des circonstances, où des Princesses & des femmes de Gouverneurs de Province, sans employer autre chose que leur exemple, & des témoignages de mépris pour celles qui seroient vêtues d'une maniere immodeste, seroient capables de bannir l'immodestie de toute une ville. Elles peuvent au moins obliger à la modestie les personnes qui dépendent d'elles: & l'impression de leur exemple a toujours beaucoup de force sur quantité d'autres qui n'en dépendent pas. Ainsi elles sont capables d'empêcher un grand nombre de crimes qui naissent de ce déreglement, & dans les femmes & dans les hommes. Or si elles le peuvent, il est indubitable qu'elles le doivent; & qu'elles ne sont pas seulement obligées à la modestie par le devoir commun de toutes les femmes Chrétiennes, mais en-

core plus par un devoir particulier qui naît de leur état, qui les rendant capables d'empêcher beaucoup de crimes & de desordres, leur impose l'obligation de le faire à proportion du pouvoir qu'elles en ont. Car si l'on ne doute point qu'un homme qui pourroit sauver la vie à plusieurs personnes, en se privant de quelque petit divertissement, ne fût homicide s'il préferoit ce divertissement à la vie de ceux qu'il pourroit sauver : il est encore plus certain que si l'on peut preserver plusieurs ames de la mort spirituelle, en pratiquant quelque action à laquelle on est d'ailleurs obligé par la loi de Dieu ; par son état & par le ministere dont on est chargé de la part de Dieu ; on ne la peut omettre sans se rendre homicide de tous ceux que l'on auroit pu empêcher de se perdre.

Cette effroyable consequence fait voir quelle étrange difference les diverses conditions des hommes mettent entre les actions qui paroissent semblables à l'exterieur. Car l'immodestie des habits dans une femme qui n'est pas de qualité, n'est peché qu'à proportion de la vanité qui l'accompagne, & du scandale qu'elle peut causer à un petit nombre de personnes ; mais ce même mouvement de vanité, qui porte les personnes de grande qualité, qui sont l'exemple & la regle des autres, à paroître devant le monde dans un état qui blesse la modestie, est une approbation publique du vice, une source de crimes, & une loi de peché, puisque l'exemple de ces personnes est une *loi vivante* qui a beaucoup plus de force

l'esprit du monde, que toutes les loix CHAP.
toutes les ordonnances qui ne sont ecri- III.
que dans les livres. Ainsi, quoiqu'elles
pensent peut-être point a toutes ces
stes suites, & qu'elles ne soient posse-
; que d'une legere passion de paroître
ables à ceux qui les voient, elles seront
n étonnées lorsqu'elles se verront char-
s au Jugement de Dieu des crimes d'u-
nfinité de personnes qu'elles auront en-
ées ou autorisées par leur exemple dans
déreglement : au lieu qu'elles étoient
gées de les en retirer par l'exemple de
modestie.

ien n'est plus terrible que cette par-
ation des crimes d'autrui, à laquelle
s'engage par l'omission de ces devoirs.
voici encore d'autres exemples. Les
gneurs doivent la justice à ceux qui dé-
dent d'eux. Les officiers qu'ils leur don-
t ne sont que pour tenir leur place, &
r faire au lieu d'eux, ce qu'ils devroient
e par eux-mêmes, s'il étoit possible.
sont donc obligés dans le choix qu'ils
font, de préferer ceux qui peuvent le
ux s'acquitter de cet emploi. Que si par
lque consideration humaine, par negli-
ice ou par la vûe d'un bas interêt, ils
choisissent d'incapables ou de moins ca-
bles, toutes les fautes de ces officiers
r seront imputées : & ils se rendent cou-
bles de toutes les injustices que ces of-
ers commettent, & de tous les desi
s qui arrivent par leur injustice ou l
1 de *suffisance*. L'avarice ou l'ignora
1 *Juge* ruinera une pauvre famille

Les Ordonnances reçû
donnent de même pouv
de remedier à quantité
ont droit, par exemple,
l'on donne à jouer aux
d'interdire les danses les j
de faire pratiquer plusie
mens semblables, dont l'
capable de bannir une i
Ceux qui peuvent ou les
maintenir, y sont donc i
obligés ; & les Seigneurs
qu'ils sont autorisés par le
me. Ainsi lorsqu'ils ne s'a
cette obligation ; qu'ils ne
leurs officiers ; qu'ils ne le
qu'ils en choisissent de cor
pables, de foibles qui n'on
gueur, ils ont sujet de se
devant Dieu de tous les cri

sitations qu'ils font pour les faire donner à ceux qui leur appartiennent. Un mauvais Pasteur est coupable de tous les sacrileges que commettent les mauvais Prêtres qu'il employe ; de tous les scandales qu'ils causent ; & de tous les crimes des peuples qu'ils auroient pu empêcher. C'est-à-dire, qu'il se commet peu de crimes dans une ville qui ne soient imputés aux Pasteurs negligens & vicieux. Mais si les crimes des peuples sont imputés aux Pasteurs, qui doute que les crimes des peuples & des Pasteurs ne soient imputés à ceux qui les ont nommés, ou qui les ont fait nommer par leur sollicitation & par leur credit ? Il ne faut sur cela que consulter les lumieres les plus ordinaires du sens commun : car si le Gouverneur d'une place importante, à qui le Roi auroit donné le pouvoir de choisir tous les officiers inferieurs qui servent sous lui à la défense de cette place ; au lieu de confier ces emplois à des gens de cœur, & de ne considerer dans le choix qu'il en feroit, que le service du Roi, n'y considéroit au contraire que son propre interêt, & ne les donnoit qu'à des gens sans experience & sans courage, qui la laissassent prendre par les ennemis, n'est-il pas vrai que le Roi auroit droit de traiter ce Gouverneur de serviteur traître & infidelle ? Combien Dieu le fera-t-il donc avec plus de justice à l'égard de ceux qui ayant à remplir des charges Pastorales, c'est-à-dire, à donner des chefs aux Chrétiens pour les ga-

CHAP. III.

rantir des attaques du démon, & pour les conduire au ciel, les confient à des personnes qui n'ont aucune experience dans cette guerre spirituelle qu'ils sont obligés de faire à toutes les puissances des tenebres; qui sont plutôt d'intelligence avec elles; & qui bien loin de conduire les peuples dans le chemin du salut, marchent eux-mêmes dans le chemin de la mort, & y attirent les autres par leur exemple?

Il seroit donc à desirer, que tous les Grans qui sont obligés de pourvoir à des charges Pastorales, eussent continuellement devant les yeux ce que saint Chrysostome dit en particulier à l'égard de ceux qui contribuent par des vûes humaines à établir des Evêques indignes : *S'il arrive*, dit-il, *pour ne parler que de ce que l'on voit tous les jours, que l'on éleve à l'Episcopat une personne qui en est indigne, ou par la consideration de l'amitié que l'on a pour lui, ou par quelque autre raison ; quel supplice ne s'attire t on point par ce mauvais choix? On n'est pas seulement la cause de la perte d'une infinité d'ames qui perissent par la faute de cet homme indigne, mais on lui donne aussi l'occasion de tous les pechés qu'il commet dans l'administration de sa charge. Ainsi celui qui est auteur de sa promotion, se rend coupable de tous les pechés qui seront commis, & par ce mauvais Pasteur, & par les peuples qui lui sont soumis. Que celui qui scandalise une seule ame se rend en cela si criminel, qu'il vaudroit mieux, selon l'Ecriture, qu'on lui attachât au cou une meule*

de moulin, & qu'on le jettât dans la mer ; à quoi doit s'attendre un homme qui scandalise tant d'ames ?

Il est vrai que le choix aux Benefices qui n'ont point charge d'ames, n'a pas de si grandes & de si funestes suites. Il ne faut pas s'imaginer neanmoins, qu'il soit permis d'en disposer selon ses inclinations, & par d'autres considerations que celles de servir Dieu. C'est toujours un bien consacré à Dieu, & destiné pour l'entretien de ceux qui servent effectivement l'Eglise, & qui menent une vie conforme à leur vocation ; & par consequent, quand on les donne, ou que l'on les fait donner à des personnes dont la vie est toute seculiere, & qui ne les recherchent que pour les employer à leur luxe & à leurs divertissemens, & pour vivre d'une maniere éloignée de la modestie Ecclesiastique, tous les crimes qu'ils commettent dans la dispensation de ces biens, retombent sur ceux qui les ont choisis pour cette administration, sans s'informer s'ils étoient disposés à s'en acquitter, & s'ils en savoient même les obligations.

Si l'on joint à tous ces devoirs ceux qui naissent du pouvoir que les Grans ont de remedier à divers desordres dans les grans emplois qu'ils ont. Si l'on y ajoûte ce qu'ils pourroient faire pour bannir par leur autorité, par leurs paroles, & par leur exemple le luxe, le blasphême, les débauches, le jeu, le libertinage, & un grand nombre d'autres sources de desordres & de crimes, & que l'on regle tout cela par ces

CHAP. III.

deux principes : Que les Grans sont obligés de faire tout ce qu'ils peuvent, & que l'omission de ces devoirs les rend coupables de tous les crimes qu'ils n'auront pas empêchés, on se formera quelque idée des effroyables dangers de ce ministere.

Cependant tout cet amas de pechés dont ils se chargent sans le savoir, ne se fait point sentir pendant leur vie. Le bruit qui se fait autour d'eux les étourdit, & les objets exterieurs qui les jettent hors d'eux-mêmes les empêchent de les voir. Ce sont comme des montagnes suspendues au-dessus de leurs têtes, que la misericorde de Dieu soutient encore pour leur donner lieu de se reconnoître. Mais au moment de leur mort, toutes ces montagnes fondront tout-d'un-coup sur eux, & tous les objets qui les occupent disparoissant à leurs yeux, ils ne se verront plus environnés que d'un nombre infini de gens qui leur reprocheront, ou les injustices qu'ils auront souffertes, ou les crimes où ils auront été engagés par le mauvais usage qu'ils auront fait de leur ministere.



CHAPITRE IV.

'tat des Grans est un obstacle à connoître leurs devoirs.

qu'il y a de plus terrible dans la con-
tion des Grans, est qu'en les obli-
à tous ces devoirs, elle leur sert
acles à les reconnoître, & les em-
de s'en acquitter, lors même qu'ils
noissent. Le fondement de leur état
l'ils ne sont point à eux, mais aux
s; que la grandeur & l'autorité ne
st point donnée pour en jouir & pour
ire, mais afin de s'en servir pour le
le ceux qui leur sont soumis. Mais
st difficile de faire entrer ces senti-
dans l'ame de ceux qui sont nés dans
hesses & dans les honneurs! L'incli-
des hommes corrompus est de rap-
tout à eux, & de se rendre le centre
t. C'est une tyrannie naturelle que le
a gravée au plus profond de leur
Mais les personnes de basse naissan-
peuvent pas facilement l'exercer, par-
les autres ne leur cedent pas. Ils sont
uellement avertis par la resistance
n fait à leurs desirs, que les autres
nes ne sont pas faits pour eux. Il en
ut au contraire des Grans, & princi-
ent de ceux qui le sont par leur naiss.
. Cette grandeur fait que dès leur jeu-
ils sont accoutumés à voir que tout
nde leur cede & se rend à leurs incli-

CHAP. IV.

nations, & cela leur persuade insensiblement que tous ces gens qui leur témoignent tant de déference & tant de respects, ne sont nés que pour eux, & pour contribuer ou à leur divertissement, ou à leur grandeur. Ainsi ils croient n'avoir autre chose à faire qu'à en jouir & à travailler à l'augmenter, en faisant servir à cette fin toutes les personnes qui sont dans leur dépendance: & il ne leur vient presque jamais dans l'esprit que cette grandeur, & tous ces autres biens qu'ils possedent ne sont au contraire destinés par l'ordre de Dieu, que pour servir ceux qui leur sont assujettis.

Aussi l'on voit ordinairement, que les Grans qui ont les vices des Grans sont tellement occupés de leur grandeur, & que toutes leurs pensées se renferment tellement en eux-mêmes, qu'ils ne rendent presque jamais aucun service gratuit à personne. Ils sont avares de leur recommandation comme de leur bien, de peur que s'ils obtenoient quelques graces pour les autres, on ne leur en tînt compte sur celles qu'ils esperent pour eux-mêmes: ce qui fait que leurs plus intimes amis n'osent leur demander leur faveur dans les affaires, à moins qu'ils ne l'ayent achetée par des services réels, & que ce soit plutôt une récompense qu'une grace. Ainsi ils font veritablement trafic de leur credit & de leurs paroles. Et l'on peut dire, sans leur faire tort, qu'ils ne sont que des marchans d'une condition plus relevée.

La connoissance des autres verités qui *leur* sont necessaires pour s'acquiter de leur

devoir ne leur eſt pas moins difficile à acquerir. Ils les haïſſent toutes naturellement, parce qu'elles les incommodent dans leurs paſſions. Ce ſont des liens qui les mettent à l'étroit, qui les troublent dans leurs plaiſirs, & qui leur rendent leur grandeur preſque inutile. Ainſi la corruption de leur cœur les éloigne de ces vérités, & cette corruption eſt favoriſee par tous les objets qui les environnent. Chacun ſait qu'ils n'aiment pas la verité qui les rabaiſſe, & qu'ils aiment le menſonge qui les flatte; & ainſi on s'efforce à l'envi de les tromper, parce qu'on s'aime plus qu'on ne les aime.

Il eſt vrai qu'il ſe mêle quelque choſe de cette mauvaiſe complaiſance dans la conduite que l'on tient à l'égard de tout le monde: mais on en a neanmoins infiniment davantage pour les Grans que pour les autres, car l'interêt augmente le deſir de plaire, & la crainte de déplaire à proportion que ceux avec qui on traite ſont plus capables ou de ſervir, ou de nuire, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont plus grans. Et par-là il eſt viſible, que tout degré de grandeur eſt un obſtacle à la verité, & que vouloir s'élever plus haut dans le monde, c'eſt vouloir que la verité ait plus de peine à ſe faire entendre à nous.

Mais ce n'eſt pas ſeulement la cupidité qui cache la verité aux Grans, la prudence même eſt obligée ſouvent de la couvrir, ou du moins de la temperer, afin de la proportionner à leur foibleſſe. Car la complaiſance continuelle de ceux qui les envi-

ronnement ayant produit dans leur esprit une délicatesse qui les rend incapables de souffrir la verité dans sa pureté & dans sa force, il faut par necessité ne leur en montrer qu'une partie, & leur faire plutôt entrevoir les choses que de les leur proposer expressément. On parle quelquefois sincerement & avec ouverture aux personnes du commun: mais qui l'oseroit faire à l'égard des Grans, & même qui le doit faire, à moins qu'ils ne témoignent eux-mêmes de le desirer? La verité cherche quelquefois les petits, & elle se presente à eux sans qu'ils la demandent; mais il faut que les Grans la cherchent avec grand soin, & qu'ils aillent au devant d'elle, s'ils la veulent trouver en ce monde.

CHAPITRE V.

Combien l'état des Grans leur rend la pratique de leurs devoirs difficile.

S'Il est si difficile aux Grans de connoître leurs devoirs, il ne l'est pas moins de s'en acquiter après les avoir connus. Car de quelle force n'ont-ils pas besoin pour surmonter toutes les passions injustes des hommes qui s'y opposent, & qui sont en cela favorisés par leurs propres passions? S'ils sont chargés, par exemple, de la distribution de quelques Benefices, & qu'ils veuillent suivre les loix de l'Eglise, quels obstacles n'y trouvent-ils point? Il faut rebuter ceux qui s'en croiroient obligés, & aller chercher des gens qui ne leur en auroient point d'obligation, parce qu'ils prendront ces dignités pour des charges dangereuses à leur con-

. Il faut qu'ils cherchent, non ceux CHAP.
ir font la cour dans l'esperance de V.
enir ; mais ceux qu'ils ne connois-
s, ou qui tachent de se cacher pour
qu'on les choisisse. Les Grans au-
ils jamais recherché la nomination
a Benefice pour n'en user qu'à ces
ons ? & neanmoins ils n'en peu-
ser legitimement qu'avec ces condi-

difficultés qui naissent de leur con-
, ne sont pas moins sensibles à l'é-
es devoirs communs du Christianis-
uisquels ils ne sont pas moins obli-
e les autres. Car il faut considerer
mme étant Grans ils ne laissent pas
hommes, les devoirs de leur condi-
ne les dispensent pas des devoirs &
ites de la condition commune des
es. Ils sont hommes & pecheurs,
-dire, pleins de corruption, de mi-
de tenebres, & de plaies interieures,
ivent reconnoître ces plaies ; ils y
it remedier. Ils sont orgueilleux ; ils
esoin de s'humilier. Ils sont volup-
, ils ont besoin de se mortifier. Ils
ttachés aux biens du monde, ils ont
de s'en détacher. Ils sont tout hors
mêmes & tout dissipés, ils ont be-
e se recueillir. Le moyen ordinaire de
erir de ces maladies, est de se priver
hoses qui les causent, & qui les nour-
. Mais c'est ce que leur condition ne
ermet pas. Ils ne peuvent se separer
leurs richesses, ni de leurs honneurs,
eur pompe. Ils [illegible] en état de

d'une maniere extr
que sorte miraculeu
de la grace. Il fau
dans les honneurs,
ses, penetrés de l
bonheur apparent.
autres soûtiennent p
rieurs la foiblesse de
vertu, il faut que l
surmontent par la fo
leurs vertus tous les
ricurs.

Ils ne sauroient être
position que Dieu leur
raison exige d'eux, s
dans trois ordres differ
terieur, dans l'ordre na
interieur qui dépend de
dre exterieur, ils sont
selon l'ordre naturel

font pas de même dispensés de reconnoître que peut être leurs pechés & leurs défauts les font regarder de Dieu & des Anges comme les derniers des hommes. On ne sauroit nier qu'ils ne soient obligés d'être dans ces dispositions ; mais qu'il est difficile de les allier ensemble ! L'esprit de l'homme est si étroit, qu'il ne faut presque rien pour le remplir. Ainsi il arrive d'ordinaire que la qualité de Grand leur fait presque oublier qu'ils sont hommes, & encore plus qu'ils sont pecheurs. Ils ne se regardent presque jamais que par l'ordre exterieur, par leurs richesses, par leur noblesse, par leurs charges, & ils ne regardent de même les autres hommes que par ce qui les rabaisse au-dessous d'eux. C'est une illusion qui naît comme naturellement de cet état, & qui ne se peut dissiper que par une grace extraordinaire qui les fasse rentrer en eux-mêmes, en même tems qu'ils sont attirés au-dehors avec tant de violence.

Quel moyen d'être environné de biens & d'honneurs, & de ne s'en rien attribuer ; de les regarder toujours comme n'étant point à soi, & comme servant seulement à son ministere ? Si les Grans n'avoient point de passion pour toutes ces choses, l'usage legitime leur en seroit plus facile ; mais ils en sont pleins, & ils les ont même plus violentes que les autres. Ils sont remplis de concupiscence pour les richesses, pour l'éclat, pour les plaisirs ; & ces richesses, cet éclat, ces plaisirs se presentent incessamment à eux. Ils ne peuvent pas s'en priver

CHAP. V.

absolument comme les autres, cependant il leur est aussi défendu qu'aux autres de s'y arrêter, d'en jouir, & de s'y plaire. Qui est-ce, dit l'Ecriture, qui peut toucher de la poix sans se souiller? *Qui tetigerit picem inquinabitur ab ea.* Qui peut boire de ce vin delicieux sans s'enivrer? La raison ne nous fait point d'autre réponse, sinon que cela paroît impossible; & il faut avoir recours à la foi pour ne pas desesperer absolument.

Que si ces difficultés sont très-grandes pour ceux mêmes à qui l'âge & l'experience ont pu faire sentir le neant & la vanité du monde, & tout ce qui y flatte l'esprit & les sens, & qui ayant éprouvé les amertumes qui sont mêlées avec les douceurs qu'il nous presente, ont pu en concevoir quelque sorte de dégoût: que sera-ce pour ceux qui commencent de les goûter; qui n'ont encore aucune experience des miseres attachées à tous les plaisirs; qui ont peu de connoissance des devoirs du Christianisme, & peu de vûe de leurs dangers, qui ont le coeur ouvert à tous les objets des sens qui sont propres à attirer l'estime des hommes, & qui la desirent avec passion; qui plaisent au monde, & à qui le monde plaît: qui sont entraînés vers le vice par mille tentations exterieures & interieures; & qui ont a combattre en même-tems les plus violens efforts de leur propre corruption, les charmes les plus attirans du monde, & les plus dangereux artifices des demons?

Entre tous les dangers où l'on est dan

Grans se resolvent de les surmonter en demeurant dans le monde, puisqu'il n'y a point de necessité qui ne doive ceder au danger de se perdre pour l'éternité, comme dit Tertullien : *Quæcumque necessitas minor est periculo tanto comparata.*

CHAPITRE VI.

Etat de Grandeur contraire à l'instinct du Christianisme.

TOut cela fait voir que l'état des Grans est un état violent pour des Chrétiens, & qu'il est contraire au premier instinct que l'Esprit de Dieu inspire aux ames qu'il touche. Car cet instinct est un instinct de crainte qui tend à s'éloigner des tentations. C'est un instinct de haine & d'aversion pour les objets de la concupiscence. C'est un instinct qui porte a l'imitation de la vie de Jesus-Christ sur la terre, qui a été toute contraire dans l'exterieur à celle des Grans. Et comme cet instinct demeure dans les Grans lorsqu'ils sont veritablement Chrétiens, il faut par necessité qu'ils produisent en eux un combat & une opposition interieure contre les servitudes ausquelles leur condition les engage, qui les fasse crier avec Job : *Quare misero data est lux, & vita his qui in amaritudine animæ sunt?* Pourquoi faut-il, Seigneur, qu'une ame qui devoit être toute penetrée du sentiment de sa bassesse & de sa misere, se trouve dans l'éclat & dans les honneurs, & qu'elle soit environnée d'une *Job. 3. 10.*

CHAP. V.

plaisirs par les austerités, l'avarice par la pauvreté, l'oisiveté par le travail, l'orgueil par l'obéissance & l'humilité. Ils ont appliqué les hommes à la lecture, à la priere, au silence, afin de donner entrée à la verité & à la grace. Ils ont tâché que toutes choses portassent à Dieu & détruisissent l'esprit du monde.

La vie de la Cour est dressée sur le même modelle, mais dans une fin toute contraire. Elle est toute composée de ce qui donne entrée au peché, comme l'oisiveté, le divertissement, la conversation des hommes avec les femmes, les mauvais discours, les maximes de libertinage, d'interêt, d'ambition, de colere, de vengeance, & tout ce qui excite les passions. On a tâché d'en bannir tout ce qui porte à Dieu, & à rentrer en soi-même, comme la retraite, la lecture, la priere, les bons exemples, l'occupation legitime & utile.

Que faut-il donc que les Grans fassent pour se garantir de ce danger? Prendront-ils part à cette vie? Mais s'ils s'y abandonnent, les voila perdus par cette vie même; car on ne doit pas prétendre de se sauver dans une vie toute d'oisiveté, de divertissement, de jeu, de passion. Tâcheront-ils d'y apporter quelque temperament, de donner quelque chose au monde sans s'y laisser tout-à-fait aller? Mais le monde souffrira-t-il ce partage, & ne les traitera-t-il point de ridicules? Il faudra donc le choquer en mille occasions: ce qui demande une extrême force. Mais quelque grandes que soient ces difficultés, il faut que les

Grans

Incerto divitiarum, parcequ'il ſavoit que c'étoit-là la pente, où le poids même des richeſſes les portoit. CHAP. VI.

Il eſt contraire à l'eſprit de charité, parceque la charité ne ſe regarde point elle-même, & qu'elle ſe rapporte toute aux autres : au-lieu que l'inſtinct de la grandeur, eſt de ne regarder que ſoi, & de rapporter toutes choſes à ſoi.

Enfin il eſt contraire à l'eſprit de recueillement, par la diſſipation continuelle où il engage ; à l'eſprit de penitence, par les plaiſirs qu'il fournit ; à l'eſprit de pauvreté, par l'abondance des biens du monde qui l'accompagnent ; & à l'eſprit d'humilité, par les objets d'ambition & d'orgueil qu'il preſente ſans ceſſe à l'eſprit.

Que ſi l'état de Grans eſt tel que nous l'avons repreſenté, il eſt clair qu'il peut bien être ſouffert lorſque Dieu nous l'impoſe, qu'il peut être accepté par ſoumiſſion à ſa volonté ; mais qu'il ne peut être recherché volontairement ſans préſomtion & ſans imprudence. Il faut que ce ſoit la vûe de l'ordre de Dieu & de ſa volonté qui nous y conſole, comme c'eſt ſa grace qui nous y doit ſoûtenir. C'eſtpourquoi l'Écriture en nous marquant à quoi nous nous devons porter de nous-mêmes, nous avertir qu'il ne faut pas demander à Dieu les grandes charges, ni les grans emplois : *Noli quærere à Domino ducatum, neque à Rege cathedram honoris.* Elle nous avertit de n'expoſer pas nos fautes aux yeux du peuple, en nous chargeant de le gouverner. Eccli. 7. 4.

CHAP. VI. troupe de gens qui lui veulent persuader qu'elle est heureuse ? Pourquoi faut-il qu'elle commande aux autres, elle qui devroit être assujettie à toutes les creatures ? Pourquoi faut-il qu'elle jouisse des biens du monde, elle qui devroit être toute plongée dans l'amertume de la penitence ?

Il est si vrai que l'état de grandeur est contraire par lui-même à cet instinct que l'Esprit de Dieu forme dans le cœur de tous les veritables Chrétiens, qu'il n'y a presque point de vertu chrétienne à laquelle il n'ait quelque opposition, & dont il ne nous éloigne par lui-même.

Il est contraire à l'esprit de foi, puisque la foi nous separe des choses presentes & visibles pour nous attacher aux choses invisibles & éternelles : & la grandeur au contraire nous attache aux choses visibles & temporelles, en les approchant de nous, & en les forçant de les voir & de les sentir en ce qu'elles ont de plus éclatant & de plus délicieux.

Il est contraire à l'esperance chrétienne, parceque cette vertu nous fait mettre notre confiance & notre appui en Dieu seul, au lieu que la grandeur porte d'elle même à mettre son appui & sa confiance dans les richesses, selon ce que dit le Sage : *La fortresse du riche*, c'est-à-dire, son soutien & l'objet de son esperance, *consiste dans ses richesses*, SUBSTANTIA *divitis urbs fortitudinis ejus*. Ce qui fait aussi que saint Paul recommande particulierement aux riches du monde, de ne mettre pas leur esperance dans des richesses incertaines : *Neque sperare in*

Prov. 10. 15.

1. Tim. 6. 17.

[illegible] . [illegible]
la [illegible]
s [illegible]
[illegible]
a [illegible]
& [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] est [illegible]
par la [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
s ambition & orgueil qui pre-
ns celle [illegible]
si l'etat de Gitas est tel que nous
represente, il est clair qu'il peut
e souffert [illegible] de Dieu nous l'in-
u'il peut être accepté par soumis-
à volonté ; mais qu'il ne peut être
é volontairement sans présomption
imprudence. Il faut que ce soit la
ordre de Dieu & de sa volonté qui
onsole, comme c'est la grace qui
doit soûtenir. C'estpourquoi l'E-
n nous marquant à quoi nous nous
porter de nous-mêmes, nous aver-
ne faut pas demander à Dieu les
charges, ni les grans emplois :
rere à Domino ducatum, neque à *Eccli.* 7.
hedram honoris. Elle nous avertit 4.
oser pas nos fautes aux yeux du
en nous chargeant de le gouverner.

Que les Grans ont besoin de …
vertus dans un degré h…

QUelque grans que soien…
qui sont attachés à la gr…
qui s'en trouvent chargés …
Dieu, ne doivent pas pour cel…
rage. Dieu peut aussi facilem…
surmonter les plus grandes …
1. *Reg.* 14. 6. les moindres. Il sauve, comm…
ture, aussi-bien avec peu de so…
des troupes innombrables; &…
sor infini de ses graces, il en…
tionnées à tous nos besoins…
obtenir même ces graces pro…
il faut que les Grans connoiss…
deur de leurs besoins, & qu'il…
les graces communes n'y suffis…
La foi commune, par exemp…
fit pour détacher un homme…

solide, puisqu'il faut faut qu'elle ne soit point ébranlée par les grandes secousses ausquelles ils sont exposés, & qu'elle resiste à tous les vents, & à toutes les tempêtes du monde. CHAP. VII.

Ils ont besoin d'une charité, & d'une force très-extraordinaire, & qui approche en quelque sorte de celle des Martyrs, puisqu'elle les doit rendre toujours prêts à perdre toutes choses pour l'interêt de la justice & du prochain. Ceux que Dieu tient dans l'obscurité ne sont pas exposés à ces grandes épreuves de tout perdre, ou de perdre Dieu; mais les Grans y sont continuellement exposés, & ils y doivent être toujours préparés. Il faut que leur fortune & leur grandeur ne tienne à rien, & qu'elle soit continuellement dans leurs mains, en attendant que Dieu leur presente quelque occasion de la perdre pour son service.

Il est vrai que les Grans qui se tiendroient simplement dans leurs terres & dans leurs maisons sans aspirer aux charges & aux emplois, pourroient éviter une partie de ces inconvéniens : & cela fait voir que l'état que leurs ennemis tâchent de leur procurer, est leur plus heureux état, & que les caresses & les faveurs du monde sont au-contraire les plus grans malheurs qui leur puissent arriver.

Si les devoirs ausquels ils sont obligés étoient toujours clairs, il seroit bien plus facile de les acomplir en prenant resolution de se perdre dans le monde une fois pour toutes, ce qui n'est pas si grande

... pas. Il y a
qu'il faut tolerer pour s[e]
des occasions. La co[...]
tienne n'est pas moins [...]
& la fermeté. Et s'il faut [...]
fait trahir la justice, il [...]
s'éloigner d'une certaine [...]
qui se précipite sans util[...]
Rien n'est plus difficile [...]
cernement : car sous prét[...]
dance on souffre toujour[s]
justice ; & si on ne veut [...]
rien ! en moins de rien in[...]
souffrir quelque chose, & [...]
frir. Mais qui trouvera les [...]
le temperament raisonna[...]
garder en cela ? On ne le [...]
grande lumiere ; & cette [...]
tient que par de grandes [...]
que la force necessaire po[...]
executer ce qu'elle d'[...]

succombent, s'ils ne sont plus patiens que les autres hommes. Leur ame est devenue par l'accoutumance, plus délicate & plus sensible que celle des autres : & cependant ils sont beaucoup plus en butte aux grandes disgraces : on les trouve par tout, & on leur peut nuire en mille manieres. Il n'arrive que trop souvent que ceux qui ont plus de credit se plaisent à rabaisser ceux que leur naissance & leur merite devroient élever au-dessus d'eux. Il n'y a rien sans doute de plus dur & de plus sensible que ce traitement ; ni qui porte davantage à l'impatience & à la colere. Cependant tous les remedes qu'on y pourroit apporter par la force sont funestes, injustes & criminels. Il n'y en a point d'autre que la souffrance : & si cette souffrance est chrétienne & humble, elle ne peut être l'effet que d'une très-grande patience & d'une extrême sagesse. CHAP. VII.

CHAPITRE VIII.

Que tout ce qui montre combien il est difficile aux Grans de vivre chrétiennement, fait voir l'éminence de la vertu de ceux qui satisfont aux devoirs du Christianisme malgré toutes ces difficultés.

Mais si pour satisfaire aux devoirs de la grandeur, & pour vaincre les obstacles qu'elle y apporte, on a besoin de tant de graces, & d'un si haut degré de vertu, la raison nous oblige de conclure que les

HAP. II.

Grans qui y satisfont en effet, & qui surmontent tous les obstacles de leur condition, possedent ce degré de vertu si éminent. Et c'est ce qui a porté les Saints à relever par des éloges extraordinaires les personnes de grande qualité qui ont honoré l'Eglise par leur pieté. Ils savoient assez que dans cette ligne infinie de cette durée, qui s'étend du premier moment de notre être jusques à l'éternité, la distinction des conditions n'a lieu que dans un atome imperceptible qui est l'espace de notre vie, & que dans tout le reste de ces tems infinis qui la doivent suivre, il n'y aura plus d'autre difference entre les hommes, que celle qui vient de la difference de leurs merites. Mais ils mesuroient la vertu des Grans par la grandeur des empêchemens que la grace leur avoit fait vaincre. C'est pour cette raison que saint Paulin fut comblé de louanges durant sa vie, & après sa mort par les plus grans Saints de son tems, & qu'il s'est plu luimême à relever la vertu de l'illustre Melanie dont il décrit le voyage en Italie dans une de ses lettres d'une maniere si édifiante. Quels éloges n'a-t-on point donné de même a l'Empereur Theodose, pour avoir fait ce que cent mille penitens ont fait aussibien que lui; parcequ'on supposoit qu'un Empereur avoit besoin d'une plus grande vertu que les autres pour embrasser la penitence comme les autres!

Ce n'est donc point par une complaisance humaine, mais par une lumiere spirituelle que les Saints ont témoigné une estime particuliere pour la vertu des Grans.

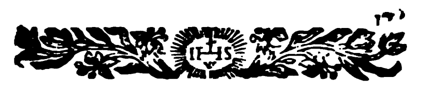
Ils les ont regardés avec raiſon comme des trophées de la grace de Jeſus-Chriſt, & comme étant plus capables que perſonne d'en faire connoître la force. En effet qu'y a-t-il de plus admirable que de voir que Dieu grave par ſon eſprit l'humilité dans des cœurs que toutes choſes portoient à l'orgueil; qu'il leur faſſe entendre ſa voix malgré le bruit & le tumulte dans lequel ils vivent; & qu'il les préſerve de la corruption du monde, pendant qu'ils reſpirent un air ſi contagieux? Quelle chaleur interieure ne doivent-ils pas avoir, puiſqu'elle eſt capable de reſiſter au froid mortel que la vie qu'ils menent dans le monde produiroit dans tous les autres? Il y a ſi loin de la vie de la Cour à la vie chrêtienne, qu'on doit juger que ceux qui ont fait ce voyage ont beaucoup de force. Que s'ils paroiſſent quelquefois plus las que ceux qui vivent dans la retraite, ce n'eſt pas qu'ils ayent moins de vigueur; mais c'eſt qu'ils ont fait plus de chemin. Ainſi ceux qui n'ont preſque rien quitté pour Dieu, & qui ne perdent rien en le ſervant, ont raiſon de s'humilier par l'exemple des Grans, & de ſe confondre dans leur lâcheté, en conſiderant les violences que les Grans ſont obligés de ſe faire pour ſurmonter les empêchemens dont ils ſont environnés.

C'eſt auſſi dans cette vûe que l'Egliſe prend plaiſir de propoſer au commun du monde la vertu des Grans, comme étant plus capable de faire impreſſion ſur leur eſprit que celle des autres. Car il eſt certain que *rien n'eſt* plus propre pour confondre *orgueil*, la délicateſſe & l'impatience des

IAP. II. petits que l'humilité, la mortification & la penitence des Grans. Leur exemple a une efficace toute particuliere, & leur grandeur n'a pas moins de force pour inspirer la vertu, qu'elle en a pour autoriser le vice. On est disposé à la regarder avec admiration, & l'on se porte facilement à imiter ce que l'on admire : c'estpourquoi il est juste que l'Eglise se serve d'eux pour le bien, comme le demon se servoit d'eux pour le mal, & qu'elle en fasse des instrumens de salut, comme il en faisoit des instrumens de dannation.

Non-seulement on doit avoir beaucoup d'estime pour leur vertu ; mais il est juste d'avoir pour eux une reconnoissance particuliere, & durant leur vie & après leur mort. Et l'on peut dire qu'il n'y a point de personnes à qui les prieres de l'Eglise soient plus dûes & puissent être plus utiles. Car si, selon la doctrine de saint Augustin, tout ce que les vivans font pour les morts ne leur sert qu'à proportion qu'ils ont merité par leurs actions, que ce qu'on feroit pour eux leur servit après leur mort ; les Grans qui ont protegé l'Eglise durant leur vie, meritent que l'Eglise prie pour eux avec d'autant plus de zele, qu'elle a plus de sujet d'esperer d'obtenir de la misericorde de Dieu l'effet de ses prieres.

cur. mort. n. 2.



DISCOURS DE FEU M. PASCAL SUR LA CONDITION DES GRANS.



UNE des choses sur laquelle feu M. Pascal avoit plus de vûes, étoit l'instruction d'un Prince que l'on tâcheroit d'élever de la maniere la plus proportionnée à l'état où Dieu l'appelle; & la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs, & d'en éviter tous les dangers. On lui a souvent oui dire, qu'il n'y avoit rien à quoi il desirât plus de contribuer, pourvu qu'il y fût bien engagé; & qu'il sacrifieroit volontiers sa vie pour une chose si importante. Et comme il avoit accoutumé d'écrire les pensées qui lui venoient sur les sujets dont il avoit l'esprit occupé, ceux qui l'ont connu se sont étonnés de n'avoir rien trouvé dans celles qui sont restées de lui, qui regardât expressément cette matiere, quoique l'on puisse dire en un sens qu'elles la regardent toutes, n'y ayant gueres de livres qui puissent servir à former

l'esprit d'un Prince que le recueil que l'on en a fait.

Il faut donc, ou que ce qu'il a écrit de cette matiere ait été perdu, ou qu'ayant ces pensées extrêmement presentes, il ait negligé de les écrire. Et comme par l'une & l'autre cause le public s'en trouve également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne qui a assisté à trois discours assez courts, qu'il fit en divers tems à un enfant de grande qualité, & dont l'esprit qui étoit extrêmement avancé étoit déja capable des verités les plus fortes, d'écrire neuf ou dix ans après ce qu'il en a retenu. Or quoiqu'après un si long-tems il ne puisse pas dire que ce soient les propres paroles dont M. Paschal se servit alors, neanmoins tout ce qu'il disoit faisoit une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'étoit pas possible de l'oublier. Et ainsi il peut assurer que ce sont au moins ses pensées & ses sentimens.

Ces trois petits discours avoient pour but de remedier a trois défauts ausquels la grandeur porte d'elle-même ceux qui y sont nés. Le premier, de se méconnoître eux-mêmes, en s'imaginant que tous ces biens, dont ils jouissent leur sont dûs, & font comme partie de leur être; ce qui fait qu'ils ne se considerent jamais dans l'égalité naturelle qu'ils ont avec tous les autres hommes.

Le second est, qu'ils se remplissent tellement de ces avantages exterieurs dont ils se trouvent maîtres, qu'ils n'ont aucun égard à toutes les qualités plus réelles & plus estimables; qu'ils ne tachent point de les acquerir, & qu'ils s'imaginent que la seule qualité

qualité de Grand merite toute sorte de respect, & n'a pas besoin d'être soutenue par celles de l'esprit & de la vertu.

Le troisiéme est, que la condition des Grans étant jointe à la licence & au pouvoir de satisfaire ses inclinations, elle en engage plusieurs à des emportemens déraisonnables, & à des dereglemens bas. De sorte qu'au-lieu de mettre leur grandeur à servir les hommes, ils la font consister à les traiter avec insolence, & à s'abandonner à toute sorte d'excès.

Ce sont ces trois défauts que M. Pascal avoit en vûe, lorsqu'il fit en diverses rencontres les trois discours que nous rapporterons ici.

I. Discours.

Pour entrer dans la veritable connoissance de votre condition, considerez-la dans cette image.

Un homme fut jetté par la tempête dans une isle inconnue, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu : & comme il avoit par hazard beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roi, il fut pris pour lui, & reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savoit quel parti prendre ; mais il se resolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut donc tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il pensoit en même-tems qu'il recevoit ces respects, qu'il n'étoit pas le *Roi que ce peuple* cherchoit, & que ce

royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée, l'une par laquelle il agissoit en Roi, l'autre par laquelle il reconnoissoit son état veritable, & que ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit; il cachoit cette derniere pensée, & il découvroit l'autre. C'étoit par la premiere qu'il traitoit avec le peuple; & par la derniere qu'il traitoit avec soi-même.

V. le 6. vol. Pensée 102.
Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hazard que vous possedez les richesses dont vous vous trouvez maître, que celui par lequel cet homme se trouvoit Roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même & par votre nature non plus que lui: & non seulement vous ne vous trouvez fils d'un Duc, mais vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hazards. Votre naissance dépend d'un mariage, ou plutôt de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais d'où dépendent ces mariages? d'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévûes.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres; mais n'est-ce pas par mille hazards que vos ancêtres les ont acquises & qu'ils vous les ont conservées? mille autres aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pu acquerir, ou les ont perdues après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous? Cela n'est pas veritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des legislateurs qui ont pu avoir de bonnes raisons pour

l'établir ; mais dont aucune certainement n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avoit plu d'ordonner que ces biens après avoir été possedés par les peres durant leur vie, retourneroient à la republique après leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre.

Ainsi tout le titre par lequel vous possedez vôtre bien, n'est pas un titre fondé sur la nature, mais sur un établissement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les loix, vous auroit rendu pauvre ; & ce n'est que cette rencontre du hazard qui vous a fait naître avec la fantaisie des loix qui s'est trouvée favorable à votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas legitimement, & qu'il soit permis à un autre de vous les ravir ; car Dieu, qui en est le maître, a permis aux Societés de faire des loix pour les partager : & quand ces loix sont une fois établies, il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cet homme, dont nous avons parlé, qui ne possederoit son royaume que par l'erreur du peuple ; parce que Dieu n'autoriseroit pas cette possession, & l'obligeroit à y renoncer, au lieu qu'il autorise la vôtre ; mais ce qui vous est entierement commun avec lui, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité & sur quelque merite qui soit en vous, & qui vous en rende digne. Votre ame & votre corps sont d'eux-mêmes indifferens à l'état de bate-

lier, ou à celui de Duc; & il n'y a nul lieu naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de-là? Que vous devez avoir, comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée, & que si vous agissez exterieurement avec les hommes selon votre rang; vous devez reconnoître par une pensée plus cachée, mais plus veritable; que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. Si la pensée publique vous élève au-dessus du commun des hommes, que l'autre vous abaisse & vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes, car c'est votre état naturel.

Le peuple qui vous admire ne connoît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle, & il considere presque les Grans comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, si vous voulez, mais n'abusez pas de cette élevation avec insolence, & sur-tout ne vous méconnoissez pas vous-même en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui auroit été fait Roi par l'erreur du peuple, s'il venoit à oublier tellement sa condition naturelle, qu'il s'imaginât que ce royaume lui étoit du, qu'il le meritoit, & qu'il lui appartenoit de droit? Vous admireriez sa sotise & sa folie. Mais y en a-t-il moins dans les personnes de qualité, qui vivent dans un si étrange oubli de leur état naturel?

Que cet avis est important! Car tous les

emportemens, toute la violence, & toute la fierté des Grans ne vient que de ce qu'ils ne connoissent point ce qu'ils sont, étant difficile que ceux qui se regarderoient interieurement comme égaux à tous les hommes, & qui seroient bien persuadés qu'ils n'ont rien en eux qui merite ces petits avantages que Dieu leur a donnés au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, & croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux; en quoi consiste cette illusion, que je tâche de vous découvrir.

II. Discours.

Il est bon, M. que vous sachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous seroit pas du, car c'est une injustice visible: & cependant elle est fort commune à ceux de vôtre condition, parce qu'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs; car il y a des grandeurs d'établissement & des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru, avec raison, devoir honorer certains états & y attacher certains respects. Les dignités & la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers: en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi cela? Parce qu'il a plu aux hommes. La chose étoit indifferente avant l'établissement: après l'établissement, elle devient juste, *parce qu'il est injuste* de le troubler.

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans les qualités réelles & effectives de l'ame ou du corps, qui rendent l'une ou l'autre plus estimable, comme les sciences, la lumiere, l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une & à l'autre de ces grandeurs ; mais comme elles sont d'une nature differente, nous leur devons aussi differens respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire, certaines ceremonies exterieures qui doivent être neanmoins accompagnées, comme nous l'avons montré, d'une reconnoissance interieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux Rois à genoux : il faut se tenir debout dans la chambre des Princes. C'est une sotise & une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles, & nous devons au contraire le mépris & l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas necessaire, parce que vous êtes Duc, que je vous estime ; mais il est necessaire que je vous salue. Si vous êtes Duc & honnête-homme, je rendrai ce que je dois à l'une & à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les ceremonies que je dois à votre qualité de Duc, ni l'estime

erite celle d'honnête homme. Mais si
tiez Duc sans être honnête homme,
is ferois encore justice, car en vous
it les devoirs exterieurs que l'ordre des
ies a attachés à votre qualité, je ne
uerois pas d'avoir pour vous le mé-
teriecur que meriteroit la bassesse de
esprit.
i'à en quoi consiste la justice de ces de-
Et l'injustice consiste à attacher les
ts naturels aux grandeurs d'établisse-
, ou à exiger les rapports d'établisse-
pour les grandeurs naturelles. Mon-
N. est un plus grand Geometre que
En cette qualité il veut passer devant
je lui dirai qu'il n'y entend rien. La
ietrie est une grandeur naturelle, elle
nde une préference d'estime ; mais les
nes n'y ont attaché aucune préference
eure. Je passerai donc devant lui, &
erai plus que moi en qualité de Geo-
. De même si étant Duc & Pair, vous
us contentiez pas que je me tinsse dé-
rt devant vous, & que vous voulus-
ncore que je vous estimasse ; je vous
is de me montrer les qualités qui me-
mon estime. Si vous le faisiez, elle
st acquise, & je ne vous la pourrois
r avec justice ; mais si vous ne le fai-
is, vous seriez injuste de me la de-
er, & assurément vous n'y réussiriez
aussiez-vous le plus grand Prince du
e.

III. Discours.

vous veux faire connoître, M. votre
ion veritable ; car c'est la chose du

monde que les personnes de votre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce à votre avis, que d'être grand Seigneur ? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, & ainsi pouvoir satisfaire aux besoins & aux desirs de plusieurs. Ce sont ces besoins & ces desirs qui les attirent auprès de vous & qui vous les assujettissent : sans cela ils ne vous regarderoient pas seulement ; mais ils esperent par ces services & ces déferences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils desirent, & dont ils voient que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance, ainsi il est proprement le Roi de la charité.

Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes sur qui vous regnez en votre maniere. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence. C'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un Roi de concupiscence. Votre royaume est de peu d'étendue, mais vous êtes égal dans le genre de royauté aux plus grans Rois de la terre. Ils sont comme vous des Rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à-dire, la possession des choses que la cupidité des hommes desire.

Mais en connoissant votre condition naturelle, usez des moyens qui lui sont propres, & ne prétendez pas regner par une autre voie que par celle qui vous fait Roi. Ce n'est point votre force & votre puissance

naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes desirs, soulagez leurs necessitez, mettez votre plaisir à être bienfaisant, avancez-les autant que vous le pourrez, & vous agirez en vrai Roi de concupiscence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin : & si vous en demeurez-là, vous ne laisserez pas de vous perdre, mais au-moins vous vous perdrez en honnête homme. Il y a des gens qui se dannent si sottement, par l'avarice, par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportemens, par les blasphémes. Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête ; mais c'est toujours une grande folie que de se danner. Et c'est pourquoi il n'en faut pas demeurer-là. Il faut mépriser la concupiscence, & son royaume, & aspirer à ce royaume de charité, où tous les sujets ne respirent que la charité, & ne desirent que les biens de la charité. D'autres que moi vous en diront le chemin ; il me suffit de vous avoir détourné de ces vies brutales où je voi que plusieurs personnes de qualité se laissent emporter, faute d'en bien connoître la veritable nature.





DE LA MANIERE D'ETUDIER CHRETIENNEMENT.

I.

LA premiere des regles que l'on peut donner sur la maniere d'étudier chrétiennement, & qui est le fondement de toutes les autres, est de regarder l'étude, non comme une occupation indifferente; mais comme une action très-importante dans notre vie, & qui étant bien ou mal faite, peut beaucoup contribuer à notre salut ou à notre perte. Et il est bon avant toutes choses de bien s'affermir dans ce principe, & d'en considerer les raisons.

II.

L'étude n'est pas une action courte & passagere; c'est une action longue, & qui se renouvelle souvent. Il est d'une extrême consequence qu'elle soit bien reglée, & que le tems que nous y employons ne soit pas perdu. Car s'il n'est pas permis de dissiper inutilement son bien; & si c'est un grand peché de perdre une somme considerable d'argent au jeu, ou à quelque autre chose non necessaire, parce que les biens temporels

ous sont donnés de Dieu, pour être la matiere de nos bonnes œuvres, & non pas de os vains divertissemens, il est encore noins permis de consumer inutilement le ems qui nous est donné pour acquerir l'éternité, & dont la perte est plus irréparable que celle de toutes les autres choses temporelles.

III.

Nous devons considerer que le tems que ous employons à l'étude est non seulement e prix de l'éternité; mais que c'est encore n present que nous recevons toujours de la nain de Dieu, & dont nous lui devons toujours une nouvelle reconnoissance; & nous ne saurions nous en acquiter qu'en employant continuellement pour lui, ce que ous recevons continuellement de lui. Enfin c'est une dette que nous contractons à tout moment, puisqu'il ne nous donne ce tems que pour en bien user, & qu'il se reserve le lroit de nous en faire rendre compte. C'est n talent & un dépôt qu'il nous confie. Il ous demandera compte de l'emploi que ous en aurons fait. Et je ne voi pas qu'on it droit d'esperer d'être reçûs favorablement le lui si nous ne lui en pouvons rendre d'autre que de lui dire: Seigneur, de ce tems que vous m'avez donné pour operer mon alut, j'en ai employé tant à lire des livres de médisance, tant à lire des romans & des comedies, tant à lire des livres qui m'étoient entierement inutiles pour mes emplois. Car si ce discours nous paroît dès-à-present ridicule, pouvons-nous esperer qu'il nous justifie devant Dieu & devant ses Anges?

exercices qui dependent plus
du corps. Or il est très-nec
tre travail soit bien reglé, pa
necessaire que notre peniten
glée, & que le travail en soit
cipale partie. Car si la pe
purifier toutes nos fautes, &
acquitter de nos dettes, ne f
que nous souiller & nous
tage, quelle esperance nou
Matt. 5. 13. *Sal evanuerit, in quo salietur*
sa force, avec quoi le sale-ra-t-
qui est de soi-même une œ
tence, est rejetté de Dieu lo
rompu par la propre volon
dire à Dieu par son Proph
Isai. 58. 3. prouvoit point les jeûnes d
qu'ils les faisoient par caprice
sie: combien sera-t-il plus
prouver & de recevoir comm
de penitence les études qui

dans les occasions des pensées & des desirs, & qui ne se reçoit jamais même sans penser : car nous pensons toujours aux choses que nous apprenons, puisque la memoire & l'intelligence sont des actions de notre ame. Elles sortent de nous par ces actions au même tems qu'elles y entrent ; & elles sont capables de nous souiller en y entrant, parce qu'elles sont toujours accompagnées de quelque complaisance & de quelque approbation insensible. Si l'on ne prend point indifferemment toute sorte d'aliment, & si l'on évite avec soin tous ceux qui nous peuvent nuire ; si l'on ne seme pas dans ses terres toutes sortes de semences, mais seulement celles qui sont utiles : combien doit-on encore apporter plus de discernement à ce qui sert de nourriture à notre esprit, & à ce qui doit être la semence de nos pensées ? Car ce que nous lisons aujourd'hui avec indifference se réveillera dans les occasions, & nous fournira, sans même que nous nous en appercevions, des pensées qui seront une source de notre salut ou de notre perte. Dieu réveille les bonnes pensées pour nous sauver, le diable réveille les mauvaises pensées dont il trouve les semences en nous, afin de nous perdre, & nous lui en donnons occasion, lorsque nous ne faisons point de scrupule de remplir notre memoire d'une infinité de choses vaines & dangereuses.

VI.

Il est d'autant plus necessaire d'apporter une *attention particuliere* à ce discernement

porcellé, de peur que notre in
nous portât à nous nourrir de
il n'en est pas de même dans
l'ame. Nous n'avons point
de goût spirituel qui distingu
mens des mauvais. Nous t
quelquefois les poisons plus ag
meilleures nourritures, tan
spirituel est corrompu. Et ain
pléer par une attention tou
à cette coruption de not
c'est une des manieres dont
pratiquer cet avertissement d
Prov. 4. 23. *ni custodia serva cor tuum.* A
avec tout le soin possible à
votre cœur. Ce qui nous doit
ler avec soin sur tout ce qui
vase si précieux.

VII.

en avons fait un theatre, & un lieu de comedie, en remplissant notre memoire de ces images profanes qui deshonorent la sainteté d'un lieu qui doit être consacré à Dieu, & qui troublent la tranquilité de nos prieres par les vains fantômes qu'elles nous presentent au tems où nous en devons être le plus dégagés?

VIII.

Il y a des poisons dans les livres, qui sont visibles & grossiers. Il y en a d'invisibles & de cachés. Il y a des livres qui sont tout empestés, & d'autres qui ne sont corrompus qu'en certaines parties. Et il y en a peu qui ne le soient en cette maniere. Car les livres sont les ouvrages des hommes; & la corruption de l'homme se méle dans la plupart de ses actions. Et comme elle consiste dans l'ignorance & dans la concupiscence, presque tous les livres se ressentent de ces deux défauts.

Ils se ressentent de son ignorance par les maximes fausses qui y sont semées. Ils se ressentent de la concupiscence, parce que les passions qui nous possedent s'impriment dans nos livres, & portent ensuite cette impression insensible jusques dans l'esprit de ceux qui les lisent.

IX.

C'est le sentiment de quelques Medecins, que dans toutes les viandes il y a toujours quelque chose de mortel. Et ils ajoûtent que toutes les maladies viennent de l'amas de cette matiere mortelle qui demeure

dans le corps après la digestion des alimens. Mais ce qui n'est peut-être pas vrai de la nourriture du corps, l'est sans doute de celle de l'esprit. Il y a peu de livres qui n'enferment quelque sorte de venin par la raison que nous avons marquée. L'homme se mêle par tout. Ainsi en lisant les livres des hommes, nous nous remplissons insensiblement des vices des hommes.

X.

Outre cette corruption qui vient des livres mêmes, il y en a une autre qui vient de nous, & qui gâte les meilleures choses que nous trouvons dans les livres. Notre cœur est un vase qui peut corrompre tout ce qu'il reçoit. Les plus utiles instructions nous peuvent être un sujet de vanité, & même d'erreur, par la fausse application que nous en pouvons faire. Si elles sont bonnes en soi, elles ne sont pas bonnes pour nous. Elles nous détournent de notre voie, & nous amusent en nous faisant quitter celles qui nous sont vraiment importantes.

XI.

Pour éviter ces diverses sortes de poisons, il faut user de divers remedes. Et premierement pour se garantir de celui qui naît de la corruption même de notre cœur, il n'y en a point d'autres que de le purifier sans cesse par les exercices d'une vie chrétienne. Il faut donc avoir dans l'esprit, que cette pureté de cœur est la principale disposition à l'étude ; comme une principale préparation d'un vase, où l'on doit verser une

jueur précieuse, est de le bien nettoyer.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis *Horat.*
cescit. *lib.* 1.
epist. 2.

Sans cela tout s'y aigrit, tout s'y corrompt, comme nous avons déja dit. Ainsi est une priere qui convient particulierement à ceux qui étudient, que celle du Prophete Roi : *Cor mundum crea in me Deus, & spiritum rectum innova in visceribus meis:* CRÉEZ *en moi, ô mon Dieu, un cœur pur; rétablissez de nouveau un esprit droit dans le fond de mes entrailles.* *Ps.* 50. 12.

XII.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise de croire avoir le cœur pur, & que par-là on soit en état de lire les choses les plus mauvaises. La force chrétienne consiste à se croire foible; & c'est une partie de la pureté, que d'apprehender beaucoup de la souiller par des lectures dangereuses. Il faut donc avec cela travailler à éviter les poisons qui se trouvent dans les lectures. S'ils sont grossiers, il faut les éviter par le retranchement de toute curiosité pour ces sortes de choses: s'ils sont subtils & imperceptibles, il faut s'adresser à Dieu par la priere, afin qu'il nous les fasse connoître, ou qu'il nous les fasse éviter, sans même que nous les connoissions. C'est pourquoi il n'y a gueres d'action qui ait plus besoin de priere que l'étude. Et c'est un grand défaut que d'en commencer aucune sans élever son esprit à Dieu, & sans le supplier de la benir & de nous preserver du danger

la vie de l'ame ; combien
core être plus soigneux de
Dieu, lorsque nous prenc
ture spirituelle, qui est enc
d'exciter en nous toutes soi
& qui le fait necessairemc
tion de Dieu n'en empêche
fes, & si la charité ne diffi
le produit.

XIII.

Par cette priere nous off
lectures & notre étude cc
qui lui est consacrée, & c
pour lui. Mais afin que nou
gile, il faut qu'elle soit since
qu'il soit vrai que ce soit
nous étudions, que le desi
le motif qui nous porte à é
soit sa volonté qui regle no

plutôt une injure à Dieu en le suppliant d'agréer une chose qui n'est pas entreprise pour lui ; ce qui seroit contraire à sa sainteté, & à sa justice.

Il est donc necessaire que notre étude, pour être digne d'être offerte à Dieu, ait Dieu même pour principe, c'est-à-dire, qu'elle naisse du desir de lui obéir. Or elle a ce principe quand nous étudions pour satisfaire à la penitence generale du travail que Dieu a imposé à tous les hommes, & que nous choisissons entre les études celles qui nous peuvent servir pour nous acquiter de nos devoirs.

Car si nous nous appliquons à des études inutiles, il est clair que la volonté de Dieu, & le desir de lui plaire n'est pas ce qui nous fait étudier, puisque cette volonté est juste, raisonnable, & non fantasque & capricieuse.

Un Juge qui étudie les choses de son métier, peut dire qu'il étudie par la volonté de Dieu. Mais s'il s'amusoit à apprendre la langue des Indiens ou des Chinois, il seroit bien difficile qu'il pût repondre sincerement à Dieu, s'il lui demandoit pour qui il fait ces sortes d'études : Seigneur, c'est pour vous que je les fais.

XIV.

Il ne faut pas pourtant porter cette regle si avant, que l'on ait du scrupule de toutes les études qui ne se rapportent pas directement à notre profession. Car pourvu que nous y employions le tems necessaire pour nous y rendre habiles, on a quelque *liberté* pour le reste des études, pour-

vu que l'on n'en abuse pas. Et le moyen de n'en pas abuser est de les rapporter à quelque chose d'utile en soi, & qui nous puisse servir, comme à savoir l'histoire, à écrire, à parler; parceque ce sont des professions generales qui ne sont pas incompatibles avec notre profession particuliere.

X V.

Il ne faut pas même entendre ces maximes avec cette rigueur, que l'on s'imagine que ce soit un mal de prendre plaisir à son étude, & d'en faire même où l'on recherche en quelque façon le divertissement de l'esprit. Car si ces études qui nous divertissent sont d'ailleurs dans l'ordre de nos devoirs, c'est un soulagement que Dieu accorde à notre foiblesse; nous devons nous servir de ce moyen pour y avancer davantage, étant certain que les études que l'on fait avec plaisir entrent bien plus avant dans la memoire, que celles que l'on fait avec dégoût & avec chagrin.

Pour les lectures de pur divertissement, comme celles des livres de voyages, de medailles, &c. elles peuvent être legitimes en la maniere que les divertissemens sont legitimes, c'est-à-dire, pour remettre notre esprit lorsqu'il est fatigué & abbatu par des études serieuses, pour le renouveler & pour l'occuper lorsqu'il n'est pas capable d'autre chose. Mais il faut avoir soin que ces divertissemens ne soient point en eux-mêmes dangereux, & que de plus on ne s'y accoutume pas de telle sorte, que l'on se lasse facilement des lectures serieuses.

ourquoi il faut un peu souffrir de
le avant que d'avoir recours à ces for-
remedes.

XVI.

vûe qui nous fait regarder l'étude
e une penitence & un travail que
nous impose, nous découvre aussi la
t des dispositions que nous devons
orter, qui se peuvent reduire à cel'es-
vailler fidellement, exactement, per-
mment. La fidelité consiste à s'appli-
autant que l'on peut, aux mêmes
, aux mêmes études, afin d'hono-
ieu par l'ordre de nos études, aussi-
que par nos études mêmes, & de ne
er point surmonter à la paresse, qui
porteroit à employer inutilement le
que nous avons destiné à nos études.
titude consiste à faire les choses aussi
que nous le pouvons faire, en con-
it que c'est pour Dieu que nous les
, & qu'il merite bien toute notre ap-
on. Et la perseverance consiste dans
ntinuation d'une même sorte d'étude,
u'elle nous est utile, en évitant ainsi
stance qui est si naturelle à l'amour
. Il est bon pour cela de se souvenir
te parole du Prophete : *Maledictus*
it opus Dei fraudulenter. MAUDIT ce- *Jerem.*
fait l'œuvre de Dieu avec fraude & *48. 10.*
ment: & de celle du Sage : *Qui mollis* *Prov. 18.*
solutus est in opere suo, frater est sua *9.*
dissipantis. CELUI *qui est mou &*
ans son ouvrage, est frere de celui qui
ce qu'il fait. La premiere doit retran-
negligence par laquelle on dérobe à

ces que l'on fait chrétiennement.

XVII.

Il ne faut pas s'imaginer que la
l'étude soit une vie facile. Ceux qu
ront une épreuve serieuse trouvere
contraire que la vie d'une étude to
re est la plus penible de toutes les
que les autres le sont presque à pro
qu'elles approchent davantage de
La raison en est, qu'il n'y a rien
contraire à la nature que l'uniform
repos, parceque rien ne nous don
de lieu d'être avec nous-mêmes. L
gement & les occupations exterieu
emportent hors de nous & n
vertissent en faisant que nous ne
blions nous-mêmes. De plus ce
des morts est toujours un peu mort
rien qui pique vivement notre ame
pre, & qui reveille fortement nos p
Il est destitué d'action & de mou

ıerances, & tout cela contribue à
:r étrangement l'amour-propre, qui
pas satisfait, répand la langueur & le
dans toutes les actions.
ce qui fait qu'on souffrira plus fa-
ıt la vie d'un Capucin, qu'une entr-
:aire dans une chambre. Il est plus
l'être soldat ou marchand, d'aller
r, de hazarder sa vie, que de vivre
repos d'une solitude reglée. Pour-
:la ? Parcequ'il n'y a rien de si diffi-
e de se souffrir & de se sentir, &
›n fait toutes choses pour l'éviter.
onc qu'on a choisi ce genre de vie,
se resoudre en même-tems de com-
a langueur & la paresse. Car l'amour-
qui veut avoir son compte, tâche
agner d'un côté ce qu'il pert de l'au-
nsi ne pouvant jouir de l'agitation
satisferoit le plus, il veut au-moins
:e l'exemtion de travail & de peine,
ous entraîne de ce côté-là avec vio-
C'estpourquoi, si l'on n'y prend gar-
vie de l'étude porte au relâchement
ı mortification, à la paresse & à tou-
suites, & il est besoin d'un effort
ıel pour s'en préserver.

XVIII.

.ut combattre ces vices & directe-
& par adresse. On les combat direc-
: par toutes les raisons qui peuvent
en nous une ardeur nouvelle; par
ısideration des fatigues & des peines
at jointes à tous les emplois du mon-
: par la crainte d'être du nombre de
›ut *il est dit, qu'ils ne sont point dans* Ps. 92.

vie que par parties, c'est
siderer qu'une entreprise
on voit la fin, comme cel
ture ou de quelque ouvi
pas long-tems, en n'étenc
plus loin alors. Après cette
viendra une autre, & c
n'est pas accablé. En un n
In 1. l'égard de l'étude ce que
Reg. lib. conseille de faire à l'égard
5. *c.* 1. *n.* est de commencer par jeû
5. *tom.* 3. mettre à son corps quelque
l'avenir. Il faut ainsi com
dier, & se promettre quelq
quand on aura fait quelque
rable. Et il n'est pas toujc
se l'accorder effectivement
que dans les études on ava
davantage en reculant un
poussant pas son esprit à l

fins ; l'une particuliere qui dépend de plusieurs circonstances, & qui peut ainsi être differente, selon les differentes personnes qui s'appliquent à l'étude ; l'autre generale & commune à tous, qui est de donner à son ame la nourriture qui lui est necessaire pour subsister dans la voie de Dieu ; de peur de tomber dans l'état dont le Prophete parle, quand il dit : *Percussus sum ut fœnum, & aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.* J'AI *été frappé comme l'herbe : & mon cœur s'est desseché, parceque j'ai oublié de manger mon pain.* Ce pain de l'ame c'est les instructions solides de la pieté, que saint Chrysostome juge si necessaires, qu'il n'a pas craint de dire dans l'Homelie 3. du Lazare : PERSONNE *ne peut être sauvé s'il n'est continuellement occupé à la lecture spirituelle.* Et quoiqu'on ne doive pas prendre ces paroles à la rigueur, Dieu suppléant dans les ignorans à cet exercice par d'autres exercices de travail, de penitence & d'humiliation, qui étant fait avec un esprit de pieté, sont une excellente lecture, elles doivent néanmoins faire comprendre aux personnes qui sont capables de s'occuper à la lecture, combien c'est un grand défaut à eux d'employer tout leur tems à des études qui se rapportent aux autres, & de n'en faire jamais qui se rapportent directement à eux-mémes. Sans doute qu'il est très-difficile de se sauver dans une telle disposition, & qu'en la considerant bien on ne trouvera pas d'excès dans les paroles de saint Chrysostome. Car il est certain que nous avons toujours

Ps. 101. 3.

re, c'est de mediter la parole de l
dans l'Ecriture, soit dans les au
de pieté, n'y ayant rien qui soit
pre pour resister à l'esprit & aux
du monde.

XX.

Le monde nous parle en mille
Il nous fait entendre sa voix
presque par toutes les creatures
Eccli. 9. 20. servent de pieges, selon le Sag
cours commun des hommes est
sur la concupiscence, & non su
Ce que l'on y appelle bien, honr
sir, fidelité, mal, misere, infa
les objets que la concupiscence
fuit, & ausquels elle a attaché ses
moyen donc de resister à l'impress
tinuelle de ce langage du mon
n'a soin d'écouter Dieu qui nous

en y recevant une infinité de choses qui ont été écrites par l'esprit du diable, dans le dessein de tromper les hommes par un faux agrément qui nous rend les vices aimables lorsqu'ils sont representés avec un tour ingenieux. Que si l'on ne penetre pas d'abord la beauté & la profondeur de l'Ecriture, la lecture ne laisse pas d'en être utile, pourvu qu'on la fasse avec respect, & que l'on attribue à son ignorance, & non à l'Ecriture même, le peu de goût & le peu d'ouverture que l'on y a. Car c'est à l'égard de ceux qui sont dans cette disposition respectueuse qu'on doit entendre ce que dit Origene : « Si le son, dit-il, des paroles de « l'Ecriture frappe quelquefois vos oreilles, « sachez que la premiere utilité que vous en « recevez, est que d'entendre simplement « ces paroles, cela vous tient lieu d'une « priere qui chasse loin de vous le venin des « puissances ennemies qui vous attaquent ; « & ce que dit saint Chrysostome dans « l'Homelie 3. du Lazare : Encore que vous « n'entendiez pas ce qui est enfermé dans « l'Ecriture, la lecture ne laisse pas d'imprimer dans votre esprit plusieurs effets « de grace & de sainteté. «

XXII.

Il faut donc avoir dans l'esprit, que les autres sciences ont leur tems separé, & qu'il est permis de les quitter quand on en a appris autant qu'il nous étoit necessaire ; mais que l'étude de la morale chrétienne que l'on doit faire dans l'Ecriture & dans les livres des saints, ne se doit jamais quitter, & qu'elle doit durer autant que

la vie, sans qu'on puisse jamais dire qu'on en est assez instruit. Car il ne suffit pas de savoir ces verités d'une maniere speculative, ni qu'elles soient cachées dans quelques recoins de notre memoire, il faut qu'elles soient vives & presentes à notre esprit, & qu'elles se presentent lorsqu'il est question de les mettre en pratique : ce qui ne se peut faire, si nous n'avons soin de les renouveler sans cesse, & si nous ne tâchons de les imprimer, non-seulement dans notre memoire, mais aussi dans notre cœur.



TRAITE'
DE
L'EDUCATION
D'UN
PRINCE.

PREMIERE PARTIE.

[Cont]enant les vûes generales que l'on doit avoir pour bien élever un Prince.

I.

UN jeune Prince est un enfant de Dieu, destiné par la providence divine à des emplois très-importans, mais très-dangereux, & qui peut être un grand [inst]rument de la misericorde ou de la colere [de] Dieu sur les hommes.

II.

[S]on éducation doit avoir pour but de le [ren]dre capable de s'acquiter de tous les de[voir]s ausquels sa condition l'engage, & de [le p]réparer à tous les dangers ausquels cette [con]dition l'expose.

III.

Un Prince n'eſt pas à lui, i
Dieu le donne aux peuples
Prince : il leur eſt redevable
tems. Et ſi-tôt qu'il eſt capab
nement, il commet une doub
ne s'applique avec tout le ſoi
aux études & aux exercices q
le diſpoſer à s'acquitter des
Prince. Car il ne ſe fait pas ſ
à ſoi-même en abuſant d
mais il fait tort à l'Etat auquel i

IV.

Ceux qui ſont chargés de ſo
en commettent encore une plu
ne lui en procurent la meille
digne d'un Prince qu'il leur eſt
outre l'injuſtice qu'ils comme
ce Prince & envers l'Etat, ils ſe
core participans de toutes les
auroit pu être preſervé par u
cation.

V.

VI.

Il est certain qu'un des principaux soins le ceux qui sont chargés de cette éduca-on, doit être de faire un bon choix de :lui ou de ceux à qui ils doivent confier éducation d'un jeune Prince; mais il est npossible de n'y agir pas témerairement, l'on ne sait quelles qualités sont necessai-es pour cet emploi.

VII.

Le mauvais choix que l'on fait quelque-ois dans ces rencontres, vient de la basse lée que l'on a de ce qui est necessaire à un omme qui entreprend d'elever un Prince. a plupart croient qu'il suffit qu'il ne soit oint vicieux, & qu'il ait quelque connois-inces des belles lettres:d'autres desirent par-culierement qu'il soit habile dans l'Hist-ire. Il y en a qui cherchent des gens qui ichent parfaitement les Mathematiques; 'autres y considerent principalement ce que on appelle savoir le monde. Enfin on ne : propose d'ordinaire que des vûes parti-ilieres & basses, qui ne répondent en au-ine sorte à la grandeur de la fin que l'on oit avoir.

VIII.

Il est facile de reconnoître que toutes ces ües sont petites, & qu'elles ne sont nulle-ient proportionnées au but que l'on doit : proposer en instruisant un jeune Prin-e; puisqu'un homme peut avoir toutes es qualités, & être neanmoins un mal-iabile homme; & qu'un Prince peut être ort bien instruit dans les Langues, dans Histoire & dans les Mathematiques, &

de l'Hiſtoire pour les P
ſon, puiſqu'elle leur pe
pourvu qu'on la leur
faut. Mais ſi on n'y ap
ment neceſſaire, elle leur
qu'elle ne leur ſert. Ca
d'elle-même qu'un am
Les gens dont on y parl
naire vicieux, imprudens
actions ſont ſouvent ra
écrivains peu judicieux,
ment les choſes par cap
priment par leurs diſcou
modelles, & mille fauſſe
l'eſprit de ceux qui les li
nement.

X.

Un Précepteur qui aura
exact, rendra encore cett
coup plus dangereuſe. Il

vaises, selon le tour qu'on y donne. La vie des méchans peut être aussi utile que la vie des Saints quand elle est bien proposée, qu'on en fait voir la misère, & qu'on en inspire l'horreur. Et la vie des Saints peut être aussi dangereuse que celle des méchans, quand on la propose d'une maniere qui porte, ou à en abuser, ou à la mépriser.

XII.

Les sciences ont leurs utilités & leurs inutilités, principalement pour des Princes, & on les peut apprendre toutes d'une maniere basse & d'une maniere relevée. Peu de personnes en savent faire la difference. Cependant il est si important de la faire, qu'il vaut souvent mieux les ignorer absolument, que de les savoir bassement, en s'enfonçant dans ce qu'elles ont d'inutile. Il y a peu de personnes dont on puisse dire ce que Tacite dit d'Agricola : *Retinuit quod est difficillimum ex sapientia modum.* IL *tint toujours dans l'étude de la sagesse ce qu'il y a de plus difficile, qui est son juste milieu.* La plupart de ceux qui y sont les plus habiles, sont ceux qui en jugent le plus mal, parcequ'ils en font l'objet de leur passion, & qu'ils mettent leur gloire dans l'exactitude, & non dans l'utilité de ces connoissances. Il y a de fort habiles Mathematiciens qui croient que c'est la plus belle chose du monde, que de savoir s'il y a un pont & une voûte suspendue autour de la planette de Saturne. Un Prince doit savoir ce que l'on en dit, car ces connoissances ne coûtent gueres. *Mais si on ne lui apprend en même-tems*

Cela fait voir que
ſencielle à un Préc
à un Prince, eſt ur
n'a point de nom,
point à une certain
pas ſimplement d'êtr
dans les Mathemati
gues, dans la Politi
phie, dans les certair
rêts des Princes : on p
la. Il n'eſt pas nece
chargé de l'inſtructio
tre tout ; il ſuffit qu'il
tout. Il faut même par
ſoulager, & que pen
à certaines choſes,
moin de ce qui lui eſt
Mais on ne ſupplée po
ſencielle qui le rend c
on ne l'emprunte poi

s'il rabaisse ce qui est bas, qu'il fait sen-
· ce qui est grand, qu'il juge sagement
équitablement de tout, qu'il propose
s jugemens d'une maniere agréable &
oporuionnée à ceux à qui il parle; &
fin qu'il tourne en toutes choses du
té de la verité l'esprit de celui qu'il in-
ruit.

XV.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il le fasse
ujours par des reflexions expresses, ni
s'il s'arrête à tout moment à donner des
gles du bien & du mal, du vrai & du
ux; il le fait au-contraire presque tou-
urs d'une maniere insensible. C'est un
ur ingenieux qu'il donne aux choses, qui
pose en vûe celles qui sont grandes & qui
eritent qu'on les considere, qui cache
lles qu'il ne faut point faire voir, qui
nd le vice ridicule, la vertu aimable, qui
rme l'esprit insensiblement à goûter & à
uir les bonnes choses, & à avoir du dé-
oût & de l'aversion pour les mauvaises.
e sorte qu'il arrive très-souvent que la
ême histoire & la même maxime qui sert
former l'esprit quand elle est proposée
r une personne habile & judicieuse, ne
t au-contraire qu'à le gâter quand elle
t proposée par une personne qui ne l'est
s.

XVI.

Les Précepteurs ordinaires ne se croient
ligés d'instruire les Princes qu'à certai-
s heures, & lorsqu'ils leur font expresse-
nt ce qu'ils appellent leçon; mais cet

hommes dont nous parlons n'a point d'heure de leçon, ou plutôt il fait à son disciple une leçon à toute heure. Car il l'instruit souvent autant dans le jeu, dans les visites, dans les conversations, dans les entretiens qu'on a à table avec ceux qui y sont presens, que lorsqu'il lui fait lire les livres; parcequ'ayant pour principal but de lui former le jugement, les divers objets qui se presentent y sont souvent plus avantageux que les discours étudiés, n'y ayant rien qui penetre moins l'esprit que ce qui y entre sous l'image peu agreable de leçon & d'instruction.

XVII.

Comme cette maniere d'instruire est insensible, le profit que l'on en tire est aussi en quelque sorte insensible, c'est-à-dire, qu'on ne l'apperçoit pas par des signes grossiers & exterieurs; & c'est ce qui trompe les personnes peu intelligentes, qui s'imaginent qu'un enfant instruit en cette maniere n'est pas plus avancé qu'un autre; parcequ'il ne fait pas peut-être mieux faire une traduction de Latin en François; ou qu'il ne repete pas mieux une leçon de Virgile; & ainsi ne jugeant de l'instruction de leurs enfans que par ces bagatelles, ils feront souvent moins d'état d'un homme vraiment habile, que d'un autre qui n'aura qu'une science basse & un esprit sans lumiere.

XVIII.

Ce n'est pas que dans l'instruction des *Princes*, on doive negliger les choses communes, & qu'on ne doive leur apprendre les

les Langues, l'Histoire, la Chronologie, la Geographie, les Mathematiques, & même la Jurisprudence jusques à un certain point. Il faut regler leurs études comme on les regleroit à d'autres personnes. Il faut tâcher de les rendre laborieux. Il faut les faire passer d'une occupation à une autre, sans laisser aucun vuide ni aucune inutilité. Il faut ménager avec adresse toutes les occasions de leur faire apprendre diverses choses. Il faut, s'il est possible, qu'ils n'ignorent rien de ce qui est celebre dans le monde. Tout cela est bon, utile & necessaire en soi, pourvu que l'on ne s'y arrête pas comme à la fin de leur instruction, & que l'on s'en serve à former leurs moeurs & leur jugement.

XIX.

Former le jugement, c'est donner à un esprit le goût & le discernement du vrai; c'est le rendre délicat à reconnoître les faux raisonnemens un peu cachés; c'est lui apprendre à ne se pas éblouir par un vain éclat de paroles vuides de sens, à ne se payer pas de mots, ou de principes obscurs, à ne se satisfaire jamais qu'il n'ait penetré jusques au fond des choses; c'est le rendre subtil à prendre le point dans les matieres embarassées, & à discerner ceux qui s'en écartent; c'est le remplir de principes de verité qui lui servent à la trouver dans toutes choses, & principalement dans celles dont il a le plus de besoin.

XX.

Il faut qu'un Précepteur intelligent tâche de rendre un Prince également délicat dans

les choses & dans les manieres. Car comme il y a des choses fausses, il y a aussi de fausses manieres, c'est-à-dire, des manieres qui font dans l'esprit des autres des effets tout contraires à ceux qu'on y voudroit faire. Ceux qui ne s'appliquent qu'aux choses, deviennent grossiers dans les manieres, & ceux qui ne s'appliquent qu'aux manieres, sont d'ordinaire peu intelligens dans les choses. Le premier est ordinaire aux gens de retraite, & l'autre est fort ordinaire aux gens du monde. Un Prince doit éviter tous ces deux défauts, parce qu'il a besoin de connoître la verité, & de la faire goûter aux autres. Et quoiqu'il doive être assez intelligent & assez équitable pour reconnoître & pour honorer la verité, lors même qu'elle est proposée avec des manieres desagréables, il doit extrêmement éviter de la proposer de cet air, parce qu'il en détruiroit le fruit, à l'égard de la plupart du monde.

XXI.

Enfin il lui faut faire remarquer qu'il y a du faux par tout; qu'il y a une fausse valeur, une fausse honnêteté, une fausse liberalité, une fausse galanterie, une fausse éloquence, une fausse raillerie, de faux agrémens. Il faut y regarder de bien près pour ne pas prendre l'un pour l'autre; & il est fort difficile qu'on ne s'y méprenne lorsqu'on n'a point de regle pour en juger, & que l'on ne fait que suivre l'impression des autres.

XXII.

La morale est la science des hommes, &

particulierement des Princes, puisqu'ils ne sont pas seulement hommes ; mais qu'ils doivent aussi commander aux hommes, & qu'ils ne le sauroient faire, s'ils ne se connoissent eux-mêmes & les autres dans leurs défauts & dans leurs passions, & s'ils ne sont instruits de tous leurs devoirs. C'est donc dans cette science qu'ils les faut principalement former. Comme l'usage en doit être continuel, l'étude en doit être continuelle. On ne sauroit trop tôt la commencer, parce qu'on ne peut trop tôt commencer à se connoître, & elle est d'autant plus commode, que toutes choses y peuvent servir. Car on trouve par tout les hommes & leurs défauts.

XXIII.

Il faut tâcher non-seulement de leur apprendre les veritables principes de cette science, mais aussi de leur en faire connoître la necessité, & de leur en inspirer l'estime & l'amour, en leur faisant sentir le malheur effroyable de la plupart des Grans, qui passent leur vie dans une ignorance terrible de ce qui leur est plus important ; qui ne savent ce qu'ils font, ni où ils vont ; qui croient n'avoir autre chose à faire dans le monde que d'aller à la chasse, se divertir, ou former des desseins ambitieux pour l'agrandissement de leur maison, & qui après avoir ainsi vêcu dans une illusion continuelle durant le petit espace d'une miserable vie, voient disparoître au moment de leur mort, tous ces vains fantômes, qui les avoient occupés, & tombent pour jamais dans l'extrémité de la misere.

Voyez le Discours de la necessité de ne vivre pas au hazard.

XXIV.

Voyez le Traité de la Grandeur, & les trois Discours de M. Pascal.

Il faut les instruire & des devoirs generaux des hommes, & des devoirs particuliers des Princes, & de l'alliance de ces devoirs, & sur-tout il faut essayer de prévenir cet oubli où les Grans tombent insensiblement, de ce qui leur est commun avec tous les autres hommes, en n'attachant leur imagination qu'à ce qui les en distingue. Pour cela il est necessaire de leur faire bien comprendre la veritable nature de toutes ces choses, ce que c'est que la grandeur, son origine, sa fin, ce qu'elle a de réel, ce qu'elle a de vain, ce que les inferieurs doivent aux Grans, ce que les Grans doivent aux inferieurs, ce qui les rabaisse ou les éleve devant Dieu & devant les hommes.

XXV.

Comme l'affection des hommes est necessaire au ministere auquel les Princes sont appellés, on les doit instruire avec grand soin de ce qui l'attire ou qui l'éloigne, de ce qui gagne ou choque les esprits, de ce qui plaît ou déplaît au monde. Il leur faut découvrir les sources cachées de tous ces effets, & les secrets ressorts qui causent ces differens mouvemens, afin qu'ils les sachent faire jouer selon le besoin qu'ils en auront. Mais en même tems il leur faut faire connoître combien cette petite adresse est vaine quand on ne s'y propose point d'autre fin que celle de faire réussir quelques desseins de fortune, ou de jouir de la satisfaction d'être aimé. Et c'est pourquoi il leur faut montrer que toutes ces actions

se peuvent pratiquer par des vûes plus hautes & plus relevées, & que l'on peut les rendre infiniment plus utiles pour le ciel, qu'elles ne le sont pour le monde.

Les Grans, par exemple, sont obligés par leur condition même, d'être dans un exercice continuel de civilité ; & quand ils s'en acquittent comme il faut, elle leur sert beaucoup à attirer l'estime & l'amour des hommes : mais cet exercice n'est pour la plupart d'entr'eux qu'un amusement très-vain. Comme ils la pratiquent inégalement, & qu'ayant une extrême complaisance pour les uns, ils ont une extrême fierté pour les autres, il arrive souvent qu'ils ne réussissent pas dans les desseins de se faire aimer. Et quand ils y réussiroient, ce succés ne leur pourroit procurer que de fort petits avantages. Mais ces mêmes offices de civilité pratiqués par d'autres vûes, c'est-à-dire, par des vûes de charité, peuvent devenir un exercice continuel de vertu, & ils produisent même plus certainement par ce moyen cet effet temporel que l'on y recherche ordinairement, qui est de gagner l'affection de ceux à qui on les rend.

Voyez le Traité de la civilité chrétienne.

XXVI.

Enfin on leur doit faire remarquer dans toutes les actions particulieres, que les loix de Dieu sont si justes & si saintes, qu'il n'y a point de voie plus propre pour attirer l'admiration des hommes, que de pratiquer la vertu chrétienne d'une maniere haute & heroïque ; & que les qualités & les actions qui déplaisent davantage à Dieu, comme

l'insolence, l'orgueil, l'injustice, l'emportement, sont aussi celles qui attirent le plus le mépris & l'aversion des hommes. Il n'y a rien de si aimable qu'un homme qui ne s'aime point, & qui rapporte tout à Dieu & au service des autres, en quoi consiste la pieté d'un Chrétien; ni rien de si haïssable qu'un homme qui n'aime que soi-même, & qui rapporte tout à soi, en quoi consiste le déreglement de l'homme.

XXVII.

Mais quoique cette étude doive être la principale & la plus continuelle de celles où l'on applique les Princes, il faut neanmoins que cela se fasse d'une maniere si proportionnée à leur âge & à la qualité de leur esprit, que non seulement ils n'en soient pas chargés, mais même qu'ils ne s'en apperçoivent pas. Il faut tacher qu'ils sachent toute la Morale, sans savoir presque qu'il y ait une Morale, ni qu'on ait eu dessein de les en instruire, ensorte que lorsqu'ils l'étudieront dans le cours de leurs études, ils s'étonnent de savoir par avance beaucoup plus que ce qu'on y enseigne.

XXVIII.

Rien n'est plus difficile que de se proportionner ainsi à l'esprit des enfans; & c'est avec raison qu'un homme du monde dit, que c'est *l'effet d'une ame bien forte & bien élevée, de se pouvoir accommoder à ces allures pueriles.* Il est facile de faire des discours de morale pendant une heure: mais d'y rapporter toujours toutes choses, sans qu'un

Montagne.

enfant s'en apperçoive & s'en dégoûte, c'est ce qui demande une adresse qui se trouve en peu de personnes.

XXIX.

Il y a deux choses dans les vices: le déreglement qui les rend desagréables à Dieu: la sotise ou le ridicule, qui les rend méprisables aux hommes. Les enfans sont d'ordinaire peu sensibles à la premiere: mais on leur peut faire beaucoup sentir la seconde, par mille manieres ingenieuses que les occasions fournissent. Ainsi en leur faisant haïr les vices comme ridicules, on les préparera à les haïr comme contraires aux loix de Dieu: & l'on diminuera cependant l'impression qu'ils font sur leurs esprits.

XXX.

On doit considerer, que le tems de la jeunesse est presque le seul tems où la verité se presente aux Princes avec quelque sorte de liberté. Elle les fuit tout le reste de leur vie. Tous ceux qui les environnent ne conspirent presque qu'à les tromper, parce qu'ils ont interêt de leur plaire, & qu'ils savent que ce n'en est pas le moyen, que de leur dire la verité Ainsi leur vie n'est pour l'ordinaire qu'un songe où ils ne voient que des objets faux & des fantômes trompeurs. Il faut donc qu'une personne chargée de l'instruction d'un Prince, se represente souvent que cet enfant qui est commis à ses soins, approche d'une nuit où la verité l'abandonnera; & qu'il se hâte ainsi de lui dire & de lui imprimer par avance

dans l'esprit, tout ce qui lui est plus necessaire pour se conduire dans les tenebres que sa condition apporte avec soi par une espece de necessité.

XXXI.

Il ne faut pas se contenter de lui éclairer l'esprit par plusieurs principes de verité qui l'aide à se conduire & à se regler dans ses actions ; mais il faut lui inspirer en general l'amour de la verité en toutes choses, & un extrême desir de n'être point trompé. Il faut tâcher de lui faire bien comprendre qu'il est impossible qu'il ne le soit toute sa vie, s'il ne témoigne a tous ceux qui l'approcheront, qu'il n'aime rien tant que la verité, & qu'il ne hait rien tant que le mensonge & la tromperie.

XXXII.

Voyez le Traité où l'on fait voir combien les discours des hommes sont dangereux.

Il y a des gens qui trompent les autres par interêt & sans se tromper eux-mêmes ; mais il y en a aussi une infinité d'autres qui ne font que leur communiquer leurs propres erreurs, c'est-à-dire, les fausses idées & les fausses opinions dont ils ont l'esprit rempli. Et comme la vie des Grans se passe presque toute dans un commerce continuel avec les hommes, ils sont aussi plus exposés que les autres à ce danger ; de sorte que s'ils n'y prennent garde, ils réunissent en eux toutes les faussetés qui sont separées dans les autres hommes. Il faut donc faire connoître à celui qu'on instruit, l'interêt qu'il a de se garantir non-seulement de la tromperie artificieuse, maligne & interessée de ceux qui tacheront de le surprendre ; mais

aussi de cette autre tromperie, que l'on peut appeller de bonne foi, qui se communique par les discours de presque tous ceux avec qui il sera obligé de vivre, qui étant pleins eux-mêmes de faussetés qu'ils ne connoissent pas, les font passer sans le savoir dans l'esprit des autres par leurs entretiens.

XXXIII.

Si les trompeurs de ce dernier genre sont plus aimables que les autres, ils sont aussi plus dangereux. Car ils ne se contentent pas de nous ôter la connoissance de plusieurs faits particuliers à quoi les autres s'attachent principalement; mais ils nous ôtent même celle des principes par lesquels on en doit juger; & en nous inspirant mille fausses maximes, ils nous corrompent l'esprit & le cœur. Il faut donc le porter à être également en garde contre les uns & les autres, & à regarder comme le plus grand des malheurs celui d'être privé de la lumiere de la verité par laquelle on doit conduire sa vie, & sans laquelle il est impossible de ne s'y pas égarer, & de ne pas tomber dans les précipices qui sont la fin de ce funeste égarement.

XXXIV.

Il faut prévoir en particulier les causes ordinaires des malheurs des Grans, & tâcher de le prémunir de ce côté-là; & sur tout il faut lui inspirer une horreur extrême des guerres civiles & de toutes sortes de brouilleries, qui sont pour les Princes des sources de maux presque irreparables, & des abysmes sans fond.

XXXV.

Il est necessaire de bien connoître les défauts de celui qu'on instruit ; c'est-à-dire, qu'il faut bien remarquer la pente de sa concupiscence, afin de se servir de toutes sortes d'adresses pour la diminuer par le retranchement de tout ce qui la fortifie, en distinguant toujours avec soin les défauts passagers & que l'âge emporte, d'avec ceux qui s'accroissent par l'âge même.

XXXVI.

On doit avoir pour but, non seulement de le préserver des chutes, mais de répandre dans son esprit certaines semences qui le puissent aider à s'en relever, s'il étoit si malheureux que de s'y laisser aller. Et ces semences sont les verités solides de la Religion, principalement sur la maniere de se rétablir dans l'innocence qu'on a perdue. Car quoique ces verités s'obscurcissent quelquefois par l'enivrement du monde lorsque les jeunes Princes commencent à le goûter ; elles se réveillent aussi quelquefois dans la suite, quand il plaît à Dieu de les regarder d'un œil de misericorde.

XXXVII.

Il n'est pas seulement necessaire de former, autant que l'on peut, leur esprit à la vertu ; mais il est encore necessaire d'y plier leur corps, c'est-à-dire, qu'il faut tâcher qu'il ne leur serve point d'empêchement à mener une vie reglée, & qu'il ne les entraine point par son poids au déreglement & au desordre.

Car il faut savoir que les hommes étant composés d'esprit & de corps, le mauvais

pli que l'on donne au corps dans la jeunesse, est souvent dans la suite de la vie un très grand obstacle pour la pieté. Il y en a qui s'accoutument à être si remuans, si impatiens, & si prompts, qu'ils deviennent incapables de toutes les occupations uniformes & tranquiles: d'autres se rendent si délicats, qu'ils ne sauroient souffrir tout ce qui est tant soit peu penible. Il y en a qui deviennent sujets à des ennuis mortels qui les tourmentent toute leur vie.

On dira que ce sont des défauts d'esprit, mais ils ont une cause permanente dans le corps, & c'est pourquoi ils continuent, lors même que l'esprit n'y contribue rien. Car voici, par exemple, de quelle sorte il y a tant de Grans, sujets a l'ennui.

XXXVIII.

Le plaisir de l'ame consiste à agir & à s'occuper de quelque objet qui lui plaise, & la cessation de son action, ou une action plus languissante lui cause ordinairement du dégoût & de l'ennui. C'est ce qui fait que l'on s'ennuye dans la solitude, parce que l'on n'y a d'ordinaire que des pensées foibles, & que les objets qui se presentent ne nous remuent pas assez vivement, car si tôt qu'on y est assez agité, on cesse aussi de s'y ennuyer.

Il arrive de là que ceux dont l'ame a été accoutumée a être ébranlée par des mouvemens vifs & violens, tombent facilement dans l'ennui, lorsqu'ils n'ont plus que des objets qui les remuent peu. Et c'est pourquoi ceux qui sont accoutumés aux grans

divertissemens, aux grandes passions, & aux grandes occupations qui leur ont agité beaucoup l'esprit, y sont plus sujets que les autres, parce que leur âme s'est aussi accoutumée à ne se plaire que dans ces grands ébranlemens. Et au contraire ceux dont l'ame n'a jamais été fortement remuée, ne s'ennuient pas d'ordinaire, parce que les objets communs suffisent pour les entretenir dans une égalité de mouvement qui suffit pour les retirer de l'ennui.

Or cet ennui n'est pas seulement dans l'esprit, il est aussi dans le corps; c'est-à-dire que ce dégoût d'esprit est accompagné d'un certain resserrement de cœur qui est un effet entierement corporel; & ces deux mouvemens se lient tellement ensemble, que comme l'esprit étant frappé de dégoût, le mouvement corporel suit dans le cœur, de même toutes les fois que le mouvement corporel se fait dans le corps, les mouvemens & les pensées de tristesse & d'ennui se présentent à l'esprit en la même maniere que l'idée d'un homme nous frappe, si tôt que nous entendons son nom, parce que ces deux idées sont liées ensemble.

Encore donc qu'une personne ait renoncé par vertu aux grans divertissemens & aux grandes agitations de l'ame qui naissent des fortes passions, elle peut demeurer neanmoins long-tems sujette à l'ennui; parce que n'étant plus remuée que par des objets plus foibles, ces objets produisent dans le corps le même resserrement de cœur, qu'ils avoient accoutumé autrefois d'y produire; & ce même mouvement du corps produit

dans l'esprit les mêmes pensées de tristesse qui causent l'ennui.

C'est ce qui fait voir qu'il n'y a rien de plus dangereux que les grans divertissemens, & tout ce qui remue & agite l'ame fortement. Car à moins que de continuer dans cette agitation, ce qui est souvent impossible, & ce qui seroit le plus grand des malheurs, on se met en état d'être en quelque sorte miserable toute sa vie; quoique cette misere même soit beaucoup plus heureuse dans ceux qui la souffrent avec patience, que n'étoit le bonheur apparent de leurs divertissemens.

XXXIX.

Il en est de même de toutes les autres passions, de colere, d'impatience, de crainte. Elles produisent toutes leur impression dans le corps. Cette impression s'excite ensuite malgré qu'on en ait, lorsque ces objets se presentent, & elle se communique à l'esprit jusqu'à quelque dégré. Ainsi l'un des plus grans biens qu'on puisse faire à un Prince qu'on instruit, est de reprimer pendant qu'il est jeune les effets exterieurs de ses passions, si l'on ne peut pas l'en guerir absolument, de peur que le corps ne s'y accoutume, & qu'ayant pris son pli, la guérison n'en devienne infiniment plus penible & plus difficile.

XL.

L'amour de la lecture & des livres, est un préservatif general contre une infinité de déreglemens ausquels les Grans sont sujets *lorsqu'ils ne savent* à quoi s'occuper. Et

toires, de voyages, & de g
ne leur servent pas peu, s'il
dre l'habitude d'y passer un
ble sans dégoût & sans cha





TRAITÉ DE L'EDUCATION D'UN PRINCE.

SECONDE PARTIE.

Contenant plusieurs avis particuliers touchant les Etudes.

I.



L'INSTRUCTION a pour but de porter les esprits jusqu'au point où ils sont capables d'atteindre.

II.

Elle ne donne ni la memoire, ni l'imagination, ni l'intelligence ; mais elle cultive toutes ces parties en les fortifiant l'une par l'autre. On aide le jugement par la memoire, & l'on soulage la memoire par l'imagination & le jugement.

III.

Lorsque quelques-unes de ces parties *manquent*, il faut y suppléer par les autres.

Ainſi l'adreſſe d'un Maître eſt d'appliquer ceux qu'il inſtruit aux choſes où ils ont plus de diſpoſition naturelle. Il y a des enfans qu'il ne faut preſque exercer que dans ce qui dépend de la memoire, parce qu'ils ont la memoire forte & le jugement foible ; & il y en a d'autres qu'il faut appliquer d'abord aux choſes de jugement, parce qu'ils en ont plus que de memoire.

IV.

Ce n'eſt pas proprement les Maîtres ni les inſtructions étrangeres qui font comprendre les choſes, elles ne font tout au plus que les expoſer à la lumiere interieure de l'eſprit, par laquelle ſeule on les comprend. De ſorte que lorſqu'on ne rencontre pas cette lumiere, les inſtructions ſont auſſi inutiles que ſi l'on vouloit faire voir des tableaux durant la nuit.

V.

Les plus grans eſprits n'ont que des lumieres bornées, & ils ont toujours des endroits ſombres & tenebreux ; mais l'eſprit des enfans eſt preſque tout rempli de tenebres, il n'entrevoit que des petits rayons de lumiere. Ainſi, tout conſiſte à ménager ces rayons, à les augmenter, & à y expoſer ce qu'on veut qu'ils comprennent.

VI.

C'eſt ce qui fait qu'il eſt difficile de donner des regles generales pour l'inſtruction de qui que ce ſoit, parce qu'il la faut proportionner à ce mélange de lumieres & de tenebres, qui eſt fort different ſelon les differens eſprits, principalement dans les en-

sens. Il faut regarder où il fait jour, & en approcher ce que l'on leur veut faire entendre, & pour cela il faut souvent tenter diverses voies pour entrer dans leur esprit, & s'arrêter à celles qui réussissent le mieux.

VII.

On peut dire neanmoins generalement, que les lumieres des enfans étant toujours très dépendantes des sens, il faut, autant qu'il est possible, attacher aux sens les instructions qu'on leur donne, & les faire entrer non seulement par l'ouie, mais aussi par la vûe, n'y ayant point de sens qui fasse une impression plus vive sur l'esprit, & qui forme des idées plus nettes & plus distinctes.

VIII.

On peut conclure de cette ouverture, que la Geographie est une étude très-propre pour les enfans, parce qu'elle dépend beaucoup des sens, & qu'on leur fait voir par les yeux la situation des villes & des provinces : outre qu'elle est assez divertissante, ce qui est encore fort necessaire pour ne les pas rebuter d'abord ; qu'elle a peu besoin de raisonnement, ce qui leur manque le plus en cet âge.

IX.

Mais pour leur rendre cette étude plus utile & plus agréable tout ensemble ; il ne faut pas se contenter de leur montrer dans une carte les noms des villes & des provinces ; mais il faut encore se servir de diverses adresses pour les aider à les retenir.

On peut avoir des livres, où les plus grandes villes soient peintes, & les leur y

faire voir. Les enfans aiment assez cette sorte de divertissement. On leur peut conter quelque histoire remarquable sur les principales villes, afin d'y attacher leur memoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont été données; les Conciles qui y ont été tenus; les grans Hommes qui en sont sortis. On leur peut dire quelque chose ou de l'histoire naturelle, s'il s'y rencontre quelque rareté, ou de la police, de la gran deur, & du trafic de ces villes. Et si ce son des villes de France, il est bon, quand on le peut, de leur marquer les Seigneurs à qui elles appartiennent, ou qui en sont Gouverneurs.

X.

Il faut joindre à cette étude de la Geographie, que l'on fait exprès, un petit exercice, qui n'est qu'un divertissement, & qui ne laisse pas de contribuer beaucoup à la leur imprimer dans l'esprit. C'est que si l'on parle devant eux de quelque histoire, il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu dans la carte. Si on lit, par exemple, la Gazette, il faut leur faire voir toutes les villes dont il est parlé. Enfin il faut tâcher qu'ils placent dans leurs cartes tout ce qu'ils entendront dire, & qu'elles leur servent ainsi de memoire artificielle pour retenir les histoires, comme les histoires leur en doivent servir pour se souvenir des lieux où elles se sont passées.

XI.

Outre la Geographie, il y a encore plusieurs autres connoissances utiles que l'on

pour faire entrer par les yeux dans l'esprit des enfans.

Les machines des Romains, leurs suplices, leurs habits, leurs armes, & plusieurs autres choses de cette nature, sont representées dans les livres de Lipse, & on les peut montrer utilement aux enfans. On leur peut montrer, par exemple, ce que c'étoit qu'un *Belier*; ce que c'étoit que faire *la tortue*, de quelle sorte les armées Romaines étoient ordonnées, le nombre de leurs cohortes & de leurs legions, les Officiers de leurs armées, & une infinité d'autres choses agreables & curieuses, en omettant celles qui sont plus embarassées. On peut à peu près tirer le même avantage d'un livre intitulé : *Roma subterranea*, & des autres où on a gravé ce qui nous reste des antiquités de cette premiere ville du monde, & l'on y peut même joindre les figures qui se trouvent dans certains voyages des Indes & de la Chine, où les sacrifices & les Pagodes de ces miserables peuples sont décrits, en leur faisant remarquer en même-tems, jusqu'à quel excès de folie les hommes sont capables de se porter, quand ils ne suivent que leurs fantaisies & les lumieres tenebreuses de leur esprit.

XII.

Le livre d'Aldrobrandus, ou plutôt l'abregé qui en a été fait par Jonston, peut aussi servir à les divertir utilement, pourvu que celui qui les leur montrera ait soin d'apprendre quelque chose de la nature des animaux, & de le leur dire, non par forme de leçon, mais par forme d'entretien. Il

Un homme d'esprit a f
ci, par l'essai qu'il en a fa
fans, qu'en cet âge ils
d'apprendre l'anatomie,
leur en pourroit montr
ques principes generau
roit que pour leur faire
les noms des parties du
évitant neanmoins de l
nes curiosités dangereu
tiere.

XIV

Il est utile, par la mé
faire voir les portraits d
des Empereurs Romains
grans Capitaines, des H
diverses nations. Il est b
aissent à les regarder, &
toutes les fois qu'on en n

s détourner de plusieurs déregle-

XVI.

ɩeut mettre l'histoire entre les con-
:es qui entrent par les yeux, puis-
eut se servir pour la faire retenir, de
ivres d'images & de figures. Mais
même on n'en trouveroit pas, elle
le-même très-proportionnée à l'es-
; enfans. Et quoiqu'elle ne consiste
ns la memoire, elle sert beaucoup à
le jugement. Il faut donc user de
ɔrte d'adresse pour leur en donner

XVII.

eur peut donner d'abord une idée
e de l'histoire universelle, des di-
Monarchies, & des principaux chan-
; qui sont arrivés depuis le commen-
du monde, en divisant la durée des
en divers âges ; comme depuis la
ı jusqu'au déluge, depuis le délu-
ues à Abraham, depuis Abraham
Moïse, depuis Moïse jusqu'à Salo-
depuis Salomon jusqu'au retour de
ivité de Babylone, depuis le retour
ıptivité jusqu'à Jesus-Christ, depuis
Christ jusqu'à nous, en joignant
l'histoire generale une chronologie
:.

XVIII.

on leur doit expliquer plus parti-
ent *l'histoire* du peuple Juif, & ...

le, & en diſtinguant toujo
vers ſiecles tout ce qu'on
de l'hiſtoire.

XIX.

Outre ces hiſtoires qui ſer
de leur étude & de leurs occu
roit avantageux de leur en
jours une détachée, qui ne tîn
ce dans leurs exercices, & qu
à les divertir. Elle s'appellero
jour, & on les pourroit exe
le recit pour leur apprendre à

Cette hiſtoire doit contenir
évenement, quelque rencon
naire, quelque exemple rema
ce, de vertu, de malheur,
de bizarerie. On y pourroit
accidens extraordinaires, les
tremblemens de terre qui on
abſorbé des villes entieres l.

dans leur memoire les histoires semblables, afin que l'une serve a retenir l'autre. Par exemple, il est bon qu'ils sachent des exemples de toutes les plus grandes armées dont on parle dans les livres, des grandes batailles, des grans carnages, des grandes cruautés, des grandes mortalités, des grandes prosperités, des grandes infortunes, des grandes richesses, des grans Conquerans, des grans Capitaines, des Favoris heureux, des Favoris malheureux, des plus longues vies, des extravagances signalées des hommes, des grans vices, des grandes vertus.

XXI.

Ce seroit une chose très-avantageuse, si l'on pouvoit accoûtumer les enfans des Grans à entendre lire pendant qu'on les habille. Ce tems est assez long dans les personnes de condition, & il se consume inutilement, pour ne dire pas dangereusement; parceque c'est le tems où ceux qui les servent prennent plus de liberté de leur parler. Cependant en le ménageant on leur pourroit lire pendant ce tems une infinité d'histoires & de livres de voyages.

XXII.

La plus grande difficulté de l'instruction des enfans est de leur montrer la Langue Latine. C'est une étude séche & longue. Et quoique, consistant principalement dans la memoire, elle soit assez proportionnée à leur age, neanmoins elle les rebute d'ordinaire par le travail & par la longueur. C'est pourquoi il arrive très-souvent

que les enfans des Grans étant plus impatiens & moins appliqués que les autres, apprennent le Latin si imparfaitement dans leur jeunesse, qu'ils l'oublient ensuite entierement; parceque lorsqu'ils entrent dans le monde, ils s'y plongent de telle sorte, qu'ils quittent pendant un tems considerable toutes sortes d'études & de lectures. Il faut donc tâcher de leur faire comprendre combien ce défaut est grand, & combien ils ont sujet de s'en repentir, lorsque voyageant dans les pays étrangers, ou étant visités par les étrangers qui viennent en France, ils se trouvent dans l'impuissance de les entretenir. Il faut leur dire qu'il n'y a qu'en France où l'on trouve des Gentilshommes qui ignorent le Latin; qu'en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, en Suede, en Dannemarck, toutes les personnes de condition non seulement l'entendent, mais le parlent facilement. Qu'enfin il n'y a rien de plus honteux que de n'entendre pas la Langue de l'Eglise, de ne pouvoir prendre part à ses prieres que comme les plus ignorans d'entre les paysans & d'entre les femmes; d'être borné à l'entretien de ceux de son siecle, & d'être privé de celui de tous les grans hommes qui nous parlent dans les ouvrages composés en cette Langue, que l'on ne connoît jamais qu'imparfaitement quand on ne les lit que dans les traductions, & que l'on ne lit même gueres quand on en est reduit-là.

XXIII.

La necessité & la difficulté de cette Langue

que a fait rechercher à diverses personnes les moyens de soulager les enfans dans l'étude qu'ils en doivent faire. C'est ce qui a produit cette grande varieté de methodes pour leur en apprendre les principes, chacun prétendant que la sienne est la meilleure. D'autres ont cru au-contraire que la vraie methode étoit de n'en avoir point du-tout, & de leur épargner toutes les épines de la Grammaire en les mettant tout-d'un-coup dans la lecture des livres. Plusieurs sont de la pensée qu'il faudroit montrer le Latin aux enfans par l'usage, comme les langues vulgaires, & que pour cela on devroit les obliger à ne parler que Latin. Montagne témoigne que ce fut la conduite dont on usa envers lui, & que par ce moyen à sept ou huit ans il parloit très-purement Latin. Les François, les Hollandois, les Allemans, les Italiens, ont fait leur idole d'un certain livre intitulé, La porte des Langues, *Janua linguarum*, qui comprend presque tous les mots latins employés dans un discours continu & assez suivi; & ils se sont imaginés qu'en faisant apprendre d'abord ce livre aux enfans, ils sauroient en peu de tems la Langue Latine, sans avoir besoin de la lecture de tant de livres.

XXIV.

Pour dire en un mot ce que l'on doit juger de toutes ces diverses manieres de montrer le Latin aux enfans, il est certain qu'il seroit très-avantageux en soi, de leur pouvoir montrer cette Langue par l'usage,

comme une langue vulgaire. Mais ce moyen est sujet dans la pratique à tant de difficultés, qu'il avoit paru jusques ici comme impossible, au-moins aux personnes du commun, ce qui est le plus grand de tous les défauts.

Car premierement il faut trouver des Maîtres qui parlent parfaitement bien Latin : ce qui est déja une qualité bien rare, & souvent ceux qui l'ont ne sont pas pour cela les plus propres pour instruire des enfans, parcequ'il leur en manque d'autres qui sont infiniment plus necessaires. Il faut de plus que ceux avec qui les enfans qu'on voudra instruire en cette maniere, converseront, ne leur parlent que Latin ; ce qui est incommode & difficile à pratiquer. Il semble même d'abord qu'il y ait sujet de craindre qu'en introduisant cette regle parmi des enfans que l'on feroit élever ensemble, & en les obligeant de ne parler que Latin entr'eux lorsqu'ils ne savent presque rien en cette Langue, ce ne soit pas tant le moyen de leur apprendre à parler Latin, que de leur desapprendre a parler & à penser, & qu'ainsi cette servitude ne les rende en quelque sorte stupides, par la peine qu'ils auront a exprimer leurs pensées.

Neanmoins comme dans ces sortes de choses il faut infiniment plus déferer a l'experience qu'aux raisonnemens & aux conjectures, l'essai que de fort honnêtes gens en ont fait depuis peu à la vûe de tout Paris, doit persuader toutes les personnes équitables que cette maniere d'instruire les enfans est très-utile, & que les inconve-

niens que l'on s'y figure, ou ne s'y trouvent pas en effet, ou ne ſont pas ſans remede. Mais comme ces perſonnes contribuent beaucoup par leur habileté & par leurs ſoins à faire réuſſir cette methode, & qu'ils ne peuvent pas ſe charger d'un fort grand nombre d'enfans, toutes les difficultés que nous avons marquées, ne laiſſent pas de ſubſiſter à l'égard des autres.

XXV.

Ainſi il faut ſe contenter de choiſir entre les autres methodes celles qui ſont les plus utiles. Et le ſens commun fait voir d'abord qu'on ne doit pas ſe ſervir de celles où les regles de la Grammaire ſont exprimées en Latin, parcequ'il eſt ridicule de vouloir montrer les principes d'une Langue dans la Langue même que l'on veut apprendre, & que l'on ignore.

XXVI.

Ceux qui ont voulu introduire l'uſage des Tables, ſemblent avoir été trompés, parcequ'ils y ont vu moins de paroles & moins de papier, ce qui leur a donné lieu de s'imaginer qu'il ſeroit auſſi facile à l'eſprit de comprendre & de retenir toutes les choſes qui ſont dans ces cartes, comme il eſt facile aux yeux de les voir. Mais il n'en eſt pas ainſi. Lorſqu'il faut apprendre en particulier ces cartes, on y trouve les mêmes difficultés que ſi on apprenoit dans un livre ce qu'elles contiennent, & encore de plus grandes, parceque les diverſes couleurs, par leſquelles on prétend diſtinguer

les mots de diverses classes, ne font pas des distinctions bien naturelles, & qui demeurent beaucoup dans l'esprit. S'il n'y avoit que deux ou trois choses à retenir, peut-être cette methode y pourroit-elle servir ; mais y en ayant un très-grand nombre, l'esprit se confond. Il faut donc par necessité arrêter la memoire par quelques regles plus distinctes & plus précises.

XXVII.

La pensée de ceux qui ne veulent point du tout de Grammaire n'est qu'une pensée de gens paresseux qui se veulent épargner la peine de la montrer : & bien loin de soulager les enfans, elle les charge infiniment plus que les regles, puisqu'elle leur ôte une lumiere qui leur faciliteroit l'intelligence des livres, & qu'elle les oblige d'apprendre cent fois ce qu'il suffiroit d'apprendre une seule fois. Ainsi tout consideré, on trouvera que la meilleure maniere pour la plupart du monde, est de faire apprendre aux enfans assez exactement les petites regles en vers François pour les mettre ensuite le plutôt qu'on pourra dans la lecture des Auteurs.

XXVIII.

On ne doit pas nier que le livre de *Janua linguarum* ne puisse avoir quelque utilité ; mais il est neanmoins fâcheux de charger la memoire des enfans ; d'un livre où il n'y a que des mots à apprendre, puisqu'une des plus utiles regles qu'on puisse suivre dans leur instruction, est de joindre tou-

jours ensemble diverses utilités, & de faire ensorte que les livres qu'on leur fait lire pour leur apprendre les Langues, servent aussi à leur former l'esprit, le jugement & les mœurs, à quoi ce livre ne peut rien contribuer ; outre qu'il est rare d'avoir assez de perseverance pour l'apprendre tout entier. Je croi donc que la lecture de ce livre pourroit être plus utile à ceux qui instruisent les enfans, qu'aux enfans mêmes, & qu'ils s'en pourroient servir avantageusement pour leur apprendre dans l'entretien & dans les occasions tous les mots particuliers de chaque art & de chaque profession, que la lecture de ce livre leur rendra presens, sans les obliger de l'apprendre en particulier par une étude penible & ennuyeuse.

XXIX.

C'est un avis general, & qui est d'une très-grande importance pour les Maîtres, d'avoir extrêmement present tout ce qu'ils doivent montrer aux enfans, & de ne se contenter pas de le trouver simplement dans leur memoire lorsqu'on les en fait souvenir, car on prend mille occasions favorables pour montrer aux enfans ce que l'on sait bien, l'on en fait naître quand on veut, & l'on se proportionne infiniment mieux à leur portée lorsque l'esprit ne fait point d'effort pour trouver ce que l'on doit dire.

XXX.

Suivant cette ouverture on pourroit apprendre aux enfans dès leur bas âge quan-

tité de mots Latins ſelon l'ordre de ce livre, en leur diſant comment on nomme en Latin toutes les choſes qu'ils voient, ou qu'ils connoiſſent. On y pourroit joindre les étimologies de pluſieurs mots qui ſervent à les faire retenir, & qui contiennent même ſouvent quelque choſe de conſiderable, & peu à peu en frappant ſouvent leurs oreilles de ces mots, ils ſe les imprimeront dans la memoire ſans effort, & ſans contention d'eſprit.

XXXI.

Le grand ſecret pour donner aux enfans l'intelligence du Latin, eſt de les mettre le plutôt que l'on peut dans la lecture des livres, & de les exercer beaucoup à les traduire en François. Mais afin que cette étude puiſſe en même-tems ſervir à leur former l'eſprit, le jugement & les mœurs, il eſt bon d'y obſerver les regles ſuivantes.

XXXII.

Il ne faut jamais permettre que les enfans apprennent rien par cœur qui ne ſoit excellent. Et c'eſt pourquoi c'eſt une fort mauvaiſe methode que de leur faire apprendre des livres entiers, parceque tout n'eſt pas également bon dans les livres. On pourroit neanmoins excepter Virgile du nombre des Auteurs dont il ne faut apprendre que des parties, ou au-moins quelques livres de Virgile, comme le ij. le iv. & le vj. de l'Enéide. Mais pour les autres Auteurs, il faut y uſer de diſcernement, autrement en confondant les endroits communs avec

ceux qui sont excellens, on confond aussi leur jugement, & au-lieu de les retenir également, souvent ils ne font que les oublier également. Il faut donc choisir dans Ciceron, dans Tite-Live, dans Tacite, dans Seneque, certains lieux si éclatans, qu'il soit important de ne les oublier jamais, & se contenter de les faire apprendre aux enfans, en usant du méme choix à l'égard des Poëtes, comme Catulle, Horace, Ovide, Seneque, Lucain, Martial, Stace, Claudien, Ausone. Il est bon de leur faire apprendre quelque piece de tous, qui marque leurs differens caracteres; en y comprenant même les nouveaux, comme Buchanan, Grotius, Heinsius, Barlay, Bourbon.

XXXIII.

Cet avis est de plus grande importance qu'on ne pense, & n'a pas seulement pour but de soulager la memoire des enfans, mais aussi de leur former l'esprit & le stile. Car les choses qu'on apprend par cœur, s'impriment davantage dans la memoire, & sont comme des moules & des formes que les pensées prennent lorsqu'ils les veulent exprimer. De sorte que lorsqu'ils n'en ont que de bons & d'excellens, il faut comme par necessité qu'ils s'expriment d'une maniere noble & élevée.

XXXIV.

C'est par une raison contraire qu'il arrive assez souvent que des personnes qui ont bon esprit & qui raisonnent assez juste, parlent neanmoins & écrivent bassement.

Car cela vient de ce qu'ils ont été mal instruits dans leur jeunesse, & qu'on leur a rempli la memoire de mauvaises expressions & de mauvais tours. Un Imprimeur qui n'auroit que des caracteres gothiques, n'imprimeroit aussi rien qu'en lettres gothiques, quelque bel ouvrage qu'il mît sous la presse. On peut dire de même que ces personnes n'ayant dans l'esprit que des moules gothiques, leurs pensées en se revêtant d'expressions, prennent toujours un air gothique & scholastique, dont ils ne sauroient se défaire.

XXXV.

Il y a des livres à lire, & d'autres à apprendre par memoire. On choisit d'ordinaire Ciceron dans les Colleges pour le faire apprendre par cœur aux enfans, & on le lit peu; cependant il semble que l'on devroit faire tout le contraire. Car il n'y a pas tant de choses vives & éclatantes dans cet Auteur qui meritent d'être retenues en particulier; & il y a au-contraire une infinité de choses étendues & fort bien écrites qui meritent d'être lues; les ouvrages même qu'on leur fait apprendre, qui sont les oraisons, à l'exception de trois ou quatre, sont les moins considerables de tous; & ses livres philosophiques, comme les Tusculanes, les livres de la nature des Dieux, de la divination, des offices, de la fin de l'homme, de l'amitié, de la vieillesse, & même ses lettres, sont infiniment plus utiles & plus propres à former l'esprit & le stile des enfans. Les livres de l'Orateur sont

aussi fort beaux, mais le stile en est un peu long, & par consequent moins propre a être imité, étant difficile de se soûtenir en écrivant en Latin d'un stile long & periodique.

XXXVI.

Il faut étudier la Rhetorique dans Aristote & dans Quintilien ; mais on peut faire de grans retranchemens dans ces Auteurs. Car il y a plusieurs chapitres assez inutiles dans le premier livre de la Rhetorique d'Aristote. Et tout ce qui regarde dans Quintilien l'ancienne Rhetorique du Barreau, est fort embarrassé, comme presque tout le septiéme livre & le chapitre *de Statibus*. On peut dire même que ce qu'il y a de plus beau dans cet Auteur, est ce qui n'est pas proprement de Rhetorique, comme le premier & le dernier livre. Tous ces noms de figures, tous ces lieux des argumens, tous ces enthymêmes & ces épicheiémes ne serviront jamais à personne ; & si on les fait apprendre aux enfans, il faut leur apprendre au-moins en même-tems, que ce sont des choses assez inutiles.

XXXVII.

On doit tout rapporter à la Morale dans l'instruction des Grans, comme l'on a dit dans la premiere Partie ; il est facile même de pratiquer cette regle dans ce qu'on leur doit montrer de la Rhetorique. Car la vraie Rhetorique est fondée sur la vraie Morale ; puisqu'elle doit toujours imprimer une idée aimable de celui qui parle, & le faire passer

pour honnête-homme, ce qui suppose que l'on sache en quoi consiste l'honnêteté & ce qui nous fait aimer. C'est mal parler que de se faire ou haïr, ou mépriser en parlant. Et cette regle oblige d'éviter tout ce qui ressent la vanité, la legereté, la malignité, la bassesse, la brutalité, l'effronterie, & generalement tout ce qui donne l'idée de quelque vice & de quelque défaut d'esprit.

XXXVIII.

Il y a, par exemple, dans Pline le jeune un air de vanité & d'un amour tendre de la reputation, qui gâte ses lettres, quelque pleines d'esprit qu'elles soient, & qui fait qu'elles sont d'un mauvais genre; parcequ'on ne sauroit se le representer que comme un homme vain & leger. Le même défau rend la personne de Ciceron méprisable en même-tems qu'on admire son éloquence, parceque cet air paroît presque dans tous ses ouvrages. Il n'y a point d'homme d'honneur qui voulût être semblable à Horace, ou à Martial dans leur malignité & leur impudence. Or donner ces idées de soi-même, c'est pecher contre la vraie Rhetorique, aussi-bien que contre la vraie Morale.

XXXIX.

Il y a deux sortes de beautés dans l'éloquence, ausquelles il faut tâcher de rendre les enfans sensibles. L'une consiste dans les pensées belles & solides, mais extraordinaires & surprenantes. Lucain, Seneque & Tacite sont *remplis* de ces sortes de beautés.

L'autre au-contraire ne consiste nullement dans les pensées rares, mais dans un certain air naturel, dans une simplicité facile, élegante & délicate, qui ne bande point l'esprit, qui ne lui presente que des images communes, mais vives & agreables, & qui sait si bien le suivre dans ses mouvemens, qu'elle ne manque jamais de lui proposer sur chaque sujet les objets dont il peut être touché, & d'exprimer toutes les passions & les mouvemens que les choses qu'elle represente y doivent produire. Cette beauté est celle de Terence & de Virgile. Et l'on voit par-là qu'elle est encore plus difficile que l'autre, puisqu'il n'y a point d'Auteurs dont on ait moins approché que de ces deux-là.

Cependant c'est cette beauté qui fait l'agrément & la douceur de la conversation civile, & ainsi il est encore plus important de la faire bien goûter a ceux que l'on instruit, que cette autre beauté de pensées qui est beaucoup moins d'usage.

XL.

Si l'on ne sait mêler cette beauté naturelle & simple avec celle des grandes pensées, on est en danger d'écrire & de parler d'autant plus mal, que l'on s'étudiera davantage à bien écrire & à bien parler: & plus on aura d'esprit, plus on tombera dans un genre vicieux. Car c'est ce qui fait qu'on se jette dans le stile des pointes, qui est un très-mauvais caractere. Quand même les pensées seroient solides & belles en elles-mêmes, neanmoins elles lassent & acca-

blent l'esprit, si elles sont en trop grand nombre, & si on les emploie en des sujets qui ne les demandent point. Seneque qui est admirable, étant consideré par parties, lasse l'esprit quand on le lit tout de suite; & je croi que si Quintilien a dit de lui avec raison qu'il est rempli de défauts agréables, *abundat dulcibus vitiis*, on pourroit dire avec autant de raison, qu'il est rempli de beautés desagréables par leur multitude, & par ce dessein qu'il paroît avoir eu de ne dire rien simplement, & de tourner tout en forme de pointe. Il n'y a point de défauts qu'il faille plus faire sentir aux enfans lorsqu'ils sont un peu avancés, que celui-là, parcequ'il n'y en a point qui fasse plus perdre le fruit des études en ce qui regarde le langage & l'éloquence.

XLI.

Tout doit tendre à former le jugement des enfans, comme j'ai déja dit, & à leur imprimer dans l'esprit & dans le cœur les regles de la veritable Morale. Il faut prendre occasion de toutes choses de les en instruire: mais on peut pratiquer neanmoins certains exercices qui y tendent plus directement. Et premierement il faut tâcher de les affermir dans la foi, & de les fortifier contre les maximes de libertinage & d'impieté, qui ne se répandent que trop dans la Cour. Ce n'est pas qu'il faille soumettre la Religion à leur examen; mais il faut les faire entrer dans les preuves de la Religion, sans qu'ils les considerent presque comme des preuves; & les accoutumer à regarder

tous les impies & les libertins comme les plus impertinens des hommes.

Il faut leur faire remarquer en toutes choses dans eux-mêmes & dans les autres l'effroyable corruption du cœur de l'homme, son injustice, sa vanité, sa stupidité, sa brutalité, sa misere; & leur faire comprendre par-là la necessité de la reformation de la nature. Il leur faut dire que les hommes ayant cherché divers remedes à leurs maladies, n'ont fait que montrer la grandeur de leurs maux, & l'impuissance où ils sont de les guerir: que ce remede ne pouvant donc se trouver par la raison, il falloit l'apprendre de la Religion, c'est-à-dire, de Dieu même. Il leur faut dire que cette Religion nous découvre tout-d'un-coup l'origine de nos maux que tous les Philosophes ont inutilement cherchée, en nous instruisant des deux états de l'homme, de son innocence & de sa chute; & qu'elle nous en apprend en même-tems le remede, qui est la redemption de Jesus-Christ. Il leur faut faire remarquer que cette Religion est la plus ancienne de toutes; qu'elle a toujours été dans le monde; qu'elle s'est conservée dans un peuple particulier qui a gardé le livre qui la contient avec un soin prodigieux. Il leur faut relever les merveilles de ce peuple, & la certitude des miracles de Moïse, qui ont été faits à la vûe de six cent mille hommes, qui n'eussent pas manqué de le démentir s'il eût eu la hardiesse de les inventer & de les écrire dans un livre le plus injurieux qu'il soit possible de s'imaginer à ce peuple qui le conser-

voit, puiſqu'il découvre par tout ſes infidelités & ſes crimes.

Il leur faut dire que ce livre prédit la venue d'un Mediateur & d'un Sauveur ; & que toute la Religion de ce peuple conſiſtoit à l'attendre & à le figurer par toutes ſes ceremonies. Que la venue de ce Sauveur a été annoncée par une ſuite de Prophetes miraculeux, qui ſont venus de tems en tems pour avertir le monde de ſa venue, & qui en ont marqué le tems, avec les principales circonſtances de ſa vie & de ſa mort. Qu'il eſt venu enſuite lui-même dans le tems prédit : mais qu'il a été méconnu par les Juifs ; parce que les Prophetes ayant prédit deux avenemens de ce Sauveur, l'un dans l'humilité & dans la baſſeſſe, l'autre dans l'éclat & dans la gloire, l'amour que les Juifs avoient pour les grandeurs de la terre, a fait qu'ils ne ſe ſont attachés qu'à ce qui étoit dit de l'avenement glorieux du Meſſie, ce qui les a empêchés de le reconnoître dans ſon avenement de baſſeſſe & d'humilité. Il leur faut faire comprendre les raiſons de cette conduite de Jeſus-Chriſt, & leur expliquer les merveilles de ſa vie, la certitude de ſa Reſurrection, pour laquelle tous ceux qui en ont été témoins ſe ſont fait martyriſer ; les miracles des Apôtres, la ruine de Jeruſalem prédite par Jeſus-Chriſt, la punition horrible des Juifs, la converſion des peuples ; enſorte qu'en moins de cent cinquante ans la foi de Jeſus-Chriſt étoit déja répanduë par tout le monde & parmi les nations les plus barbares, comme ſaint Juſtin le remarque expreſſément dans

ſon dialogue contre Triphon ; & enfin la force admirable de cette Religion qui a ſubſiſté & s'eſt accrue nonobſtant les cruautés inouies que les hommes ont exercées pour la détruire.

Toutes ces choſes étant imprimées de bonne heure dans l'eſprit des enfans, les rendent incapables d'être touchés des diſcours des libertins, & leur font connoître qu'ils ne viennent que d'ignorance & d'aveuglement.

XLII.

Il vient de paroître un livre en public, dont ce diſcours n'eſt que l'abregé, qui eſt peut-être l'un des plus utiles que l'on puiſſe mettre entre les mains des Princes qui ont de l'eſprit. C'eſt le recueil des penſées de M. Paſcal. Outre l'avantage incomparable qu'on en peut tirer pour les affermir dans la veritable Religion par des raiſons qui leur paroîtront d'autant plus ſolides, qu'ils les approfondiront davantage, & qu'ils laiſſent cette impreſſion très-utile, qu'il n'y a rien de ſi ridicule que de faire vanité du libertinage & de l'irreligion, ce qui eſt plus important qu'on ne ſauroit croire pour les Grans. Il y a de plus un air ſi grand, ſi élevé & en même-tems ſi ſimple & ſi éloigné d'affectation dans tout ce qu'il écrit, que rien n'eſt plus capable de leur former l'eſprit, & de leur donner le goût & l'idée d'une maniere noble & naturelle d'écrire & de parler.

XLIII.

Le deſſein qu'avoit M. Paſcal de ſe ren-

fermer dans les preuves tirées, ou de la connoissance de l'homme, ou des Prophéties & de diverses remarques sur l'Ecriture, a fait qu'on n'en a pas trouvé d'autres dans ses papiers; & il est certain qu'il avoit quelque éloignement des raisonnemens abstraits & metaphysiques que plusieurs ont employés pour l'établissement des verités de la foi. Mais il ne faisoit pas le même jugement de quelques autres preuves plus sensibles, dont on se peut servir pour la même fin. Il étoit persuadé au contraire, que celle que l'on tire de ce que la matiere est incapable de penser, est fort solide, & qu'elle fait voir clairement que l'ame n'est point matiere, mais une substance d'un autre genre qui n'est point attachée au corps. Peut-être même que s'il avoit eu le tems d'executer ce qu'il s'étoit proposé, il auroit mis cette preuve dans son jour, aussi-bien que quelques autres de même nature.

Mais comme c'est une chose si importante d'attacher les Princes à la vraie Religion, qu'il ne faut negliger aucun des moyens qui y peuvent contribuer; il semble que dans ce dessein l'on peut se servir avec utilité de toutes les raisons naturelles qui sont solides & claires; en les leur faisant entrer dans l'esprit, sans même qu'ils s'apperçoivent de cette intention secrette. Celle que l'on peut tirer de ce que l'esprit voit clairement qu'il est impossible que la matiere & le mouvement soient des êtres éternels & necessaires, que la matiere pense & connoisse, qu'elle produise un esprit, sont entierement de ce genre, & on en peut tirer quelques autres de

Voyez le discours des preuves naturelles de l'existence de

l'ordre & de la nouveauté du monde, qui sont assez proportionnées à toutes sortes d'esprits. L'inconvenient même que l'on peut alleguer, qui est que ces sortes de preuves ne conduisent qu'à connoître un Dieu, & qu'elles ne nous menent pas à Jesus-Christ notre unique liberateur, n'a point de lieu à l'égard de la plupart du monde. Car on fait d'ordinaire un corps entier de toute la Religion ; on la reçoit toute entiere, & on la rejette toute entiere ; de sorte qu'en attachant les hommes à quelqu'une de ses parties, on les attache ordinairement à tout le corps des dogmes qu'elle renferme.

Dieu & de l'immortalité de l'ame.

XLIV.

Saint Basile conseille de faire apprendre aux enfans des sentences tirées des Proverbes & des autres livres de Salomon, pour sanctifier leur memoire par la parole de Dieu, & pour les instruire des principes des mœurs. Peut-être qu'on pourroit suivre utilement cette pratique ; mais il faudroit en même-tems les leur expliquer, en sorte qu'on leur donnât une grande idée de l'Ecriture sainte, & qu'on leur fit concevoir qu'elle enferme des tresors infinis de lumiere. Par ce moyen on remedieroit peut-être à un défaut très-considerable & très-ordinaire aux Grans, qui est de n'avoir que du dégoût & du mépris pour l'Ecriture, à cause de la bassesse apparente & de l'obscurité des expressions dans lesquelles il a plu à Dieu de renfermer les verités qu'elle contient.

uient une par jour. C
dans le cours de plusie
faire retenir les plus b
tes, des Historiens, &
donneroit même lieu
portionnées à leurs dé
à les leur faire connoît
tre devant les yeux d'u
ce & moins choquant

XLV

Ce seroit une trop g
d'interdire absolument
des payens, puisqu'ils c
nombre des choses utiles
Maître sache les rendre
maniere dont il les expli
Il y a dans ces livres d
ment veritables, & celle
par elles-mêmes, puisqu

lidité des principes du Christianisme.

Enfin il y en a qui sont absolument fausses, & il faut qu'il en fasse voir la fausseté par des raisons claires & solides. Par ce moyen tout sera utile dans ces livres, & ils deviendront des livres de pieté, puisque l'on se servira même des erreurs qu'ils enferment, pour faire connoître les verités qui y sont contraires, & pour faire mieux comprendre l'horrible aveuglement où l'esprit de l'homme a été réduit par le peché, & la necessité de la lumiere de Dieu pour dissiper ses tenebres.

Mais pour faire mieux entendre de quelle sorte on peut pratiquer ces trois choses: La premiere, de rehausser les sentimens des Payens par les verités de la Religion chrétienne: la seconde, d'en faire voir la fausseté dans leur bouche, & la verité dans celle des Chrétiens; & la troisiéme, de montrer la vanité & l'illusion de toute leur Philosophie: j'ai cru en devoir proposer un essai sur un des plus beaux livres de Seneque, qui est celui qu'il a fait de la brieveté de la vie humaine, en faisant quelques reflexions sur divers lieux de ce livre.

SUR LE TR

DE SENE

DE LA BRIE

DE LA VI

Où l'on voit l'usage que l'on doit
des Philosophes Payen

SENEQUE.



AJOR pars mo
ture malignitate co
in exiguum ævi g
tàm velociter, ta
nobis temporis spa
Quid de ...

REFLEXIONS.

Les hommes du commun se plaignent de la brieveté de la vie, & les Philosophes s'opposent a leurs plaintes. Ils leur reprochent le tems qu'ils perdent inutilement, & ils soûtiennent que la vie est assez longue pourvû qu'on la sache ménager. Ils representent la vanité de la plupart des occupations des hommes ; ils exagerent leur sottise de donner, comme ils font, tout leur tems aux affaires d'autrui, & de n'en prendre point pour eux-mêmes : & Seneque entr'autres triomphe sur ce sujet dans tout ce traité. Il semble, à entendre le ton & l'assurance avec laquelle parlent tous ces gens, qu'ils ayent la plus grande raison du monde, & il est vrai qu'ils blâment des choses qui sont en effet blâmables. Cependant la verité est, que si nous n'avions point d'autre lumiere que celle que la nature nous donne, il faudroit dire au-contraire, que les hommes du commun ont raison, & que les Philosophes ont tort. La vie des hommes est en effet trop courte, & ne suffit nullement pour les choses mêmes ausquelles les Philosophes la destinent. Ils veulent, dira-t-on, que je cherche par mes raisonnemens la veritable fin à laquelle je dois rapporter mes actions, que je corrige toutes les erreurs que les jugemens de mon enfance, ou l'exemple des personnes vicieuses ont imprimées dans mon esprit ; que je regle toutes choses par la verité, que je domte mes passions, que j'aye toujours presentes les raisons qui me doivent garantir de l'impres-

ſion des objets des ſens. Mille vies
la mienne ne ſuffiroient pas pou
ouvrage.

Mais pourquoi donc, diſent-ils,
vous tant de tems ? Pourquoi é
toujours diſſipé & hors de vous
Que m'importe de le perdre, ſi je
pas plus heureux en ne le perd
Mais comment prétendez-vous qu
medie ſi-tôt à cette diſſipation d
m'accuſez ? C'eſt un de mes p
maux, & ma vie ne ſuffit pas p
guerir. Je ſens un inſtinct furieux
pouſſe hors de moi; je ne trouve
moi qui me ſatisfaſſe; il me faut de
plus groſſieres pour m'occuper &
tantir de l'ennui. Toutes ces vûe
que l'on me fournit m'échappent
heure pour faire place à d'autres p
bles qui m'attirent davantage; a
je ſois accoutumé à m'occuper de
ſpirituelles & philoſophiques, la

point l'homme pendant cette vie à apprendre les sciences, ni même à une perfection exemte de tous défauts ; elle ne prétend pas nous faire acquerir la vertu par nos propres forces, mais par l'infusion de l'esprit de Dieu. Or on ne peut se plaindre que la vie ne soit pas assez longue pour cela.

Notre vie ne suffit presque pour aucun exercice, pour aucun art, pour aucune profession. On ne vit pas assez long-tems pour devenir bon Peintre, bon Architecte, bon Medecin, bon Jurisconsulte, bon Philosophe, bon Capitaine, bon Prince ; mais elle suffit pour être bon Chrétien. C'est que nous ne sommes pas au monde pour être Peintres, Medecins, Philosophes ; mais que nous y sommes pour être Chrétiens.

SENEQUE.

Plerosque nihil certum sequentes, vaga & inconstans & sibi displicens levitas per nova consilia jactavit.

La plupart des hommes n'ont aucun but certain dans leur vie ; mais se laissent emporter par une legereté volage & inconstante, ils sont toujours mal satisfaits de leur état présent, & toujours agités par une vicissitude continuelle de nouveaux desseins.

REFLEXION.

Ces gens font toujours bien d'abandonner ce qu'ils poursuivoient. Leur mal est qu'ils recherchent incontinent d'autres cho-

ses qui ne meritent pas mieux d'être recherchés. On a tort de les blâmer de ce qu'ils sont mal satisfaits d'eux-mêmes, ils ne sont blâmables que de ce qu'ils n'en sont pas toujours mal satisfaits. Ils ne sont pas legers, parce qu'ils quittent leurs entreprises, mais parce qu'ils en font de nouvelles. Enfin l'homme est si miserable, que l'inconstance par laquelle il abandonne ses desseins, est en quelque sorte sa plus grande vertu, parce qu'il témoigne par-là qu'il y a encore en lui quelque reste de grandeur qui le porte à se dégoûter des choses qui ne meritent pas son estime & son amour.

SENEQUE.

Omnes denique ab infimis usque ad summos pererrant: Hic advocat, hic adest: Ille periclitatur, ille defendit, ille judicat. Nemo se sibi vindicat. Alius in alium consumimur.

Considerez à quoi les hommes passent leur vie depuis les plus basses conditions jusques aux plus relevées. L'un cherche des gens qui sollicitent pour lui, l'autre sollicite pour les autres: celui-ci est accusé, l'autre se défend, celui-ci exerce la fonction de juge. Personne ne pense à soi, & ne vit pour soi. Nous nous consumons tout entiers les uns pour les autres.

REFLEXION.

S'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, comme Seneque l'a presque cru, il auroit tort de les blâmer. Ces gens sont aussi

contens dans ce tumulte & dans cette agitation, que les Philosophes dans leur plus grand repos. Ils meurent aussi constamment, ou plutôt avec aussi peu de sentiment & de crainte de la mort. Les verités sont des faussetés en la bouche des Philosophes, parce qu'ils les gâtent & les corrompent par la fausseté de la fin à laquelle ils rapportent toute leur vie. Il est juste de se défaire des embarras du monde, & de penser à soi, pourvû que cela produise quelque bien solide; & c'est pourquoi les Chrétiens ont raison de le quitter; mais pour n'être pas mieux tout seul qu'avec le monde, il vaut autant être avec le monde que tout seul.

SENEQUE.

Non est quod ista officia cuiquam imputes; quoniam quidem cùm illa faceres, non esse cum aliquo valebas, sed tecum esse non poteras.

Vous ne devez pas prétendre qu'on vous ait obligation des services que vous rendez aux autres; car ce n'est pas par le desir de les servir que vous faites ces choses, c'est parce que vous ne pouvez demeurer avec vous-même.

REFLEXION.

C'est un prétexte par lequel on pourroit presque toujours justifier l'ingratitude. Il semble que nous ne soyons obligés qu'à ceux qui ont eu un dessein formé de nous obliger, & non pas à ceux qui cherchent leur

utilité ou leur plaisir, nous ont rencontrés dans leur chemin comme par hazard. Mais par cette regle, adieu la reconnoissance. Ainsi pour la conserver, il faut s'arrêter au bienfait, sans remonter à sa source. Car si nous y remontons, nous la trouverons d'ordinaire si corrompue, qu'elle éteindra toute notre gratitude.

Il ne faut point subtiliser en matiere de reconnoissance: elle s'évapore en subtilisant.

SENEQUE.

Omnia tanquam mortales timetis; omnia tanquam immortales concupiscitis.

Vous craignez toutes choses comme étant mortels: & vous desirez toutes choses comme si vous étiez immortels.

REFLEXION.

C'est que l'homme est tout ensemble mortel & immortel. Il est immortel, selon l'institution de sa nature: il est mortel selon sa corruption. Sa crainte prouve sa mortalité & sa misere: & ses desirs infinis prouvent son immortalité.

SENEQUE.

Potentissimis & in altum sublatis hominibus excidere voces videbis quibus otium optent.

Il arrive souvent aux personnes les plus puissantes & les plus élevées dans le monde,

de laisser échapper certaines paroles qui témoignent quelque desir du repos.

REFLEXION.

C'est que le bonheur consiste en effet dans le repos, & si le repos de cette vie n'est pas capable de contenter ceux qui en jouissent, c'est que ce n'est pas dans ce repos qu'il consiste.

SENEQUE.

Tanta visa est res otium, ut illam quia usu non poterat, cogitatione præsumeret. *Il parle d'Auguste.*

Le repos est une si grande chose, que ceux même qui ne peuvent esperer de le posseder effectivement, sont bien-aises de le goûter par l'imagination & par la pensée.

REFLEXION.

Cela est bien aisé. Cette pensée n'incommode point. Elle laisse la jouissance libre de la grandeur, & elle joint en quelque sorte les avantages du repos avec ceux de la fortune. Mais quand il en faudra faire le choix, on verra que la grandeur a des attraits plus grans que le repos pour une ame corrompue.

Les hommes se plaisent à se former ainsi des idées d'états où ils ne voudroient pas être effectivement, ou de vertus qu'ils ne pratiqueront jamais, afin de jouir par imagination de la gloire

attachée a ces états & à ces vertus, en demeurant cependant réellement dans l'état où leur concupiscence desire d'être. *Me demandez-vous*, dit Seneque, *pourquoi je desire avoir un ami? C'est afin d'avoir un homme pour qui je puisse donner ma vie.* UT *habeam pro quo mori possim.* Ce sentiment est tout-à-fait grand, & par consequent très-capable de flatter une ame vaine pendant qu'il demeure dans les termes d'un simple sentiment. Il est vrai qu'il seroit penible de le réduire en pratique. Mais laissez-le faire, il saura bien le moyen de s'exemter du mourir, il n'en trouvera jamais d'occasion. Cependant il se contenoit sans danger dans cette pensée qui lui representoit les louanges qu'il meriteroit par cette action heroïque qu'il ne devoit jamais faire.

SENEQUE.

Plures cum aliis fœlicissimi viderentur, ipsi in se verum testimonium dixerunt, perosi omnem actum annorum suorum. Sed his querelis, nec alios mutaverunt, nec seipsos. Nam cùm verba erumperent, affectus ad consuetudinem revelabantur.

Il y en a plusieurs qui paroissant très-heureux aux autres, n'ont pas laissé de porter un témoignage très-véritable contr'eux-mêmes, en detestant l'agitation tumultuaire de leur vie; mais ces plaintes n'ont produit aucun changement, ni dans eux ni dans les autres. Car après tous ces discours qui leur échapoient,

leurs passions ne laissoient pas de les entraîner à leurs occupations ordinaires.

Reflexion.

Ils sont ces discours dans les intervalles où leurs passions sont comme endormies ; mais lorsqu'elles se sont réveillées, ils ne se souviennent plus de ces discours. Rien n'est continuel & toujours présent dans l'homme, ni les passions qui l'emportent, ni les raisons qui les combattent ; & c'est en cela que consiste un des plus grans égaremens des Philosophes. Ils se sont imaginés qu'en fournissant aux hommes de beaux raisonnemens pour mépriser la mort, la pauvreté, la douleur, ils les rendroient capables de resister à l'impression de tous ces objets. Mais cette pensée renfermoit une double erreur, l'une de croire que l'homme se conduise par raison, au-lieu qu'il ne se conduit que par la passion qui le domine. L'autre de s'imaginer que ces raisons puissent être toujours presentes, au lieu que l'ame ne pouvant toujours y être appliquée, il arrive par necessité qu'elle les oublie, ou qu'elle n'y pense pas la plupart du tems ; ce qui donne lieu aux passions d'agir & de l'emporter.

SENEQUE.

Totâ vitâ discendum est mori.

Il faut apprendre à mourir toute sa vie.

REFLEXION.

Il trouvoit ce sentiment si beau, qu'il le repete par tout. *Hoc quotidie meditare,* dit-il en un autre endroit, *ut possis æquo animo vitam relinquere.* PENSEZ *à cela tous les jours, afin que vous puissiez tranquilement quitter la vie.* Et dans un autre : *Rendez-vous la vie agreable, en quittant toute inquiétude sur ce qui la regarde.* FAC *tibi jucundam vitam, omnem pro illa sollicitudinem deponendo.* Il n'y a rien de plus solide dans la bouche des Chrétiens que cette pensée. Ils ont bien raison de se mettre en peine de ce moment qui doit décider de leur éternité ; mais dans la bouche des Payens qui n'avoient ni esperance, ni crainte pour l'autre vie, il n'y a rien de plus vain. Qu'ai-je affaire, dira un Payen, de m'entretenir toujours de ces pensées melancoliques ? Peut-être mourrai-je sans y penser, & ainsi je n'aurai pas besoin de constance. En tous cas, il n'y a pas grand mal que trois ou quatre personnes soient témoins de mon impatience & de mes cris. En un quart d'heure je ne serai plus à leur égard comme ils ne seront plus au mien. Cela vaut-il la peine de se fatiguer toute sa vie de la pensée de la mort ?

Après tout, les Philosophes commandoient l'impossible, en voulant d'une part que l'on ne se souciât pas de la vie, & nous la representant de l'autre comme notre unique bien.

L'amour est la source du plaisir & de *la crainte*, & il est impossible qu'il ne pro-

duise ces deux passions. Pour ne craindre point la mort, il faut n'aimer point la vie, & ne la point trouver agreable. Ainsi, comme il n'y a que la Religion Chrétienne qui nous puisse ôter l'amour de la vie, il n'y a qu'elle aussi qui nous puisse faire serieusement mépriser la mort.

SENEQUE.

Dispunge & recense vitæ dies, & videbis paucos quosdam, & rejiculos apud te resedisse.

Tenez un compte exact de tous les jours de votre vie, & vous verrez que vous n'en avez employé pour vous que la moindre partie & la moins considerable.

REFLEXION.

Il ne mettoit au nombre des jours qu'il croyoit avoir employés pour soi, que ceux qu'il avoit employés à la Philosophie. Mais s'il avoit raisonné plus juste, il auroit vû qu'il ne lui restoit rien davantage de ces jours philosophiques, que des autres. Il lui en demeuroit seulement un leger souvenir comme des autres jours de sa vie. Le passé absorbe tout & gâte tout, à moins que le passé ne subsiste; & c'est ce que les Philosophes n'ont point connu.

SENEQUE.

Quasi nihil petitur, quasi nihil datur: [illegible] omnium pretiosissima luditur.

On demande le tems des autres, comme si ce n'étoit rien, on donne son tems aux autres, comme si ce n'étoit rien; c'est ainsi que l'on se joue de la chose du monde la plus precieuse.

REFLEXION.

Si le meilleur emploi du tems est de le passer gaiement, je ne puis mieux l'employer que de le donner au premier venu, j'y trouverai mon divertissement.

Le téms, des Payens étoit de nul prix; ils ne savoient qu'en faire, & n'avoient pour but que de le perdre; mais le tems des Chrétiens est d'un prix infini: c'est le prix de l'éternité.

SENEQUE.

Maximum vivendi impedimentum est expectatio quæ pendet ex crastino. Perdis hodiernum: quod in manu fortunæ positum est disponis, quod in tua, dimittis.

Un des plus grans empêchemens pour bien vivre, est d'avoir toujours l'esprit suspendu par des desseins qu'on forme pour l'avenir. Nous laissons échapper le tems present; & au lieu de nous appliquer à le regler, nous nous amusons à disposer de celui qui est encore dans les mains de la fortune.

REFLEXION.

Le tems futur n'est pas dans les mains de la fortune, il est dans celles de Dieu, qui ne

nous l'a pas encore donné, & ainsi nous ne devons pas encore penser à en disposer. Mais il nous donne le tems present comme un talent dont il nous demandera compte. Et c'estpourquoi il est vrai ce que dit Seneque, que bien vivre consiste à bien user du present, & à executer sur l'heure ce que Dieu nous commande pour cette heure-là. Car il y a toujours pour chaque moment quelque volonté de Dieu qui nous prescrit ce que nous y devons faire. Il s'agit seulement de la connoître & de l'accomplir. Mais ne faut-il donc jamais penser à l'avenir ? Il y faut penser quand c'est une partie du devoir present que d'y penser ; autrement c'est prévenir Dieu, & non pas le suivre.

SENEQUE.

Cum celeritate temporis utendi velocitate certandum est, tanquam ex torrente rapido nec semper casuro, citò hauriendum est.

Il faut que notre empressement à bien user du tems égale la vitesse avec laquelle il s'écoule ; il faut se hâter d'y puiser ce qui nous est necessaire, comme dans un torrent rapide qui doit bientôt se tarir.

REFLEXION.

Que m'importeroit de me tant hâter, si ce torrent me devoit emporter avec soi, & si lorsqu'il sera tari je ne serai plus ? Il y a donc une visible illusion dans tous ces discours lorsqu'on les regarde dans la bouche



aurions puiſées. Il
concluſion eſt juſ
y ait ſi peu de pe

SEN

Nemo, niſi à qu
ſura ſua, quæ num
in præteritum retorq

Il n'y a que ceux
leurs actions l'office
gent par la lumiere
ce, qui puiſſent reg

REFI

Il y a de la foli
Quoi! l'homme n
dit cent fois le con

ils voudroient une felicité eternelle, ils se donnent l'un & l'autre par leur imagination & par leurs paroles, ne pouvant se le donner en effet.

SENEQUE.

Hæc est pars nostri temporis sacra & dedicata, & omnes humanos casus supergressa, extra regnum fortunæ subducta, quam non inopia, non metus, non morborum incursus exagitat: hæc nec turbari, nec eripi potest: perpetua ejus & intrepida possessio est.

Le passé est une partie de notre vie, qui est comme consacrée. Elle est à couvert de tous les accidens humains. Elle n'est pas plus sujette à l'empire de la fortune. Elle est hors des atteintes de la pauvreté, de la crainte, des maladies. On ne peut nous y troubler, ni nous la ravir. C'est un bien dont la possession est sûre, tranquile, perpetuelle.

REFLEXION.

Qu'il y a de vuide dans ces discours philosophiques! Comment est-ce que des Payens possedoient le passé, eux qui n'esperoient aucune recompense de leurs bonnes actions en une autre vie, comme ils ne craignoient point la punition des mauvaises? La vie passée étant oubliée, étoit à leur égard comme si elle n'eût jamais été. Ils ne pouvoient donc la posseder que par la memoire. Or qu'est-ce que cette possession? Elle ne regarde qu'un petit nombre d'ac-

tions, & dans ces actions elle n'entretient que le corps; la plupart des circonstances lui échappent, & ce qu'elle en retient ne lui sert qu'à nous divertir d'une maniere assez languissante. Il ne faut donc point faire tant les braves. S'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, le souvenir de notre vie passée nous seroit assez inutile, & tout le fruit qu'on en pourroit tirer seroit semblable à celui qu'on tire d'une histoire basse & commune.

Mais que ce soient des Chrétiens qui tiennent ces discours, bien-loin d'aller au-delà de la verité, ils seront bien éloignés de l'exprimer toute entiere. Car il est vrai que le passé subsiste, que nulle de nos actions ne perit. Nous les retrouverons toutes écrites, comme dit le Prophete, avec un burin de fer. On peut dire seulement qu'il n'est pas encore invariable, parceque les bonnes actions se peuvent aneantir en quelque sorte par les mauvaises, & les mauvaises se peuvent abolir par les bonnes, de sorte qu'elles ne seront parfaitement immuables qu'après la fin de la vie, où le bien ne sera plus en danger d'être détruit, & le mal sera hors d'état d'être reparé.

Jerem. 17. 1.

La Philosophie humaine diminuoit infiniment l'horreur des vices & l'estime des vertus en les terminant avec la vie. Car on la voit dire & des vertus & des vices ce qu'elle avoit accoutumé de dire des maux, *Nihil magnum quod extremum habet:* Rien de fini ne peut être grand. Mais l'éternité qui est l'objet des Chrétiens, ajoûte un poids infini; & aux bonnes & aux mauvaises actions,

tions, parcequ'elle rend les unes & les autres éternelles.

SENEQUE.

Decrepiti ſenes paucorum dierum acceſſionem votis mendicant; minores natu ſeipſos eſſe fingunt; mendacio ſibi blandiuntur, & tam libenter fallunt, quàm ſi fata unà decipiant.

Des vieillards prêts de mourir, font encore des vœux pleins de baſſeſſe pour obtenir que leur vie ſoit prolongée de quelques années. Ils ſe font plus jeunes qu'ils ne ſont en effet; & ils ſe flattent par ce menſonge, & ils prennent autant de plaiſir à tromper les autres, que s'ils pouvoient en même-tems tromper la mort.

REFLEXION.

Il y a des folies qui changent comme les modes, & qui ne durent qu'un tems, mais il y en a d'autres qui ſe trouvent dans tous les tems, & ce ſont celles qui ſont fondées ſur les plus eſſenciels objets de la concupiſcence.

L'amour de la vie qui porte les vieillars à déguiſer leur âge eſt de ce nombre. Les hommes aimeront toujours la vie. Ils haïront donc toujours la mort, & toutes les choſes qui les en approchent, ou qui la leur mettent devant les yeux, comme la vieilleſſe.

Mais d'où vient que les hommes ſe plaiſent en ces ſortes de fictio[illegible]

noissent eux-mêmes la fausseté ? C'est qu'il se representent par ces fictions une idée plaisante, & qu'ils s'occupent plus de l'idée, que de la fausseté de l'idée. C'est à peu près ce qui arrive dans la lecture des romans. L'on sait qu'ils sont faux, & l'on y prend plaisir, parceque l'esprit ne pense pas qu'ils sont faux : il met à part cette idée de fausseté qui ne pourroit pas lui plaire : & il se divertit de ces évenemens imaginaires ausquels il donne ainsi une espece de verité, en ne pensant pas qu'ils sont faux.

SENEQUE.

Quædam vitia illos quasi felicitatis argumenta delectant. Nimis humilis & contenti hominis esse videtur scire quid faciat.

Il y a des vices qui plaisent aux Grans, parcequ'ils sont des marques de la grandeur de leur fortune. Il y en a qui croient que c'est une chose basse & méprisable, que de savoir ce qu'ils font.

REFLEXION.

Les Grans se plaisent dans les défauts dont il n'y a que les Grans qui soient capables, parcequ'ils les distinguent des petits. On aime a avouer de soi les défauts de gens d'esprit, parcequ'on s'imagine que ceux qui les voient en regarderont plutôt la cause que l'effet. Il n'y a rien de si ordinaire que de faire des recits des fautes ingenieuses que l'on a faites ; ce que l'on pût

tend par-là est de faire conclure à ceux à qui ont les fait, non qu'on a fait une faute, mais qu'on a de l'esprit.

Un de ces voluptueux de Rome se faisant rapporter du bain dans une chaise, demandoit à ses valets : *Suis-je assis?* JAM *sedeo?* C'est à peu près comme celui qui étant à la chasse, demandoit à ses gens : Ai je bien du plaisir? Ce sont des fatuités de Grans, qu'il est bon de remarquer. Les personnes du commun ne tombent point dans ces extravagances.

SENEQUE.

Operosè nihil agunt.

Ces gens se remuent toujours sans rien avancer.

REFLEXION.

C'est la plus generale devise des hommes. Ils s'empressent, & leur empressement se termine à rien. Ils font des châteaux de carte que le vent emporte. Pour travailler, il faut connoître le but de son travail : *Celui qui cherche le bien a raison de se lever avant le jour*, dit l'Ecriture. Mais si on ne sait pas où est le bien, en vain se leve-t-on du matin pour l'aller chercher. Les gens actifs n'avancent pas plus que les paresseux, quand ni les uns ni les autres ne savent ce qu'il faut faire.

Prov. II. 27.

SENEQUE.

O quantum caliginis mentibus humanis objicit magna fælicitas!

O que les grandes fortunes répandent d'aveuglement dans l'esprit des hommes!

REFLEXION.

Les hommes voient les nuages des autres, & ne voient pas les leurs. Ils disent vrai en ce qu'ils disent des autres, mais ils ne se disent jamais la verité à eux-mêmes. Seneque connoissoit l'aveuglement des Grans; mais il ne connoissoit pas l'aveuglement des Philosophes ni le sien. C'est qu'il ne connoissoit pas parfaitement l'aveuglement même des Grans. Pour le bien connoître, il faut penetrer, non-seulement l'aveuglement attaché à certains états, mais aussi l'aveuglement general de l'homme. Les nuages qui viennent des conditions particulieres, sont des nuages moins importans. Il y a un nuage general qui environne tous les hommes, & c'est celui-là qu'il est important de bien connoître.

SENEQUE.

Ad res pulcherrimas ex tenebris ad lucem erutas alieno labore deducimur. Nullo nobis sæculo interdictum est. In omnia admittimur; & si magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis angustias libet, multum per quod spaciemur temporis est. Disputare cum Socrate licet: dubitare cum Carneade: cum Epicuro quiescere.

Nous parvenons sans peine par le secours

d'autrui à la connoissance d'une infinité de belles choses que l'esprit de l'homme a tirées des tenebres par sa lumiere. Nul siecle ne nous est interdit ; ils nous sont tous ouverts : & si nous voulons porter notre esprit au-delà des bornes étroites de notre tems, nous en avons un infini à parcourir. Nous pouvons nous entretenir avec Socrate, douter avec Carneade, & nous reposer avec Epicure.

REFLEXION.

C'est l'image de la beatitude philosophique : c'est l'occupation la plus noble de ce Sage qu'on nous vante tant ; c'est tout ce que ces gens ont pû inventer pour nous rendre heureux. Vous vous entretiendrez, disent-ils, avec les plus grans hommes de l'antiquité, vous contemplerez plusieurs belles choses. Oui, mais par malheur je n'ai point d'yeux pour m'entretenir avec ces morts, & on ne les entretient gueres qu'avec les yeux. Que ferai-je donc dans cette retraite philosophique ? Qu'ils disent ce qu'ils voudront, un aveugle a bien de la peine à devenir philosophiquement heureux. Vous vous occuperez, disent-ils, à mediter sur les verités que vous connoissez déja. Mais un quart-d'heure de meditation me rompt la tête. C'est encore un inconvenient auquel les Philosophes n'ont pas pourvu. Il semble qu'ils ayent supposé que nous ayons des têtes de fer. Mais je veux qu'on puisse s'entretenir l'esprit de ces pensées, y a t-il grand plaisir à tout cela ? Si ces meditations n'ont pour objet

que des fausletés, quel bonheur
d'avoir toujours l'esprit occupé d
& de chimeres ? En suis-je bien
reux pour savoir ce que les Ph
m'apprennent de la nature de l
son siege, de sa durée ? C'est u
sent-ils, c'est un feu, c'est une
c'est une harmonie, c'est une qui
c'est un esprit, c'est une partie de
monde. Elle est dans le cœur, da
tre, dans le cerveau, dans une
du cerveau. Elle passe d'un corps
tre, elle s'envole en haut, elle d
bas, elle perit, elle demeure lo
elle subsiste toujours, elle devie
elle devient demon. Me voilà bie
Mais je veux que ce soient d
Sont-ce des verités qui me soient
ausquelles j'aie raison de prendre
Il faut qu'ils avouent de plus
contemplation des verités huma
pas capable de me divertir long-

voudront contre les richesses, il falloit être un peu accommodé pour être heureux à leur mode, afin de n'être pas continuellement distrait par les necessités de la vie.

Il falloit de plus savoir lire, entendre les langues, avoir de l'esprit. Qu'on joigne toutes ces conditions ensemble, & l'on verra que la beatitude philosophique n'étoit presque pour personne ; & c'est ce qui en prouve la fausseté, & qui fait voir au contraire la verité de la Religion Chrétienne. Personne ne doit être exclus de la vraie felicité par son état & par les qualités qui ne dependent pas de nous : il faut que chacun soit capable de l'acquerir, & c'est ce qui se rencontre parfaitement dans notre Religion. Car pour être Chrétien, il ne faut qu'avoir un cœur & de la docilité.

Les Philosophes avoient ainsi plusieurs faux principes sur lesquels tous leurs raisonnemens rouloient, sans qu'ils en ayent jamais découvert la fausseté. En voici un qui est la source de la plupart de ces beaux discours par lesquels ils nous exhortent à la constance, & au mépris des accidens humains, & de la mort même. Ils supposoient que l'ame pouvoit faire en tout état, ce qu'elle pouvoit faire en certains états. C'est le fondement de ce discours de Seneque : *Il est difficile, direz-vous, d'obtenir de son esprit qu'il méprise la vie. Ne voyez-vous pas pour combien peu de chose on la méprise tous les jours ? L'un se pend devant la porte de sa maîtresse ; l'autre se précipite du haut de la maison en bas, afin de n'entendre*

pas plus long-tems les crieries d'un mauvaise humeur ; & cet autre qu enfui, s'enfonce le poignard dans l peur qu'on ne le ramene au maître quitte. Pouvez-vous douter que la puisse faire ce que la crainte fait bien doute & j'ai raison d'en douter. C te excessive n'a produit ces effets Seneque, qu'en cachant le mal de ces personnes, & en les appliquan ment au mal qu'ils desiroient év que la raison le peut faire, parceq sion le fait, c'est dire, que si bres cachent les choses, il s'ensu lumiere le peut faire aussi.

Les effets extraordinaires des p peuvent pas être imités par la ra cequ'ils dépendent de mouveme sont pas entierement volontaire pouvons pas exciter en nous qu voulons ces émotions violentes,

cupent presentement, il diminuera l'impression sensible qu'elles font sur mon corps, il attachera mon esprit à d'autres objets. La raison ne peut rien faire de tout cela.

Il y a donc un extrême défaut dans tous ces raisonnemens, en ce qu'ils concluent que l'ame peut toujours ce qu'elle peut dans de certains états involontaires, & accompagnés de mille circonstances exterieures qui ne dépendent point d'elle.

SENEQUE.

Ipsæ voluptates eorum trepidæ & variis terroribus inquietæ sunt, subitque cùm maximè exultantes sollicita cogitatio: Hæc quamdiu?

Leurs plaisirs mêmes sont pleins de trouble & d'inquietude, & lorsqu'ils sont dans les plus grans divertissemens, il leur vient cette fâcheuse pensée: Combien tout cela durera-t-il?

REFLEXION.

Qu'il y a de gens qui ne font point toutes ces reflexions, & dont le malheur consiste en ce qu'ils ne les font pas! Seneque ne connoissoit pas la stupidité des hommes. Leur mal n'est pas d'être trop inquietés par la crainte des accidens & des maux qui les menacent; c'est de pouvoir vivre en repos sans être troublés par des craintes si legitimes.

SENEQUE.

Ad hæc sacra & sublima accede, scituras quæ natura sit Diis, quæ voluntas, quæ conditio, quæ forma: quis animum tuum casus expectet, ubi nos à corporibus dimissos natura componat: quid sit quòd hujus mundi gravissima quæque in medio sustineat, supra levia suspendat, in summum ignem ferat, sidera cursibus suis excitet; cetera deinc ps ingentibus plena miraculis. Vis tu, relicto solo, mente ad ista respicere?

Quittez ces occupations basses du soin des provisions de Rome, & appliquez-vous à contempler les vérités hautes & sacrées; quelle est la nature des Dieux; quelles sont leurs inclinations; quel est leur état & leur forme; qu'est-ce qui doit arriver à nos esprits; en quel lieu la nature nous placera après qu'elle nous aura separés des corps; quelle force retient au milieu du monde les corps les plus pesans, & éleve au-dessus les plus legers, & porte le feu au-dessus de tous les autres; quelle cause fait mouvoir les astres. Ne voulez-vous pas quitter la terre pour jetter les yeux de votre esprit sur ces grands objets?

REFLEXION.

Il paroît par tout ce discours, que les Philosophes ne se proposoient que d'avoir l'esprit occupé de quelque objet assez grand qui les exemtât d'ennuis & de passions. La recherche de l'immortalité de

l'ame & de la nature de Dieu, ne tenoit dans leur esprit que le même rang que celle de la pesanteur de la terre & de l'ordre des élemens. Ils ne pensoient nullement que cette connoissance leur fût necessaire pour regler leur vie. Ils croyoient pouvoir être heureux sans savoir ni leur origine ni leur fin. Et generalement toutes leurs speculations philosophiques ne leur tenoient lieu que d'un jeu de cartes, qui ne produit pas moins certainement l'effet de divertir, que les meditations les plus relevées.

Si c'est un bien de connoître ces choses, c'est donc un mal que de les ignorer, & par consequent toutes ces speculations ne se terminant qu'à nous convaincre de notre ignorance, ne sont capables que de nous faire davantage sentir notre mal. Si ce n'est pas un bien, les Philosophes nous trompent en nous proposant toutes ces recherches comme quelque chose de grand. Il est donc clair qu'ils n'ont pas mis leur bonheur dans la connoissance de la verité; mais dans cette agitation d'un esprit rempli de grandes idées. Ils ont cru qu'il importoit peu que les objets fussent faux ou vrais, pourvû qu'ils les occupassent également. L'erreur, le doute, la verité ont été pour eux des choses indifferentes, & ils n'ont jamais cru ceux d'entr'eux qui faisoient profession de ne rien savoir, moins heureux que ceux qui faisoient profession de savoir tout. En un mot, en trompant le monde par tou-

poſoient point eux-...
qu'un pur amuſement d'eſ

FIN.



TABLE

DES PASSAGES DE L'ECRITURE sainte expliqués dans ce Volume.

TABLE

DES MATIERES CONTENUES dans ce second Volume.

A

[redacted]